

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>



The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

,^^!%_



The text on this page is estimated to be only 11.80% accurate

LE FOLK-LORE DU PAYS BASQ.UE #1 /•"■» 41 iT-ik-yt ^^

The text on this page is estimated to be only 17.37% accurate

LE FOLK-LORE 'AYS BASQUE Julien VINSON PARIS
MAISONNEUVE ET C", ÉDITEURS 2İ, QUAI VOLTAIRE, IJ ■88} Tau
droHi riKrvtt

LES LITTÉRATURES POPULAIRES DE TOUTES LES
NATIONS TRADITIONS, LÉGENDES CONTES, CHANSONS,
PROVERBES, DEVINETTES SUPERSTITIONS TOME XV PARIS
MAISONNEUVE ET C^o ÉDITEURS 25, QUAI VOLTAIRE, 2^e 1883
Tous droits réservés

The text on this page is estimated to be only 3.00% accurate

15.LIS v./S'

To THE Revd W. WEBSTER M. A. OXFORD Corr. de la
Academîa de la Historia, etc. ^o whom should I présent this little work, my
dear friend, if net to you, who may rightly claim to be called the creator of
basque folklore ? You were certainly the first who intended to plough the
field of euscarian popular taies, who seriously attempted to find out, if there
were any, the slightest traces of early popular mythology in it. Although you
were so kind as to designate me as a collaborator in your Basque Legends,
you know how little I could help you. Yours was ail the work, and
especially the very difficult one of collecting original texts from the mouths
of illiterate countrymen and maidservants, in so hard a language. To the
building you began I now come to put an

The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate

additional floor; allow me to present it to you, as a friendly
testimony of my grateful sympathy. I often remember the hours I spent at
your home, amidst a country we both like so much, thanks to the great
natural beauties of the mountain and the sea. Take this little book with you,
when you go walking ; read it seated under some beautiful oak of the Sare
Valley, and remember your friend, in the tremendous flood of Parisian life,
with its political absorption and perpetual unrest, thinking always of you,
who, as your countryman H. Kirke-White says, live in a country, Where, far
from duties, you may spend your days, And, by the beauties of the scene
beguil'd, May pity man's pursuits and shun his wars ! J. V. Paris, June
1888). *^

AVANT -PROPOS \^ prétend que le diable, après avoir habité le pays de Lahourd pendant s^ années, n'avait pu réussir à apprendre que deux mots basques, bai « oui » etcz « non u, et encore ajoute-ton qu'il les oublia, en sortant de Bayonne, au milieu du pont Saint-Esprit, Plus heureux que le diable, fat pu apprendre et retenir un plus grand nombre de mots ; il est vrai que fai passé dow^e années consécutives dans le pays, que je l'ai longuement parcourUf que j'ai pris place à bien des foyers rustiques; f imagine même que dans beaucoup de villages, f aurais quelque droit à dire, comme Werther : «r die geringeti Leute des Ortes kennen mich schon, und lieben mich, hesonders die Kinder », A Paris fnéme, ce centre universel, ce résumé

The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate

in AVAXT-PaOFOS r/iervaHeux du momù, 3 m'ti été djtrû
SenLrzdr: parler îxtsque, par hasard, â dcuerses nprises. A:ix Oximps-
Élisées, au square Lûuvcis, sur an hzns du hjiiUvard Saint-Michel, rmm
ordile a èùJ t*/W"sJ«r 1^ rdroiwer cdU lanpu étrange et cd OLCeni
pcrtLiLli^ ^ui m'ont si souvent tenu compagnie ds Riyc^r.e J Sare, de Saint-
Jean-de-Lu:^ â Ainhca, de Sui'i^-J^^nPied-de-Port à Pampelune; d tout
récemrmi n'ji-fs pas eu la douloureuse émotion, en déckijfnLnt um Idtr^
toute jaunie, de rétablir Tétat àvil et une pairre Basquaise dont le cadavre
venait iTêtre rdiré du L^n^I Saint-Martin ? Quelle succession d^ aventures
avai: amené dans la grande ville d poussé peut-être au suicide cette fille de
la montagne, sentimentale d mystique sans doute, mais fière aussi, comme
tous ceux de sa race ! C'est pourquoi u livre m'a été agréable à faire. J'ai
compulsé mes carnets de'.à vieillis, fai recherché mes notes déjà anciennes;
fai mis en ordre des « histoires r>, des chansons, des formulettes, reaieillies
naguère à l'ombre des forêts, au milieu des routes, dans les vastes cuisines
hospitalières, voire même sur h sable du bord de la mer ; d je me suis
rappelé avec bonheur dans quelles circonstances me les avaient dites ces
jolies filles, ces aimables vieillards, ces enfants déjà moins soucieux des
traditions d des coutumes de leurs pères, et qui, symptôme grave,
commencent déjà à parler jrançais entre eux.

AVANT-PROPOS XIII Traditions et coutumes moins antiques peut-être et moins respectables qu'on ne serait tenté de le croire. Je pense en effet qu'en parcourant les pages ci-après on y constatera une fois de plus ce que démontre une étude impartiale et approfondie, l'absence complète d'originalité sociale du peuple basque, A part leur langue — élément de premier ordre du reste — les Basques n'ont rien à eux. Les rêveries ou les fantaisies de Chaho et de ses imitateurs n'ont aucun fondement sérieux, et je doute même que l'homme- sauvage, basayaun ou basojaun, « seigneur ou homme sauvage », dont le pied gauche laisse sur le sol une empreinte arrondie; que les lamigna mâles et femelles (lamiae?); que le triple serpent à sept têtes appartiennettt à une vieille mythologie euscarienne. Plus j'étudie les Basques, et plus je demeure convaincu qu'on ne saurait voir en eux les débris d'une race antique, puissante et civilisée, qui aurait couvert de ses colonies toute l'Europe occidentale. Une pareille décadence serait tout à fait inadmissible. II Les diverses formes de la littérature populaire que foi cru pouvoir comprendre dans ce volume ont été réparties en six catégories différentes, La première comprend les « contes, légendes et

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

XIV AVANT-PROPOS superstitions j». Ces divers riais ont éU empruntés à trois sources différentes. Un grand nombre ont été recueillis par M. Webster et par moi, à Saint-Jean-de[^]Lu:[^] principalement, de 18[^]4 à 18[^]6 ; fen ai indiqué, autant que le permettait l'imperfection de mes notes, l'origine exode. J'ai naturellement traduit directement sur le texte basque ; dans quelques contes, déjà publiés par M. Webster, j'ai conservé certains détails que mon savant coUaîwateur avait cru devoir supprimer, — J'ai emprunté d'autres histoires aux quatre articles (réimprimés à part en brochures) publiés par M, Cerquand dans îe Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pâu (2[^] série, T. IV, 1874-187;, p. 23[^]-27\$: T, V, i87S-i876,p. 183-260; r. VI, i876'i8'j7, p. [^]joSsi; et T. XI, 18S2-1883, p, loi à 294), M. Cer-[^] quand ayant eu Vexcdlenie idée de donner le texte de ces contes, j'ai pu encore traduire directement sur le basque et je V ai fait avec d'autant plus de raison que les traductions fournies à M. Cerquund par ses collecteurs sont trop souvent de déplorables paraphrases[^] — Un des contes les plus intéressants du présent recueil me vient d'une compilation espagnole malheureusement littéraire, les Tradiciones vasco-cantabras de J. V, de Araquistain (Tolosa, 1866, in-8°). Les trois vagues nous ont paru la seule « tradition d de ce livre qui puisse être originairement populaire et je Vai traduite de l'espagnol, en supprimant lepréam

AVANT-PROPOS XV buïe d Vépisode d'amour que M. de Araquistain avoue y camr intercaU, On trouvera sans doute encore ce récU beaucoup trop littéraire. La deuxième section, consacrée aux « chansons », vient également en grande partie de mes propres observations; le reste a été pris dan^ des recueils précédemment publiés; je les ai plus ou moins mis tous à contribution : le Pays basque de M, Fr, Michel; les Chants populaires de M, Sallaberry; les Denkmaeler du docteur Mahn ; la Coleccion de M. Santestdfan ; le Candonetx) de M. Manterola, pour ne citer que les principaux. Une précieuse source de renseignements m* a été fournie par un lot de papiers, dont je me suis rendu acquéreur à Bayonne, dans une vente publique, pour un prix minime; j*y ai trouvé beaucoup de chansons basques et beaucoup de musique : la plupart de ces papiers venaient de mon ami regretté Alexandre Dihinx, les autres avaient appartenu au brillant, mais dangereux, écrivain basque Augustin Chaho. La troisième division de ce volume, comprenant les « rondes, formulettes, etc., » ne contient que des pièces recueillies par moi-même dans le pays, à part deux morceaux déjà publiés dans Mélusine par M. Léon Bureau et que je n'ai pas cru pouvoir laisser de côté. Deux chants de quête, auxquels j'ai mis la signature Archu, ont été tirés du grand recueil conservé à la Bibliothèque nationale sous le titre de Poésies populaires de la France (Mss., fonds

XVI AVANT-PROPOS français, nouvelles acquisitions, 6 vol. in fol., nos 8 à 45) f¹ i¹ P emprunté à ce recueil une très intéressante chanson sur le Dos de Mayo (i). Les ((devinettes » me viennent de mes observations personnelles ou m'ont été adressées par de bons amis du pays. J'ai d'ailleurs utilisé celles qui ont été déjà publiées par MM. Cerquand en 1876 dans le Bulletin de Pau (S4) et Demàfilo (Alvare^y Machado), en 1880, dans ses Adivinanzas (is) i¹ Webster m'a communiqué une liste de i¹ devinettes qu'il tenait de M. Antoine d'Abbadie et qui paraissent de provenance souletine. La partie qui m'a le moins intéressé et à laquelle je n'ai presque apporté aucune part personnelle, est celle des

AVANT-PROPOS XVII moins sottes de ces formules dans les Guide de la conversation de Vabbé d'Artayet (1861, 2^e éd. iSjô) et de Fabre (186^e); dans /'Almanach (républicain) basque de jSj^e à 1882; dans /'Almanaque bilingue de Saint'Sébastien, et, en ce qui concerne les anciens proverbes — intéressants surtout au point de vue linguistique — dans les Recueils d'Oihenart (16 S T, réimprimé par les soins de M. Francisque Michel en iS4y) avec son supplément sans date (i), de Garibay (mss. de la fin du XVI^e siècle publié en 184^e] et 18S4), d'Isasti (Compendio historial de Guipuzcoa, mss, de 1621, imprimé en 18^e0). Je n'ai naturellement cité aucun des prétendus « anciens proverbes basques » donnés par Voltaire dans son Interpret (commencement du XV II^e siècle) et réimprimés par M. G. Brunet en 184J et J^e7i, (i) Ce supplément^e dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, a été réimprimé en i8S9 par les soins de M. G. Brunet. La plaquette originale a été intercalée récemment dans l'exemplaire des Proverbes et poésies d'Oihenart, de la Bibliothèque nationale. On sait qu'un autre exemplaire de ce dernier livre, incomplet, mais comprenant un supplément de poésies, est conservé d la Bibliothèque de Bayonne. Je possède un exemplaire des Poésies seules, offrant d'intéressantes particularités. — Le docteur Mahn a aussi réimprimé les proverbes d'Oihenart et ceux de Garibay; M. Fr. Michel avait reproduit ces derniers à la suite de sa réimpression d'Oihenart; ils ont été publiés de nouveau dans le Mémorial bistorico espagnol, en 18S4, avec des observations d'un certain Ai:^equibel qui valent aussi peu que les remarques des collaborateurs de MM. Fr. Michel et Brunet. Les diverses listes attribuées d Garibay offrent des .différences importantes.

XV^m AVANT-PROPOS parce que ce stnt seulement des proverbes fronçai traduits, et asseï nud traduits, en basque. La sixième division est consacrée aux drames oc comédies populaires, aux pastorales. III Les pastorales sont, avec les comédies et les charivaris, à peu près les seules productions originaUsdk la littérature basque, si pauvre et relaiiveme\$U s\ récente. Je n'hésite pas cependant à les compremdn dans le Folk-lore du pays, parce qu'elles présenteM une série de textes constamment altérés et remaméi par des mains plus ou moins habiles. La rédaction et est en effet aussi simple et aussi naïve que possible Les anachronismes les plus étranges s'y accumulent, les expressions les plus bigarres s'y rencontrent dan. la bouche de personnages tout à fait fantaisistes, h événements s'y succèdent sans la moindre transition^ les jeux de scène y sont réellement enfantins, et Tari y fait presque entièrement défaut. Toutefois, ce qm frappe le lecteur, dest la préoccupation constante d* faire tourner la pièce à l'honneur de la religion chré tienne, à la honte des Sarra:i^ns et du Mahométisme La date de ces compositions est ainsi facile à déterminer : elles remontent évidemment aux dernière^

The text on this page is estimated to be only 25.59% accurate

AVANT-PROPOS XIX phases de u que les Espagnols cillent la guerre de reconquête, du treizième au quin:(ième siècle ettvitvn. Le souvenir des chansons de geste et des romans de chevalerie s'y montre aussi très fréquemment, U est vraisemblable que les auteurs des pastorales, ont beaucoup puisé dans les plaquettes de la Bibliothèque bleue. Aucune pastorale basque n'a jamais été imprimée ; elles se transmettent de génération en génération par des copies manuscrites exécutées amec asseï peu de soin. Les scribes du pays ne pouvaient avoir k souci de conserver à ces compositions leur forme exacte et, préoccupés seulement du fond, faisaient â chaque copie les corrections nécessaires pour qu£ le texte demeurât intelligible à tous. Plusieurs pastorales peuvent cependar^ être considérées comme des ouvres tout à fait modernes. Certains

XX AVANT-PROPOS roi des Turcs et trois Satans de son
invention : son manuscrit était daté du ij juin iSjSParmi les

AVANT-PROPOS XXI par suite de la négligence ou de l'incurie d'héritiers insouciantes. En 1871, M. Webster a recueilli chez une vieille femme, à Tardets, de très curieux fragments; il apprenait peu de temps après que la fille d'un ancien « directeur de pastorales » de Mauléon venait de jeter au feu un grand nombre de manuscrits. Les sujets de ces drames populaires sont tous empruntés soit aux légendes religieuses, soit aux légendes historiques, quelquefois à la mythologie pure. Voici la liste complète de toutes celles dont M. Webster ou moi nous aidons vu les manuscrits (i). Les unes sont tirées de la Bible, celles de Abraham, Moïse, Josué, Nabuchodonosor, Judith et Holopherne, Joseph et Mme Putiphar, David, et l'Enfant prodigue; d'autres se rattachent à la mythologie classique : Œdipe; d'autres à l'hagiographie: Saint Etienne, Saint Pierre, Saint Martin, Saint Jacques le Majeur, Saint Jean-Baptiste, Saint Alexis, Saint Louis, Saint Roch, les trois Martyrs, Saint Julien d'Antioche, Saint Claudius et Sainte Marthe, Saint Eustache et Sainte Euphémie, Sainte Catherine, Sainte Philippine, Sainte Agnès, Sainte Hélène, Sainte Marguerite et Sainte Engrace ; — d'autres s'inspirent de la mythologie moderne : Jean (i) Je possède une sorte de carnet, de registre, où sont détaillés les rôles d'un certain nombre de pastorales. J'y relègue les titres suivants : Samsoa, Robert-le-Diable, Thamas-ïouli-khan. Je n'ai rencontré aucune copie de ces pastorales.

XXII AVANT-PROPOS Gdllabit, Jean de Paris, Jean de Calais, Geneviève de Brabant, la princesse de Cazmira, la princesse de Gâmathie, Antoine de Cbostantinople, Célestine de Savoie; ou même de Vhistoire: Astiage, Alexandre le Grand, Mustapha le Grand Turc, Bajazet, la prise de Jérusalem, Qovîs, Charlemagne, Roland et les douze pairs, les quatre fils Aymon, Godefroid de Bouillon, Richard de Normandie, Marie de Navarre, Jeanne d'Arc, Warwîck, Charles VI, Thibaut, Napoléon; — d'autres enfin ne sont que des farces vulgaires : Bacchus, Pançart (personnification du Carnaval) et l'homme batta par sa femme. Ces deux dernières pastorales, et surtout celle de l'homme battu par sa femme, appartiennent plutSt au genre « Charivari ». J'ai entre les mains deux listes de tt sujets de charivaris b qu*il ne me panât pas utile de transcrire, car voici trois sujets que je prends au hasard : 1. Une fille est en train de faire le service (sic) à un jeune îxmtme ; par une fente du toit, des gamins les « compissent », comme dirait Rabelais, 2. Un garçott va souvent «r vers une fille » dans la châtaigneraie; elle lui fait croire, un jour de mardi gras, à Vaide de trois camarades, qu'elle est enceinte ; le jeune homme se décide à Rengager soldat; la fille va le voir à Bayonne dans V espoir de h voir

AVANT-PROPOS XXHI et de lui faire tenir sa promesse (de V épouser), mais le garçon s'aperçoit de la supercherie et refuse ; elle s'en revient toute triste. ^ . Un jour de carnaval, trois filles et trois garçons se réunissent pour manger des châtaignes rôties et pour jouer ensuite ; les filles se mettent à terre et les garçons se placent entre leurs jambes. Les manuscrits de pastorales se composent généralement de cahiers de papier écolier ordinaire où les strophes sont écrites sur deux colonnes. A la première page est le titre, puis vient le prologue (lehen pheredikia

XXIV AVANT-PROPOS second prologue, en Ut: « V auteur de celle pièce a cri de donner au puhliq (sic) un exemple pour renouvelé, la mémoire sur la destruction et ruine entière de l ville de Jérusalem qui fut détruite par Vespasien t Titus, empereurs romains. Van de notre salut yo suivant quelques auteurs. Les spectateurs verront ic comment Dieu punit les hommes obstinés dans le crimes de péché ». Le mss. est signé : a le 2^j octobr 182[^], par moy, Bessiger, professeur de tragerie < Esquiule ». En tête d'une copie de Charlemagne, on lit Charlomaigne Emperadoriaren lehen perediquia 800 guerrenian ourthean Emperadore ceii, *](ourthcz biçy cen, 46 ourthez Emperadore içai ccn ((prologue de V empereur Charlemagne; il fu empereur l'an Soo, vécut soixante-sei:(e ans, il fu empereur pendant quarante-six ans » . Les ((auteurs » attestent souvent leur droit di propriété d'une façon asse[^] originale. M. Webster c copié sur un ms. J'Astiage, roi de Perse, la noU suivante : ff 14 mars 18)6. Ap. à J. B" Saffores. « Le cayer vient à perdre. «r Si quelqu'un trouver. Il aura «r la bonté de rendre au sieur « J. P" Saffores, cordonnier de Tardets, « qui est un brave homme reconnu «r par tout son pays. Et un homme «r comme il faut pour manger

AVANT-PROPOS XXV r quelque tranche de jambon et

XXVI AVANT-PROPOS sons-noiis ! — Chantofts le Te Deum — tous Ym avec Vautre ». Dans cette strophe, la main qui a écrit la date d ij^ô a fait deux corrections successives. Les mot, te deon ont été rayés et on a écrit au-dessous de h ligne les mots naçioniren fabori^ ce qui cJjange oins. le sens des deux derniers vers : « Célébrons la nation — tous l'un avec Vautre ». Mais cette correction a paru insuffisante; au-dessin des mots te deon on a donc écrit kamînola^ évidemment ff la carmagnole ». Il est certain que h carmagnole est plus gaie que le Te Deum, et que Vidée d'associer le mot de divertissement à ce cantique solennel rappelle le vers de Young : Retire and read the Bible, ta be gay! Le « directeur » de ij^6 tenait d'ailleurs à affirmer ses sentiments patriotiques, car il a ajouté an texte primitif sept strophes dont les quatre premières sont récitées par le roi turc Garien (battu et converti, il avait à dire la stropêje que je viens de citer) et la autres par le père de V enfant prodigue. En voici h texte : Viba viba Francia K Viba viba Naçionîa I Viba viba Republika Eta asamblada guçia I

AVANT-PROPOS XXVII Viba Frañçiaiko generalac Eta
soldadouac oro 1 Cientako loxa dira Munduko eresomac oro. Emîgrantec
eta apessec Frañçieric jouan çireniau Ousté çuen ginen çirela Sei Iiilabeten
barnian. Etçuen ouste Frañçian Hain soldado abilic baçela ; Ouste çien oro
erhoric Burçaguituren çirela. ALTA. — Citoien, coure erosomalat Placer
duçunin jouanen cira Kiristitu çirelakos Vtçiren deiçugu houra,
Concionereki guerlaric Gouri emanen estuçula Eta kiristi leguia eresoman
Eta Erepublika eçariren duçula. Eta hot2 emaçie orai, Guitian eretira ; Eman
nahi deiçiet orori Andoa houn batetaric edatera. (Vive I vive la France ! —
Vive ! vive la Nation ! 'e I vive la République — et toute V Assemblée I i
Vivent de la France les généraux — et les

XXVIU AVANT PROPOS soldats tous I — A cause de vous ont peur — tous les royaumes du monde. ((Les émigrés et les prêtres — quand ils partirent de France — pensaient qu'ils reviendraient — dans V espace de six mois. « Ils ne pensaient pas qu'en France — // y avait tant de soldats habiles, — ils pensaient que les ayant tous tués, ils seraient les maîtres. Le père (de V enfant prodigue) à Garien : a Citoyen, à votre royaume, — quand il vous plaira, vous irez ; — puisque vous êtes devenu chrétien, — vous nous laisserez celui-ci,

AVANT-PROPOS XXIX Je 20 août lyjo et à Arrast h i^ juin IJ^S, Qovis avait été représenté à Charritte de Bas en janvier lyjo» Je relève ensuite les dates suivantes: 12 mai 178^, à Espès, Saint Martin; 2 S octobre 1788, à Olharby, L'homme battu par sa femme; 6 septembre iy8), à Camou, et 26 mai 17^2, à Garindein, Œdipe; 2\$ juin 1790, à Ainharp, 16 juin J7^ et 28 prairial an VII (16 juin 1799); à Ordiarp, Godefroid de Bouillon; S vendémiaire an XII «r 28 septembre 180^, vieux style », à Mauléon, Sainte Hélène; vendémiaire an XIII « octobre 1804 y V. s, », Sainte Engrace (s. l.) ; 27 avril 1827, s. L, La prise de Jérusalem; 29 juin 18^6, à Tardets, Saint Roch; 14 juin 1840, s. L (i), Alexandre le Grand ; ^o avril 1848, à Larribar, un charivari; août 1848, août 1849 d 2 novembre 1860, s. L, Saint Jacques le Majeur; jer avril 1849, ^ Saint- Palais, Napoléon ; 9 avril 1849, ^ Espès, Robert le diable; iS avril 1849, à Guabas, Roland; 28 octobre et 11 novembre 1849, ^ Etcharry, Samson; 18S7, ^* ^'> Les trois martyrs et Jean de Paris. Je ne donne pas de dates plus récentes. Toutes ces pastorales étaient jouées par des hommes seuls. Les suivantes Vont été au contraire exclusivement par des jeunes Jilles, ou, comme disent les mss., (x) La mâm pièce a iU jouée d Alçay-Beheiiyy h iS ovriî 18^9.

The text on this page is estimated to be only 23.01% accurate

XXX AVANT- PROPOS par les « demoiselles » : y juin 184c, à Matlêon, Geneviève de Brabant; 2 août iSjo, à Viodos, Sainte Hélène; U 21 avril iSy^, h mauvais temps cmpêclxL à Garindein la représentation d'une Sainte Hélène qui devait être jouée par les filles du pays : M. Webster devait assister à la représentation, H résulte des dates ci-dessus que les pastorales ne se représentent généralement qu'en avril, juin, août ou octobre, c'est-à-dire à Pâques, à la Pentecôte ou vers la Saint Jean-Baptiste et la Saint-MicM. Le jour de la représentation n'est jamais un dimatwJje. On trouvera beaucoup de détails sur les pastorales basques et l'analyse de plusieurs d'entre elles dofis le Pays basque de M. Fr. Michel (Paris, 18 S 7, in-8°, p. 4^p2); dans le Voyage en Navarre de Chaix) (Paris, 18)6, p. SS7'SS9 ^ Bayonne, 186\$, p. 333-339); ^^ Biarritz du même auteur (Bayonne, j8j6, T, II, p. 1 24-1 s 4); dans les Basque Legends de M. Webster, 2^ édition (Londres, 187^, appendix, p. 23S-246); enfin dans divers périodi-' ques : /'Album pyrénéen, Pau, 1841, p. ^0-102 et 207-21 S (articles de J. Duvoisin), • rObstrvaiQiïr des Pyrénées, n^s des ii^ 13, ij, 22, 27 et 2^ octobre 1843 (articles de /. Badé (i); le Macmillan's (i) Je n'ai pu me procurer cet article qui, â ma connaissance, n*A été reproduit nulle part. Je suppose qu'il doit y être question Je la, pastorale, ou plutôt de la comédie de Pançart, car, sur l'exemplaire de cette pièce que je possède, je trouve faun^ation invaeit*:

AVANT-PROPOS XXXI Magazine, janv. 1865, p. 2⁸ à 2⁵² et TAcademy, du) mai 185⁷, p. ^{pi}, col, 21⁸ (articles de M. Webster), Dans /'Athenaeum français du 5^e décembre 18⁴ (p. ii⁸-ii⁸), et du 27 janvier 1855 (p^e 86-88), on peut lire deux lettres de M. Francisque Michel à M. Prosper Mérimée, relativement aux Représentations dramatiques dans le pays basque; la première de ces lettres a été reproduite dans le Messager de Bayonne du 14 décembre 1854 / ⁸ Francisque Michel Us a réimprimées, avec quelques changements de peu d'importance, dans son Pays basque. J'ai consacré à cet intéressant ' sujet, dans la République française (numéro du 21 février 1855), un feuilleton scientifique reproduit, avec d'importantes additions, dans un volume publié en 1880 (Mélanges de linguistique et d'anthropologie par A. Hovelacque, Emile Picot et Julien Vinson, Paris, E. Leroux, p. 99 à 125). M. Webster a donné, en 1880, un remarquable article au Bulletin de la Société des sciences et arts de Bayonne (1858-1859, pp. 65-88), J'ai enfin publié, dans la Revue de l'histoire des religions, trois articles auxquels on a donné le titre général de : Éléments mythologiques dans les pastorales • M. Badé, professeur au collège royal, rue de l'Hôpital », La copie est datée du 26 février 1855, et porte cette nuntion textuelle : « Ce luyer appartient au sieur Jean Pierre Saffores ».

The text on this page is estimated to be only 29.89% accurate

XXXII AVANT-PROPOS basques (T. J, 1880, pp. 1⁹-14\$, 314'^{''}, d T. III, 1881, pp. 2¹-2⁹). Je n'ai garde d'oublier un court article du Graphie de Londres (numéro du 2^e novembre 1881, p. 55^e col. 1-2) avec un dessin assez inexact (p. 55^e), d'après des renseignements et des croquis communiqués par M. Webster (i). Le dessin du Graphie a été reproduit le 10 janvier 1880 par l'Univers illustré de Paris (p. 26) avec un texte abrégé de celui du journal anglais et signé R. Rayon (p. 26). Je rappellerai, pour mémoire, une note de l'Histoire littéraire de la France (T. XV III, p. 120 (2) relative à la pastorale de Roland et les douze pairs que Jomard a vu jouer en français à Castets, près d'Oloron, en 18^e) (3); mais je ne trouve rien à retenir dans un article du Bulletin de la Société des sciences historiques de l'Yonne (1881, p. 105 -119): M. A. Challe y rend compte d'une représentation à laquelle il a assisté à Catnbo et qui n'a rien de commun avec les pastorales. J'aurais voulu mettre en tête de ce volume une (i) Suivant la déplorable et trop générale habitude des dessinateurs de journaux, on a arrangé et gâté les croquis originaux. On a mis les chevaux sur la scène même, on a coiffé les spectateurs de chapeaux espagnols, etc. (2) Reproduite et résumée par M. Barei, d la fin de son Espagne et Provence, Paris, 1887, Appendice I, p. 351-353' (^) Les trois Martj'rs ont été joués en français, d Lanne, près d'Aramits, le 20 avril 1879.

AVANT-PROPOS XXXIII
Notice bibliographique complète; je V
avais rédigée, mais du s^eest trouvée trop longue : f espère pouvoir la publier
à part dans peu de temps, f aurais voulu donner aussi la musique de
quelques sauts basques et les airs des pastorales ; mais j'ai dû y renoncer,
pour cette fois. Je me contenterai de rappeler que ces airs ne sont pas tous
originaux : Voir des batailles est un vieil air qui se retrouve dans la Clé du
caveau ; Voir de danse des Satans est notre Bon voyage, cher Dumolet ; et
les Turcs font leur entrée aux sons de l'air Marie, trempe ton pain, joué avec
prestesse, allegro .vivo. IV On trouvera peut-être mes traductions pénibles.
J'ai traduit en effet, suivant mon habitude, aussi littéralement que possible;
fai cherché à serrer le texte de près et, dans les poésies, à conserver les
divisions originales. Je n'ai jamais admis le système qui consiste à habiller
d'un français académique et guindé des pensées exprimées dans des langues
étrangères; à jeter sur le lit de Procuste du beau langage les productions
nées au delà du Rhin, des Alpes, ou des Pyrénées. Au dernier siècle, dans
une autre partie de la terre que j'ai habitée et que f aime

XXXIV AVANT-PROPOS aussi, dans l'Inde, s'émute, comme dirait La Fontaine, entre les capucins et les jésuites, une querelle formidable. Les premiers reprochaient aux seconds de paganiser le christianisme, au lieu de christianiser les payens. C'est en se plaçant à un point de vue analogue qu'on a pu justement qualifier de traîtres tes traducteurs les plus renommés. Une traduction, pour être exacte, ne saurait être une adaptation, un arrangement; il faut qu'elle fasse sentir au lecteur que ce qu'il a sous les yeux n'a point été écrit en français; il faut qu'elle amène de sa part un certain effort, un certain travail. L'œuvre traduite gardera ainsi une partie de son originalité et pourra donner une idée, même imparfaite, même extrêmement atténuée, du gont, du génie, des habitudes de celui qui l'a faite et de ceux à qui elle était tout d'abord destinée. Le lecteur sera peut-être aussi choqué de certains passages qui lui paraîtront trop libres. Je n'ai pas cru devoir les supprimer, parce qu'ils sont originaux et qu'ils donnent une idée plus complète de l'esprit basque. Les peuples primitifs n'y entendent point malice : ils appellent les choses par leurs noms et ne trouvent pas condamnable ce qui est naturel. On ne saurait oublier la réputation de bons vivants et de verts galants qu'avaient aux derniers siècles les habitants du Béarn et de la Navarre. Ce n'est pas seulement pour la rime sans doute que M. de Maynard a mis des Basques dans cette épigramme :

AVANT-PROPOS XXXV Cy-gist Alix, qui, par deux laquais
basques, Fut débauchée en VAuril de ses iours ; De peur du hasle, elle
portait deux masques, L'un de peinture, et Vautre de velours. Quoi qu'il en
soit, je prie qu'on excuse ces passages et les autres imperfections, les autres
défauts qu'on rencontrera dans ce livre. Il m'a coûté pourtant beaucoup de
travail; us quatre cents petites pages représentent bien des recherches, bien
des lectures, bien des veilles. Mais à notre époque, on tient souvent plus à la
forme qu'au fond et beaucoup de gens prisent plus de gros ouvrages,
compilations de seconde main, que de minces volumes, œuvres spontanées
et originales. On invoque volontiers l'exemple des savants du XV^e siècle
dont beaucoup n'ont laissé pour tout bagage qu'un seul volume, quelque
vaste in-folio compacte, quelque in-quarto vénérable, où, est pour ainsi dire
condensé le travail de toute une vie. Mais tout a changé; le cercle des
connaissances s'est démesurément agrandi et cette cime Jjorrible, la
spécialité, a pris naissance. Que de gens, sous prétexte de rr spécialité »
(graecum est, non legitur !), se préoccupent peu de n'avoir pas été « nourrys
aux lettres » et consentent à ignorer les choses les plus élémentaires de ce
qui constituait jadis le minimum indispensable, de ce que Gargantua tenait à
faire apprendre à son fils, de ce qu'on appelait si bien « les humanités »,

The text on this page is estimated to be only 15.90% accurate

Il y a vraiment de nos jours de singatières espèces de savants. Les uns font gros tt compUtenl loir peu de savoir par beaucoup de savoir faire; les autres font minet, mais abondamment, comme si l'on devait n'eslimer un Iravailleur qu'à la longitair kilomitrique de ses écrits; de là celle masse de brodiures et de mémoires médiocres, camùositts, leeoHdaires, bâclés d la Jidie, et dont Voltaire aurait dit : a De ces sortes de livres, il y a environ cinquante mille en Europe, et tout cela passera comme Je secret de blanchir h peau, de noircir les cheveux, et la panacée universelle o. }t ne parle pas d'une autre sorte de travailleurs, fréquente aussi de nos jours, et dont le type le plus parfait est, à côté du pauvre M. Bernard, le sdennel M. Andelot de La Païenne, cette délicate étude du fin poète qu'on appelle LaurentPicliat. Il me reste à remercier tous ceux qui ont bien voulu me prêter leur concours; tous ceux qui oiit bien voulu me communiquer des documents, et surtout MM. W. WAsUr et f. D. J. Sallaberry, de Mauléon, qui ont pris la peine de lire toutes les épreuves et auxquels je suis redevable de mainte utile correction et de précieux renseignements complémentaires. Et maintenant, je laisse aller ce livre non sans regrets; il y a longtemps qu'il itf occupe, faisant tort — disent mes amis — à Vautres travaux, siam plus importants à mes yeux, du moins paratt

AVANT-PROPOS XXXVII utiles aux yeux du monde. Mais quoi
I j'ai toujours aimé à suivre ma propre inspiration, à ne faire les choses qti'à
Vheure où, pour employer une expression vulgaire, « elles me disent », à ne
me préoccuper que médiocrement des circonstances et des intérêts
matériels, y écris ces lignes dans une maison amie, entre un bois touffu et
un jardin ravissant. Où serais-je mieux, pour présenter au public ces
spécimens d'une littérature populaire, que près de la grande nature où loin
de la vie agitée de la capitale on se sent pris de cet engourdissement
délicieux qui est sans doute le commencement du bonheur? Il faudra s'y
arracher dès demain pour retourner dans le tourbillon; Vessentiel sera d'en
emporter une nouvelle provision d'indépendance, afin de pouvoir plus que
jamais, au milieu des coteries et des ambitions, se redire l'adage indien : Tû
kar apnâ kâ m tavalâ, bhûsan de 1 Julien VINSON. Luisant, près Chartres,
9 juin 188).

The text on this page is estimated to be only 0.67% accurate

isr .L7S vJS'



« Ciô che narrate scrivo « £ serbolo a chiosar con altro testo « A donna che saprà, s'a lei arrive. « Non è nuova a gli orecchi miei tal arra : « Però giri fortuna la sua rota, « Corne le piace e'I villan la sua marra ! » Lo mi Maestro allora in su la gota Dcstra si volse*n dietro e riguardommi, Poi disse : « Ben ascolta chi la nota 1 » (Dante, Vhijerno^ XV, 88-100.) ♦ (&»

I CONTES ET RÉCITS

CONTES ET RÉCITS J. — LÉGENDES ET SUPERSTITIONS

ï. — Aide-toi, et... ^ésus-Christ et saint Pierre allaient un ' jour sur un chemin ; ils rencontrèrent un homme à genoux au milieu de la route, nt Dieu qu'il relevât sa charrette emdans un fossé. Mais Jésus-Christ passa s*en alla en avant, sans faire aucun cas nme. Saint Pierre étonné lui dit: ur, ne voulez-vous pas secourir ce

COKTES pauvre homme? — Cet homme ne mérite pas d'assistance, car il n'essaie rien lui-même ». Un peu plus loin, ils rencontrèrent un autre homme qui jurait et s'emportait, voulant enlever sa charrette. Jésus-Christ l'aida, en disant à saint Pierre : « Celui-ci fait ce qu'il peut, et il mérite qu'on l'assiste ». (Pierre Liguex, de Lâirau. — Cbrqsxaxd, i.) II. — La Prière iÉsus-Christ dit un jour à saint Pierre: « Je te donnerai un cheval si tu dis sans distraction le Pater ». Saint Pierre commence : « Pater noster qui es in codis,.. mais, Seigneur, avec ou sans la selle? » Et Jésus: « Maintenant, tu ne l'auras d'aucune façon ». (Pierre Liguex, de Larrau. — Cbrqjd^vo, x.) III. — Le Râteau (histoire vraie) ANS le pays de Beyrie, il y avait une grande maison de laboureurs. Un jour, pendant qu'on y était occupé à blanchir le maïs, le garçon dit à une demoiselle de la

ET RÉCITS 5 maison (i) qu'il avait oublié aux champs le râteau. La demoiselle lui dit qu'il aille le chercher. Le garçon lui répond que non, qu'il ne sortira point à cette heure : il était onze heures passées. Une servante dit : « Eh bien ! moi j'irai » ; et ils parient quelque peu de chose qu'elle ira et qu'elle rapportera le râteau. Elle sort et y va. Pendant qu'elle revenait avec le râteau, minuit sonne dans les airs. Elle est prise par les esprits. Vous savez que de nuit les sorcières ont beaucoup de pouvoir. En allant ainsi dans les airs, elle passa au-dessus de sa maison et jeta le râteau par la cheminée en criant : « Le voici ! ». Si cette pauvre fille, étant ainsi emportée, s'était souvenue d'invoquer Dieu, les esprits l'auraient laissée; mais ce fut seulement en passant à la chapelle Saint-Sauveur qu'elle pensa à dire : « Seigneur, sauvez-moi ! » Aussitôt les esprits la laissèrent à la pointe de cette montagne, et l'on peut encore l'y voir. Elle est demeurée là même. On lui a fait une habitation en yerre, et on lui a mis le râteau à la main. (Louise Lanusse, Saint-Jean-de-Laz, 1875. — Sa mère a vu la maison et le corps de la jeune fille k Saint-Sauveur.) (i) Etcheho-aïaha « fille de maison ». On appelle ainsi les filles puînées de tout propriétaire. L*ainée s'appelle « l'héritière » prima ou attire geya « la future dame ».

The text on this page is estimated to be only 19.18% accurate

IV. — Li Prltre lani ambri MnM une cenaine époque, le vieux diable avail j[^]S fondé, dans la grone de SaUmanque, *•** une école pour ceux qui voulaient devenir prêtres. N'acceptant que des cadeaux, et en une seule année, il les instruisait; ceux qui sot' taient de son école étaient surtout forts dans les conjurations. Mais chaque année un élève devait rester dans la grotte pour le vieux diable, et celui qui sortait le dernier était toujours celui qui devait rester. Comme la sortie de cette école était i la Saint-Jean, les élèves cherchaient tous i sortir les uns avant les autres, car personne ne voulait rester avec le vieux diable; mais ils ne pouvaient sortir qu'un i. un et l'un après l'autre, car la porte était étroite, basse et tout juste suffisante. Ce jour-là, le vieux diable restait à la porte el disait au premier qui sortait : o Reste ici, loi. — Empare-toi de celui qui me suit », disait le premier. Il faisait la même demande au second, qui répondait de même : « Empare-toi de celui qui me suit r. Il faisait ainsi la même demande i tous jusqu'au dernier, et tous lui faisaient la même réponse ; mais le dernier d» mourait toujours dans la grotte avec le vieux

ET RÉCITS : année, un élève trompa le vieux diable, itin de la Saint-Jean, les élèves étaient dans 3^{te}, tout tristes. L'un d'eux dit à ses ades : « Si vous voulez attendre pour sortir nidi sonne, je demeurerai le dernier ». lui promettent de bon cœur d'attendre. A juste, ils commencent à sortir; le vieux fait à tous la demande accoutumée, et tous a même réponse: tt Empare-toi de celui suit ». Mais, comme, le jour de Saint-jean i, le soleil se trouvait tout juste en face de tte, le corps du dernier qui sortait faisait tnbre, et le vieux diable s'empara de cette . Le prêtre sortit donc sans ombre. Pendant sa vie, quelque beau temps qu'il ftt, il sans aucune ombre, et, si ce qu'on dit est . devint plus tard curé de Barcus. (B. Barbendy, de Mnsculdy. — Cbrqpamd, 63.) V. — La Lune r jour de dimanche, im homme s'en allait, un fagot d'épines sur le dos, boucher un trou de sa haie. Dieu lui apparut en lui dit : « Parce que tu as profané mon parce que tu n'as pas obéi à ma loi, tu

The text on this page is estimated to be only 19.38% accurate

seras puni amèrement : tu âdaireras toutes les nuits jusqu'à la fin du monde 0; et au mÊme moment, il l'enleva avec son fagot d'épines, et depuis lors il sert de lune. (Jnn Mitu, il'ArfHiuui. utnie-hnil un. — Chobuis, u.) VI. — La Crandl-Ourie ■nf«>L y avait une fois un grand laboureur. fiRJK Deux voleurs lui déroberent une paire de E'm'*' bœufs. Il envoya son garçon après les voleurs. Comme il ne reparaissait pas i, la maison, il envoya la fille après le garçon ; le chien de la maison suivit la fille. Au bout de quelques jours, comme ni le garçon ni la fille ne revenaient à la maison, il alla lui-même à leur recherche. Comme il ne pouvait les trouver nulle part, il se mit à blasphémer et à maudire- Il fit tant de malédictions contre les voleurs, que Dieu, pour le punir, condamna le laboureur, avec ses deus domestiques, les deux voleurs et les bœufs, à marcher l'un à la suite de l'autre jusqu'à la fin du monde, et les plaça au ciel dans les s^t étoiles (de la Grande-Ourse). Les bceuis sont dans les deux premières étoiles, les voleurs dans les deux suivantes, le garçon dans l'étoile qui

ET RÉCITS /ient après, la fille dans la seconde étoile isolée, 2t le chien à côté dans une autre toute petite étoile, enfin le laboureur, après tous, dans la septième étoile. (Engrace Carricart, de Musculdy. — CEUQyAKD, 6.)

B. — CONTES MERVEILLEUX I. — Les trois Vérités fN
automne, les bergers descendent de^h cabanes d'en haut à celles d'en bas. Une
fois, les bergers d'une cabane avaient oublié leur gril dans la cabane d'en
haut. Quand le moment fut venu, le soir, de faire cuire les galettes, ils
trouvèrent le gril de moins. Comme ils avaient peur des Basa-Jaun, aucun
d'eux n'avait envie d'aller chercher le gril, et ils finirent par s'exciter l'un
l'autre en promettant de donner cinq sous à celui qui voudrait y aller. Un
berger dit alors : « Eh bien ! j'y vais, moi » ; et U partit. Il trouva dans la
cabane un Basa-Jaun qui avait fait un grand feu et qui était en train de faire
des galettes sur le gril. Le berger eut grand peur en le voyant; mais le Basa-
Jaun lui dit d'entrer et lui demanda ce qu'il voulait. Il lui dit qu'il venait
chercher le gril. Le Basa-Jaun lui répondit : a Si

CONTES ET RÉCITS II tu me dis trois vérités, je te donnerai le gril, et je te laisserai aller ». Le berger, après avoir un peu réfléchi, dit :

The text on this page is estimated to be only 20.75% accurate

poiïu de quoi nourrir iui et ses enfants, il ne pouvait plus vivre et s'en alla chercher fortune. Il marche, marche, marche, et arrive i ua beau château. Il y entre, et le maître s'avance pour le recevoir. Ils entrent en conversation, et le pauvre conte au Seigneur-Rouge toutes ses misères; il lui dit comment il a abandonné ses enfants et est parti pour faire fortune. Le Seigneur-Rouge lui dit : « Si d'ici â un an vous devinez les douze mystères, je vous donnerai tout l'argent dont vous avez besoin ; mais si vous ne le faites pas, pour lors vous m'appartiendrez ». L^ pauvre lui promet volontiers de le faire pour cette époque, et là-dessus le Seigneur-Rouge lui donne un boisseau plein d'or, une paire de bceu& et un aiguillon. Le pauvre s'en revint chez lui, et avec cet argent arrangea ses afiaires à sa fanMais l'année s'écoulait, et le pauvre enrichi n'était pas plus avancé qu'au commencement. Il ne savait comment faire, ne découvrant pas ces douie vérités. A cette époque, il arriva que saint Pierre se trouva dans les environs. Noire homme alla lui dire comment il était embarrassé pour faire les réponses convenables à un tel personnage; il lui conta toute son histoire. Saint lierre lui dit ; a Demeurez tranquille ; voi:s n'avez aucune crainte à avoir. Quand ce petit r

ET RÉCITS 13 viendra, il vous sufca de vous tenir derrière moi, et moi je lui répondrai pour vous ». Us font ce qui vient d'être dit, et le SeigneurRouge arrive. Il demande : « Eh bien ! les as -tu apprises? » L'autre : « Oui, oui ». Le SeigneurRouge : « Voyons, voyons, dis-les bien ». Ils commencent : « Les douze sont les douze apôtres ; les onze, les archanges ; les dix, les dix commandements; les neuf, les satisfactions de la SainteVierge ; les huit, les cieux ; les sept, les lumières ; les six, les ordres ; les cinq, les joies de JésusChrist ; les quatre, les évangélistes ; les trois, les vierges ; les deux, les deux autels de Jérusalem ; Tunique est Dieu, qui est mon ami et non pas toi » . Le Seigneur-Rouge demanda encore : « Dans - cette maison, les bœufs sont bien beaux I » Les autres : « Ils sont les fils de belles vaches ». Le Seigneur-Rouge continua : « Dans cette maison on a un bel aiguillon ». Les autres : « C'est le produit du coudrier ». A la fin, le Seigneur-Rouge reconnut saint Pierre et lui dit : « Ah ! Pierre, Pierre, toi aussi, te voilà ! » Saint Pierre lui répondit : « Oui, oui, et toi aussi, n'est-ce pas? » Le Seigneur-Rouge lui demanda : « Dis-moi, dis-moi, cette eau qui sort de là va-t-elle en haut ou en bas ? » Saint Pierre : « Qu'elle aille en haut, qu'elle aille en bas, va, toi, au-dessous d'elle 1 »

14 CONTES Aussitôt qu'il eut entendu cette parole, le Seigneur-Rouge prit sa course et disparut. De cette manière, le pauvre homme fut délivré. (Marie Oihenart, soixante-douze ans, de Bustunce-Iriberry. — CsKQjJàMV, a8.) III. — Les deux Bossus |L y avait aux environs de Saint-Jean-Redde-Port un jeune homme, bossu, qui aimait une jeune fille d'une commune voisine. Ils s'étaient promis de se marier; mais la fiancée avait défendu au jeune homme de venir la voir le samedi soir. Or, dans ce pays-là, c'est précisément le soir du samedi qui est réservé pour les rendez-vous amoureux (i). Cette défense donnait tristement à penser à notre jeune homme : il s'imaginait qu'elle recevait quelqu'un ce jourlà, et la crainte le mettait dans de grandes inquiétudes. Aussi voulut-il un jour passer outre à cette défense. Il vint à la maison de la jeune fille; mais il la trouva absente. Après l'avoir attendue longtemps, mais en vain, il revint chez lui en proie à toutes sortes de pensées. Il retourna le lendemain chez sa bien-aimée et lui demanda (i) De là vient, dit-on, le nom souletin du samedi nechkem^ guna « le jour des filles ».

ET RÉCITS IJ OÙ elle était la veille au soir. Après avoir beaucoup hésité, pressée de dire la vérité, elle lui avoua qu'elle était à Vakheïarre (i). « Vous êtes donc sorcière? — Oui, lui répondit-elle, et il ne tiendra qu'à vous de devenir aussi sorcier. Je vous ferai entrer dans la salle de réunion; mais quand le chef vous ordonnera de faire l'appel, vous direz : lundi, un; mardi, deux; mercredi, trois; jeudi, quatre; vendredi, cinq ; samedi, six. Gardez-vous bien de dire le nom du jour qui vient après le samedi ». Il lui promit de faire comme elle lui avait dit. Après qu'ils furent arrivés, le samedi suivant, au lieu de Vakheïarre, toutes les personnes présentes. Tune après l'autre, se mirent à faire l'appel. Quand ce fut le tour de notre bossu, il dit; « Lundi, un; mardi, deux; mercredi, trois; jeudi, quatre; vendredi, cinq; samedi, six; dimanche, sept ». « Qui a parlé de dimanche? demanda le chef. — C'est ce bossu 1 » dirent les autres en grande agitation. Le jeune homme commençait à se repentir d'être venu là, lorsqu'il entendit le chef s'écrier : « Qu'on lui enlève sa bosse, et qu'on la mette à la pointe d'une épée! » La bosse lui fut en effet aussitôt enlevée, et le jeune (i) Sabbat, litt. : lande du bouc.

16 CONTES homme revint chez lui, bien content de voyage. Le lendemain, jour de dimanche, on le vît place droit et svelte. Tous les bossus du p voulurent savoir comment s'était opérée une t guérison et s'il y avait un moyen, pour aussi, de se guérir de leur difformité. Il leur que la chose était possible, mais qu'elle coûte mille écus. Les pauvres gens ne pouva acquiescer à une pareille condition ; un fils bonne famille fut le seul qui l'accepta. On apprend ce qu'il devra faire, et, au jour cony(on l'introduit dans l'assemblée. Quand son 1 fut arrivé, il appela : « Lundi, un ; mardi, de mercredi, trois; jeudi, quatre; vendredi, d samedi, six; dimanche, sept ». A ces m comme on pense bien, grand tapage. « Qui a parlé de dimanche? detnandî chef. — C'est ce bossu I dirent les sorciers Qu'on ajoute à sa bosse celle de l'autre, qu à la pointe de l'épée! » Et le pauvre fils famille revint chez lui deux fois plus bossu qu paravant. (CfiRavAND, 25 et 26.)

ET RÉCITS 17 IV. — Les deux Muletiers ^OMME bien souvent dans ce monde il y avait deux muletiers. Chacun d'eux avait sept mulets. Ils allaient au marché avec leurs mulets chargés. Ils font un pari, et celui qui perdrait devrait perdre ses sept mulets. L'un gagne le pari, mais pas à bon droit, car il avait trompé l'autre. Néanmoins, celui-ci lui donne ses mulets. Celui qui avait perdu était père de famille et chargé d'enfants. Il ne savait que faire ni comment revenir chez lui, tant il avait de peine de ce qui lui était arrivé. Que fait-il? Pour aller chez lui, il devait passer par un certain pont. Il se décide à passer la nuit sous ce pont. A minuit, il entend des voix. C'étaient les sorcières qui arrivaient au sabbat. L'une faisait fusta et l'autre husta. Elles se mirent là à danser au son du tambourin. Quand elles eurent bien oué, l'une dit : « La maîtresse de telle maison si malade depuis sept ans, et on n'a pu la guérir, quoi qu'on ait fait ; mais on ne la guérira qu'après avoir trouvé à la porte de l'église, sous une arbre, un morceau de pain bénit qu'un crapaud ait dans sa bouche, et après l'avoir fait manger cette dame ». L'autre muletier avait bien écouté ce qu'avaient

18 CONTES dit les sorcières. Dès qu'elles furent parties, il se rend à sa maison. Il ne dit point à sa femme qu'il a perdu les mulets. Il s*habille un peu et part. Il va, va, va, jusqu'à ce qu'il ait trouvé la maison de la dame malade. Il y arrive et demande si on veut lui donner l'hospitalité ; il dit qu'il est en voyage et prie qu'on le laisse demeurer là quelques jours. On lui dit que oui. Il apprend qu'ils ont la dame malade et qu'ils ont essayé de tout sans pouvoir la guérir. Notre muletier leur dit : « Voulez-vous que je la voie, moi aussi? Peut-être ferai-je quelque chose! » On le fait entrer. Il examine bien la dame et lui dit : « Vous souvenez-vous qu'il y a sept ans vous jetâtes dédaigneusement à la porte de l'église un morceau de pain bénit? » Elle lui dit que oui» — « Eh bien ! depuis lors un crapaud tient ce morceau de pain bénit à la bouche, et vous ne serez guérie qu'après l'avoir mangé ». Le mari part tout de suite avec le muletier. Comme l'avait dit ce dernier, ils trouvent sous une pierre ce crapaud avec son pain. Ils le lui prennent et l'emportent à la maison. On le nettoie bien, et on le donne à manger à la maîtresse de la maison, et celle-ci fut guérie à l'instant. Pensez leur joie! Comme ils étaient très-riches, le mari dit au muletier de demander tout ce qu'il voudrait et qu'il l'aurait. Le muletier lui répond qu'il

ET RÉCITS 19 serait bien content s'il avait sept mulets, et qu'il en a perdu autant. Le maître de la maison lui dit que sept mulets ce n'est rien pour lui, et il lui donne sept beaux mulets, et en outre sûrement assez d'argent pour en acheter au moins sept autres. Notre muletier était bien content. Comme il n'était pas fier, il recommença son commerce. Il voyait souvent l'autre muletier qui lui avait volé ses mulets ; mais ce dernier n'était pas plus heureux avec ses quatorze mulets. Il leur était arrivé une maladie, et ils se trouvaient réduits à quatre. Bientôt il ne lui en resta plus aucun. Il vint trouver l'autre muletier et lui demanda comment il avait fait pour avoir autant de mulets qu'il en possédait auparavant. L'autre lui dit : « Voilà : sous tel pont, j'ai appris comme je retrouverais mes mulets; toi aussi, tu y apprendras quelque chose sans doute ». Notre homme y va. A minuit arrivent les sorcières à grand bruit, au son du tambour et du tambourin. Elles étaient très-contentes toutes, et se mettent à faire un tour de danse. Puis l'une dit : « La maîtresse de telle maison a été guérie ; il doit y avoir quelqu'un qui vient ici pour écouter ce que nous disons; il faut que nous cherchions sous ce pont ». Elles y vont toutes et trouvent notre muletier, qui ne savait où se

20 CONTES cacher. L'une le frappe, et Tautre le pousse. Ap
l'avoir ainsi ballotté, elles le jettent à l'eau, ei finit notre mulétier trompeur.
L'autre, au ce traire, vécut riche et heureux au milieu de famille. Je vivais
alors dans une petite mais< près de ce pont, et tous les soirs j'entendais
gémisséments du mulétier. (Saint-Jean-de-Luz, 1875 .) V. — Les trois
Vagues IL y a cinquante ans environ, dit le vi(marin, j'étais onci-mutiila
(mousse) un bateau de pêche de Déva. Le comm; dant, et en même temps le
propriétaire de barque, était mon oncle paternel, Thomas, (m'avait recueilli
tout jeune à la mort de n parents. Je venais d'atteindre ma dix-huitièi année,
et j'avais pour compagnon de pêche garçon de quinze ans qui répondait au
nom Bilinch. Mon oncle était un excellent marin, connaiss; tous les écueils,
les ressacs, les criques, les c de la côte. Rude et dur, d'ailleurs, comme vieux
loup de mer qu'il était, il avait néanmo le cœur le plus noble et le plus
généreux c l'on pût imaginer. Il avait épousé, à son ret(

ET RÉCITS 21 d*un de ses voyages en Amérique, une jeune femme qu'il aimait de la tendresse la plus profonde, et ils avaient une fille à peu près de mon âge, aimable et bonne comme un ange. Cette année-là, nous eûmes à la pêche une malechance extraordinaire. En vain nous nous rendions les premiers sur l'endroit convenable ; nos filets ne prenaient que des poissons morts, petits et de peu de valeur, tandis qu'à côté de nous les autres barques étaient obligées de jeter tout leur lest par dessus bord pour faire place au poisson. Si, pour conjurer le sort, nous partions les derniers, nous voyions les autres barques revenir pleines jusqu'aux bordages, tandis que la nôtre dansait et sautait légère au moindre souffle de la brise. Il en fut ainsi toute la saison, un jour après l'autre; il nous était impossible de nous en prendre au bateau, qui ne pouvait être meilleur ; ni aux filets, qui étaient choisis avec le plus grand soin; ni à l'équipage, qui était composé des pêcheurs les plus renommés depuis Machicaco jusqu'au cap du Figuier. Nous étions désespérés; nous travaillions trois fois plus que nos camarades, et nous ne laissions inexplorée aucune partie de l'emplacement de pêche que notre patron savait jusqu'au bout des doigts, et où ne venaient guère à cette époque que quelques barques fiⁿçaises.

22 CONTES Une nuit, nous étions, Bilinch et moi, sur la jetée de Maspé, et nous préparions tout pour le départ du bateau, qui avait ordinairement lieu à trois heures du matin. Quand tout fut prêt, nous vîmes que nous avions encore beaucoup de temps devant nous, et nous nous couchâmes dans la barque. Je m'endormis profondément... Tout à coup, je fus brusquement réveillé par mon camarade, qui me tirait avec violence par le bras, pallais, par une bonne correction, lui apprendre à employer de plus douces manières, quand je fiis frappé de terreur en voyant la profonde épouvante empreinte sur ses traits contractés par une inexprimable angoisse ; « — Q.u'y-a-t-il ? lui demandaî-je avec inquiétude. « — Ne les as-tu pas vues? ne les as-tu pas entendues ? » murmura-t-il avec les yeux encore tout écarquillés de peur, « c'était elles... elles... « ^ Mais qui ? qui ? « — Marie et... l'autre... fuis-les, Thomas; ne les regarde plus ! » Ef&ayé au delà du possible, et ne comprenant rien à ces paroles, j'allais lui demander d'autres explications lorsque sonna l'heure du départ. Je fus obligé de remettre mes questions à un autre moment.

ET RÉCITS 25 « — Allons-nous-en I allons-nous-en l glapit mon camarade. Silence, Thomas; on nous attend ! » Les équipages se pressaient en effet sur la jetée; mais avant que la barque y eût touché, Bilinch s'élança à terre et se mit à courir vers le village. Il rencontra Toncle Thomas et sa troupe, et à leur vue se jeta à terre, où il se roula en s'écriant : « Je ne peux pas... je ne veux pas... je n'irai pas en mer I » Un matelot le releva, le prit par l'oreille, le poussa sur la jetée et le jeta dans la barque. « — Qu'est-ce ceci? demanda mon oncle. « — C'est, répondit le matelot, que ce mauvais garnement ne veut aller aujourd'hui qu'à la pêche des oiseaux, « — Est-ce possible, Bilinch ? « — Il dit que la mer lui fait mal et qu'il veut renoncer au métier; il paraît qu'il veut se faire inscrire comme candidat à un évêché ! n Cependant, le pauvre garçon se tordait aux pieds du capitaine, suppliant qu'on le remit à terre. Les matelots, ne voyant là qu'une comédie pour ne pas travailler, se moquaient de lui, en lui demandant s'il avait touché le cœur d'une grande dame ou s'il attendait la succession de quelque oncle d'Amérique. Mais moi, qui étais encore sous l'impression de la nunière étrange dont il

The text on this page is estimated to be only 19.48% accurate

avait interrompu mon sommeil, je m'approchai de moQ oncle et lui communiquai tout bas mes inquiétudes sur la santé de mon jeune camarade. L'oncle Thomas, bon et compatissant en dépit de sa rudesse, imposa silence aux matelots et dit doucement à Bilinch : « - Voyoi is, mon gar;on, calme-toi, et disnous pourquoi tu ne veux pas venir â la mer avec nous com me les autres jours. « - 0 m. vous !e dire; mais je vous jure que je ne peux pas, que je ne dois pas vous accompagner aujourd'hui ! » — Cela ne me suffit pas, enfant. Tu es engagé avec n noi pour toute la saison, et tu ne peux manquer un seul jour, si tu n'as pas une bonue raison i i invoquer. « -J'en ai une, maître; sans cela... « - Je ve. IX bien te croire, mais il faut que « — On m'a dit que si j'allais sur mer aujourd'hui, je serais noyé sans miséricorde. K — Et comment î « — Par un naufrage ! « — Mais si tu te noies, tout l'équipage périra avec toi I « — Je le pense, et c'est pourqu« vous dc devriez pas laisser sortir votre barque aujourd'hui.

ET RÉCITS « — Enfant, enfant, ceci n'est pas sérieux. Ou tu te moques de nous, ou tu sais quelque chose d'important qu'il nous importe à tous de savoir. Dans ce dernier cas, tu dois nous dire ce qu'on t'a prédit et quels sont les dangers qui nous menacent. « r- C'est justement ce que je ne peux pas vous dire! « — Eh bien! tu devras courir les mêmes risques que nous... « — De grâce, maître... « — Paix! mauvais sujet; ta vie ne vaut pas plus, je pense, que les nôtres ». Et, prenant la barre du gouvernail, mon oncle donna le signal du départ d'une voix grave : « Tirez ferme, garçons ! Arràun mutiîlâk ! » A l'instant même, trente rames fendirent l'eau, et la barque prit son élan. Elle avait parcouru un bon morceau de chemin, lorsque Bilinch, qui était demeuré aux pieds du capitaine, le supplia de s'arrêter, ajoutant qu'il allait tout dire. Mon oncle ordonna de stopper; les matelots levèrent leurs rames, et le bateau s'arrêta doucement en face d'Urazandi. Le capitaine s'assit et dit à Bilinch, qui pleurait amèrement : « — Allons, Bilinch, calme-toi, et raconte-nous ce qui t'est arrivé.

The text on this page is estimated to be only 19.41% accurate

« — Je vais le faire, maitre, et plaise à Dieu qu'il ne nous arrive aucun mal I « Cette nuit, nous avions conimeacé, Thomas et moi, i tout préparai pour aujourd'hui comnie i l'ordinaire, et à dtas. heures nous avions-terminé tous les préparatifs. Nous nous étendîmes sur le tillac, et, au bout de quelques minutes, Thomas dormait profondément. Je n'auraij pas tardé à suivre son exemple, si je n'avais été subitement éveillé par deux fantômes, jous la forme de deux femmes qu'on aurait dit tombées des nues. Je fus si effrayé de celte apparition, que je restai muet d'horreur, immobile et osant d pdne respirer. C'est ce qui me sauva, car, se penchant sur nous et nous considérant attentivement, elle me aurenî endormi comme mon camarade et continuèrent leur ronde extravagante autour de nous. Qjaand elles en eurent assez, la plus âgée dit i l'autre ; « Laisse-les dormir ! laisse-les dormir ! C'est ce qu'il nous faut ; ils ne s'éveilleront maintenant que quand je le leur peimeitrai. « *■ «■ Je sentis aussitôt que le bateau était enlevé et montait à travers les airs. Après avoir ainsi couru quelque temps, nous redescendîmes doucement, et nous nous anétinces eorm sous l'épais feuillage d'un immense olivier. e Les deux femmes s'approchèrent de notis.

ET RÉCITS 27 nous regardèrent attentivement pendant quelques minutes, puis elles s'élancèrent hors du bateau, et je ne les vis plus. « En dépit de l'horrible frayeur qui s'était emparée de moi, ma curiosité était si forte que je ne pus m'empêcher d'ouvrir les yeux pour jeter un coup d'œil du côté où elles devaient être, à en juger par les paroles et le bruit qui arrivaient jusqu'à moi. En me soulevant, je me cognai contre une branche qui gênait mes mouvements ; je la coupai avec précaution et la cachai sous les planches. Je pus alors regarder au dehors, et, malgré l'obscurité, je reconnus que nous nous trouvions dans un immense bois d'oliviers, à l'extrémité duquel je crus voir des figures glisser dans l'ombre :

The text on this page is estimated to be only 21.26% accurate

H Après avoir amarré le bateau, la plus âgée dit à l'autre ; « Ma fille, disons-leur adieu pour « — Pour toujours ! Je ne comprends pas... « — Pour toujours, je te le dis ! car jamais tu ne reverras ce bateau ni personne de son équipage: d'ici à deux heures, ils seront tous au fond de la mer — Mais l'Océan est calme comme un lac d'huile ! « — Néanmoins, avant qu'ils aient doublé la pointe d'Arrangatzi, je ferai s'élever trois vagues immenses, la première de lait, la seconde de larmes et la troisième de sang. Ils pourront échapper aux deux premières; mais il n'est rien qui puisse les sauver de la dernière, B — Quelle haine tu leur portes ! B — C'est mon destin ! Je les ai persécutés pendant tout l'hiver, éloignant le poisson de leur route; mais comme mon pouvoir sur eux finit demain soir, je veux en terminer avec eux en les ensevelissant sous les ondes. n — Et tu n'auras pitié de personne? B — De personne, absolument de personne, et, ne l'oublie pas, notre mission est de les abhorrer tous sans aucune exception, et surtout ceux qui nous aiment le plus. « — Suivons donc notre destinée ! Mais toi, par

ET RÉCITS 29 quelque hasard heureux, ils n'allaient pas en mer aujourd'hui... « — Silence, malheureuse! cela n'est pas possible. Tout les y engage ; ils partiront et périront. Il n'y a pour eux qu'un moyen, un seul, d'échapper au sort qui les menace ; mais ils ne le savent pas et ne le sauront jamais. « — Quel moyen, ma mère ? « — Lancer un harpon au milieu de la dernière vague, de la vague de sang; car cette vague, ce sera moi-même. Je me cacherais sous ses ondes, invisible à leurs yeux, et le coup qui frapperait cette vague percerait mon propre cœur. « — O mère, s'ils le savaient ! « — Cela n'est pas possible, puisqu'il n'y a que toi qui puisses connaître ce secret. Je suis certaine que tu n'iras pas le leur dire. Ainsi, ils m'appartiendront tous, tous! et personne, dans notre prochaine fête de nuit, ne pourra se vanter d'un succès comparable au mien ! » « A ces mots, elle se retourna vers la barque et se mit à crier : « Vous pouvez vous réveiller ! » et toutes deux disparurent en faisant entendre de rands éclats de rire. a Quand je me vis seul, j'éveillai Thomas, et allais lui raconter ce qui m'était arrivé quand la)che sonna... » Le garçon cessa de parler : vous pouvez vous

30 CONTES imaginer dans quel état nous avait mis o étrange
histoire 1 Quelques-uns d'entre ne pourtant, n'en croyaient pas un mot; d'au)
expliquaient les paroles de Tenfant par un r et se moquaient de lui : « Mais,
dites-n demanda-t-il à ces derniers, quelqu'un de v» peut-il me dire s'il
connaît un bois d'oliviers à milles à la ronde d'ici ?» Ils répondirent qi; n'en
connaissaient point. Alors Bilinch, fouiU sous les bordages, en retira un
rameau d'oli^ qu'il brandit triomphalement en disant : « Vo ceci 1 C'est la
branche que j'ai coupée quand levé la tête; je l'avais cachée ici pour qu'on
croire à ma parole et se convaincre que les d^ femmes ne sont point le
produit de mes rêi Si maintenant quelqu'un veut rire de ce que dit, qu'il me
dise où j'aurais pu aller prendre i branche comme celle-ci pendant le court
esp de temps où Thomas a dormi; c'est le i moment où j'aurais pu le faire,
car tout le r< de la nuit il m'a vu occupé à son côté ». Personne ne pouvait
rien répondre à i preuve aussi décisive, car on ne connais aucun olivier à
moins de dix milles de distac On se passait silencieusement, de main en tm
la branche fatale; une terreur superstitîe s'emparait du plus incrédule, et
nous répélîi avec horreur : « Une Lamia 1 une Lamia I »

ET RÉCITS 31 Après quelques moments de confusion, pendant lesquels les uns voulaient retourner à terre, les autres proposaient de passer au large d'Arrangatzi, au milieu des cris et des voix de tous, le capitaine se leva et, saisissant la barre, cria d'une voix forte : « Silence ! » Aussitôt que le calme fut rétabli, il ajouta en se tournant vers moi : « Thomas prendra le harpon... A la proue ! et ouvre l'œil ! aie le bras ferme ! A mon premier ordre, tu frapperas ferme sur les eaux. . . Et vous autres, aux rames ! en avant ! arràun mutillak ! » Sous l'impulsion des rames, notre bateau fendit les flots rapidement. La tremblante lueur de l'aurore souriait sur la surface de l'Océan, que ne ridait ni le moindre souffle d'air, ni le moindre mouvement des vagues. La barque filait, et il ne nous semblait pas que nous marchions, mais que les arbres et les buissons du rivage fuyaient d'une manière inimaginable, prenant à travers le brouillard du matin des formes fantastiques et capricieuses. Nous doublâmes la pointe de la Croix, et nous approchions de la barre, qui nous apparaissait aussi calme que le front d'une jeune fille que l'amour n'a pas encore éveillée. En un moment nous y fûmes. D'aucun côté n'apparaissait aucune trace de danger, et pourtant... personne n'osait rien dire.

32 CONTES Tout à coup, et sans que nous ayons pu voir d'où elle se produisait, s'éleva à deux brasses de nous une vague énorme, haute comme une montagne, blanche comme la neige. « — Geldi ! attention ! » murmura le capitaine en me regardant. Je fermai mes yeux éblouis par la blancheur de l'eau et peut-être troublé par la peur. « — C'était vrai ! murmura le capitaine, dont la voix tremblait un peu. La vague de lait ! « — La vague de lait ! répétèrent toutes les voix. « — Aurrera mutillac ! En avant, garçons ! » dit le patron. Les trente avirons frappèrent l'eau à la fois, et la barque s'élança sur la vague. Sa proue disparut dans un nuage d'écume ; mais avant le troisième coup de rame s'éleva devant nous une autre vague plus grande que la première, claire e' cristallisée : elle dégageait une vapeur qui brûla les yeux. Comme tout à l'heure, nous demeurâmes suspendus sur l'abîme pendant un instant, et vague, franchie par nous, courut se briser rugissant sur les sables d'Ondarbeltz. « — La vague de larmes ! dit mon oncle, et regardant : Gertu Tontas ! ouvre l'œil, 7 mas ! ». Puis, se retournant vers Téquipaf ajouta : « Allez, mes enfants ! aurrera mutiU

ET RÉCITS JJ La barque repartit, et l'endroit fatal était presque passé, quand nous vîmes, embrassant tout Thorizon (i), la terrible vague de sang venir à nous sous la forme d'un hideux croissant qui nous attirait dans son horrible étreinte avec une force irrésistible. Oh ! mon maître ! il me serait impossible de vous décrire l'anxiété terrible, la terreur épouvantable qui s'empara de chacun de nous à ce moment suprême. On n'entendait, au milieu d'un morne silence, que la respiration haletante des marins et le battement régulier des avirons. « — Orri gogor ! ferme au milieu ! » cria mon oncle en faisant le signe de la croix. J'hésitai un moment; je fermai les yeux, et d'une main tremblante je lançai le harpon au milieu de la vague sanglante. Un lamentable gémissement se fit entendre, tandis que la vague, se séparant en deux devant le tranche-lame de notre bateau, se précipitait furieusement sur la côte et couvrait tout le rivage d'une écume sanglante. Ce jour là... nos bras se fatiguèrent à vider les filets pleins de poissons, et je vous assure que i) Le 12 juin 1880, à sept heures du soir, une partie de la ', vis-à-vis le Passage, vue de la maison Dagieubaita, de t-Luz, avait exactement l'apparence d'une vague de . (Note de M. W. Webster.) 3

The text on this page is estimated to be only 21.06% accurate

nous fîmes une pêche assez bonne pour nous dédommager de toutes nos pertes de l'hiver. Jugez si les remerctments et les félicitations manquèrent à Bilinchl Nous étions tous fous de joie... Nous revînmes à la maison, el quoique nous arrivâmes en retard, nous trouvâmes toute la jetée pleine de gens qui venaient nous féliciter de notre bonne fortune; ils en avaient appris la nouvelle par les autres bateaux, moins chargés que le nôtre et arrivés avani nous. Mais ce fut en vain que nous cherchions, mon oncle et moi, au milieu de la foule, deux figures aimées: ni ma tante ni ma cousine n'étaient là. Mon oncle et moi, nous échangeâmes un regard inquiet. En débarquant, mon oncle s'informa d sa femme; on lui répondit qu'elle était souffrante o Je le craignais >', me ait-il en pressant le pa' et je le suivis tout en pleurs. Nous entrâmes à la maison, et nous courûnr à la chambre de ma tante. Elle était couchée d son lit, la tOte tournée vers le mur. Dès qu' nous entendit entrer, elle releva la tête, et lan^ i son mari un regard chargé d'une haine ïne: guible, s'écria avec une expression ef^rayaIl^ 8 — Mauditl mauditi sois maudill s Puis elle se couvrit la figure avec les dr; rendit le dernier soupir en un grogni

ET RÉCITS 35 Le malheureux époux se jeta sur le cadavre, l'entoura de ses bras, et chercha à la ramener à la vie à force de baisers et de caresses. Ce spectacle me perçait le cœur. Je sortis de la maison. A quelques mètres de là, je rencontrai ma cousine. Vous ne pourriez vous faire une idée de l'horrible transformation qui s'était opérée en elle en un si court espace de temps. Son angélique regard était remplacé par une affreuse expression de vengeance et de rancune. Saisi d'un tremblement nerveux, je me dominaï cependant et lui demandai : « Qu*as-tu, Marie? » « — Maudit sois-tu, assassin l » me répondit-elle sur un ton épouvantable ; et elle disparut à mes yeux. Je compris tout; mais ne pouvant admettre encore l'af&euse réalité, je courus à la jetée de Maspé, où je retrouvai Bilinch. « — Qui étaient, lui demandai-je, les deux îmmes que tu as vues la nuit dernière? » Mon compagnon secoua la tête et garda le ence. % — Q.ui étaient-elles? » répétau-je avec impaice. — Marie et sa mère l » me répondit-il à voix e. on pauvre oncle, profondément affecté de la

The text on this page is estimated to be only 2.53% accurate

co ,^t^* ei^ de de 3.>> \>o' .>i^ de^^ M^ ,^^e5 ttvî ^^r Atv.
CV0^J^*** 'le * ce V- ^ V . i^ ,^îaÔ*' ce? àècvà'^'^V^^ 1!^^ ^^^ V)e^^ \^^
^K^^^": .^tc^^^^ ^-r de ^^

ET RÉCITS 37 Certes, cela faisait de la peine aux gens du pays de perdre cette fille; ils accueillirent cependant la demande des Lamignac, et, dans la nuit du lendemain, ceux-ci se mirent au travail. Comme tout le monde le sait, les belles filles en tous lieux sont recherchées. Cette belle fiUc de Licq avait, eUe aussi, son amoureux qui lui faisait la cour. Cet amoureux, sachant ce qui St passait, se poste le lendemain soir près du chan-tier des Lamignac et voit avec terreur que le travail va être achevé avant la moitié du temps fixé. Le cœur tourmenté, pris d'une sueur fi-oide, il se met à réfléchir tant et si bien, qu'une idée lui vient à l'esprit. Il va vers un poulailler^ en ouvre doucement la porte et fait avec les mains quatre ou cinq fois m bruit pareil à celui que fait un coq avant de hant«r. Le coq du poulailler se réveille ei» irsaut, craignant d'être en retard, et tout de ; fait : « Coquetrico I yy C'était le moment où les Lamignac soulevaient noitié de sa hauteur la dernière pierre; mais qu'ils entendirent le chant du coq, ils jetèrent • pierre à l'eau et s'échappèrent à grand bruit 'isant : « Maudit soit ce coq^ qui a fait son cri t l'heure \ v puis lors, diseût les vieux ^ personne n'a pu

The text on this page is estimated to be only 1.19% accurate

^t^s co {a\t^ OEitt^ *li>^* .4-^ ^ Vl^""rrSs^ \}^ tatx<: rotte=""
des="" vett="" iorce="" de="" daos="" sovt="" sw="" dos="" .ug="" cox=""
c=""/>

ET RÉCITS 39 A cette époque, il y avait dans le quartier des hommes sauvages, beaux, grands, forts et riches, qu'on appelait Maures, que Roland chassa plus tard. Toutes les semaines les Maures et les Lamignac se réunissaient dans la lande de Mendi pour se divertir. Il y avait quatre ans que Marguerite Berterretche était dans la grotte des Lamignac ; ils lui donnaient du pain blanc comme la neige qu'ils faisaient eux-mêmes, et d'autres aliments si bons qu'on n'en pourrait avoir de meilleurs. Elle avait un fils de trois ans qu'elle avait fait avec les Lamignac. Un jour que tous les Lamignac étaient allés se divertir avec les Maures, elle était restée seule dans la grotte avec son fils. Elle dit à l'enfant : « Reste en silence, en silence ! je reviens tout de suite 1 » et s'échappa à la maison en courant. Quand elle arriva dans sa famille, ses parents purent à peine croire que c'était leur fille. Ils l'embrassèrent avec beaucoup de plaisir et préparèrent un beau souper en son honneur. Mais sa mère ne tarda pas à s'attrister et dit aux gens de la maison : « Les Lamignac viendront sûrement ici pour chercher Marguerite; il faut bien la •.acher, pour qu'ils ne puissent pas la trouver ». "out de suite on creusa un grand trou dans étable, sous la crèche, afin qu'elle pût, par

40 CONTES dessus la crèche, recevoir Tair et la nourriture.

Marguerite, à peine dans le trou, bouché aussitôt de planches et les vaches par dessus, une troupe de Lamignac arrivèrent à Berterretche pour chercher Marguerite. On leur dit qu'elle n'y était point, et on les invita à la chercher s'ils voulaient. Ils fouillèrent toute la maison et ne purent la trouver.

Marguerite resta dans le trou pendant trois jours et trois nuits ; mais ses parents, de crainte que quelque grand mal ne leur arrivât des Lamignac, résolurent de l'envoyer à Paris. Les Lamignac vinrent en effet de nouveau à Berterretche; mais ils firent un voyage inutile, car, pour le moment, Marguerite était à Tardets. (Jean Sallaber, d'Aussurucq. — Cerovand, 3».)

Vin. — La Lamigna en couches IN soir de la Saint- Jean, une belle fillé arriva chez la maîtresse de la maison Gorritepe au moment où le soleil allait se lever : « Bonjour, Marguerite ; il vous faut venir sous la forêt ; il y a là une femme en mal d'enfant, et vous devez l'assister. — Et qui êtesvous ? Je ne vous connais pas. — Vous saurez

ET RÉCITS 4t qui je suis; mais, de grâce, vônéz tout de suite. -*^
Je ne puis sortir maintenant de la maison ; il faut que je prépare le déjeuner des faucheurs. — Suivez-moi, de grâce; vous en serez sûrement très-contente ; vous aurez votfe fortune faite si vous nous aidez à mettre au monde cet enfant >n Elle y consent, et toutes deux arrivent sous le bois. La fille donne à Marguerite une baguette et lui dit : « Frappez la terre ! ». Elle l6 fit de confiance, et en même temps un beau portail s'ouvrit devant elle. Après y être entrée, elle se trouvât dans un beau château dont le dedans et le dehors brillaient comme le soleil : « N'ayez pas peur, Marguerite; nous y sommes ». Elles entrent dans une grande chambre qui était la plus belle de toutes. Là, il y avait une Lamigna sur le point d'accoucher et en mal d'enfant ; tout le tour de la chambre était garni de mignons petits êtres, tous assis et dont aucun ne bougeait jamais. Marguerite-fit son office et fut ensuite choyée autant que possible. On lui donna notamment d'un certain pain qui était blanc comme la neige. Comme il commençait à faire tard, Marguerite voulut se retirer à la maison. La même jeune fille l'accompagna jusqu'au portail; mais elles ne purent jamais ouvrir la porte : — « Vous, vous aurez pris quelque chose ici ĩ lui dît sa compagne» — Moi ! rien, si ce n'est ce petit morceau de pain^

42 CONTES pour montrer à ceux de chez nous conune il est beau ! — Mais vous devez le laisser ici ». Elle le laisse, et à Tinstant la porte s'ouvre. a — Voici votre paiement, Marguerite ; voici une poire d'or. Ne le dites jamais à personne, et cachez-la bien dans votre armoire. Tous les matins, vous trouverez une pile d'or à côté d'elle ». Elle fit ainsi, et le lendemain matin elle alla voir et trouva la pile d'or, et aussi les lendemains suivants, pendant longtemps, si bien que, quoique cette maison fût toute chargée de dettes, ils payèrent tout et achetèrent en outre de grands biens. Le mari en devint jaloux, et Marguerite, par amour pour la paix de son ménage, lui dit son secret. Pendant la nuit suivante, la poire disparut, Et il ne s'en trouva plus trace. Il y a aujourd'hui encore dans cet endroit quelques trous qu'on appelle les trous des Lamignac. (Gracieuse Orgambide, soixante-quinze ans, d'Esquiule. — CERauANo, 35.) IX. — Basa-Jaun attrapé [NCHO OU Basa-Jaun ayant perdu la fille de la maison Ithurburu, de Béhorléguy, s'en alla aux Aldudes. Là, il faisait toujours quelque chose de mal.

ET RÉCITS 43 Un séminariste voulait le maudire, mais Ancho se cachait dans son trou : « — Ancho, Ancho! » criait le séminariste; et Ancho ne lui répondait point. Enfin, il lui dit f « — Regarde, regarde, Ancho I sous un seul chapeau deux têtes I » Alors Ancho lui dit : « Je sais une merveille plus grande que celle-là. Je sais combien il y a de sources aux Aldudes, et j'ai bu à toutes 1 « — Tu n'y boiras plus une seule fois I » reprit l'étudiant ; et il fut maudit pour toujours. (Marie Martirene, de Mendive, soixante-quinze ans. — CERauAKD, 29.) X. — Basa-Jaun aveuglé EUX soldats du même quartier, ayant obtenu leur congé, s'en revenaient ensemble à pied à la maison. En traversant une grande forêt, la nuit les surprit. Mais comme au crépuscule ils avaient aperçu une fumée dans une certaine direction, ils se dirigèrent de ce côtélà et trouvèrent une mauvaise cabane. Ils frappent à la porte ; on demande de dedans : a Qui est là? — Deux amis. — Que voulez-vous? ~ Un logement pour cette nuit ». La porte s'ouvre; on les laisse entrer, et. la porte se referme.

44 CONTES Les soldats, quel que fût leur courage, furent effrayés de se trouver en présence d'un BasaJaun : tout le portrait d'un homme, mais tout couvert de poils et avec un seul oeil au milieu du front. Le Basa-Jaun leur donna à manger. Après leur souper, il les pesa et dit au plus lourd : « Toi pour ce soir, l'autre pour demain » ; et tout aussitôt il perça le plus gras de part en part d'une grande broche, sans même lui ôter ses vêtements ; il attachait les membres à la broche, le faisait rôtir à un grand feu et le mange. L'autre demeure tout effrayé, ne sachant que penser pour conserver sa vie. Le Basa-Jaun, bien repu, s'endormit. Aussitôt, le soldat prit la broche qui avait servi à faire rôtir son camarade, la fit rougir dans le feu, l'enfonça dans l'œil du Basa-Jaun et l'aveugla. Le Basa-Jaun, hurlant, courut partout pour trouver l'étranger; mais le soldat s'était tout de suite caché dans l'étable, au milieu du troupeau de moutons du Basa-Jaun, ne pouvant sortir parce que la porte était fermée. Le lendemain matin, le Basa-Jaun ouvrit la porte de l'étable et, voulant s'emparer du soldat, fit passer les moutons qui sortaient entre ses jambes un à un ; mais il était venu à l'esprit du soldat qu'il devait écorcher un mouton et se

ET RÉCITS 45 revêtir de sa peau, afin que l'aveugle ne l'attrapât point. Comme le Basa-Jaun touchait tous les moutons, la peau de Tun d'eux lui resta dans les mains, et il pensa que l'homme avait passé par dessous. Le soldat s'échappait bien content; mais le Basa-jaun, qui lui courait après comme il pouvait, lui cria: « Tiens, prends cet anneau, afin que quand tu seras chez toi tu puisses raconter quelle merveille tu en feras ! » Et il lui jeta l'anneau. Le soldat le ramassa et le mit à son doigt; mais l'anneau se mit à parler et à dire : « Je suis ici ! je suis ici ! » Mais le soldat courait, l'aveugle courait ; c'était comme une seule et même pièce. Le soldat, épuisé, craignant que le Basa-Jaun ne l'attrapât, pensa, en arrivant auprès d'une rivière, d'y jeter l'anneau, mais il ne put le sortir de son doigt. Il coupa le doigt et le jeta avec l'anneau dans la rivière. L'anneau, au fond de l'eau, continuait à crier : « Je suis ici ! je suis ici ! » Le Basa-Jaun, entendant cet appel, entra dans l'eau et s'y noya. Le soldat passa alors la rivière sur un pont et s'échappa bien content à sa maison. (Jean Sallaber, d'Ausstizxicq. — Cbrqpand, 5a.)

46 CONTES XI. — Le Tartaro Ly avait une fois un fils de roi qui, manière de punition, était dev< monstre, et il ne pouvait redeve homme qu'après s'être marié. Un jour il r contra une jolie fille; elle lui plut beaucoup mais la jeune fille ne voulut pas de lui. Elle avait trop peur. Et ce Tartaro voulait lui don un anneau ; la jeune fille ne voulut pas le prenc mais il le lui envoya par un jeune homme. Aussitôt qu'elle eut mis l'anneau à son do il se mit à dire : « Toi là et moi ici 1 » et, con: l'anneau criait toujours, le Tartaro courait aj la jeune fille. Épouvantée, la jeune fille se co le doigi ei le jeta avec l'anneau dans une gra eau, et là se noya le Tartaro, (Étiennette Hirigaray, d'Ahetze. — Saint-Jean-de-Lnz, x8 XII. — Le Fou et le Tartaro OMME souvent dans le monde, il y a" un monsieur et une dame. Ils avaient fils, mais très méchant et fou. Il faisait que des méchancetés et des vilenies, e se décidèrent à l'envoyer en service; le gar voulait aussi y aller.

ET RÉCITS 47 H part donc et va, va, va; il arrive dans un pays. Là il demande si Ton a besoin d'un garçon. On en avait besoin dans une certaine maison; il y va, et là on fait les conditions, pour tant de mois, qu'à celui qui ne serait pas content — maître ou domestique — on enlèverait la peau du dos (i). Le maître envoie ce garçon au bois (en lui disant) d'apporter le bois le plus tordu, le plus tordu possible. Auprès de ce bois, il y avait une vigne, et ce garçon coupa toute la vigne et l'apporta à la maison. Le maître lui demande où est son bois; il lui montre la vigne coupée. Le maître ne dit rien, mais il n'était pas content. Le lendemain, il lui dit de mettre les vaches aux champs, sans ouvrir aucune porte ni aucune barrière. Notre fou coupe tout le bétail en morceaux qu'il jette (par dessus les haies) dans les champs. Le maître fut encore en colère; mais il ne voulait rien dire pour ne pas avoir la peau du dos ôtée. Que fait-il ? Il lui achète un troupeau de cochons et l'envoie à la montagne [avec sept cochons, sans lui donner rien à manger. Le garçon lui dit: « Que mangerai- je? des cailloux ?» Le maître lui dit : « Ce que vous (i) Variation : Si le maître n'était pas content du domestique et le renvoyait, il devait lui donner tous ses biens.

48 CONTES voudrez ». Il y avait sur le toit, au-dessus
cheminée, un quarteron de noix à sèche garçon les prend et les emporte
avec lui au Il savait qu'il y avait là un Tartaro, mais ce était bien égal. Il part
et va, va, va. Il arrive à une ca Celle du Tartaro était tout près de U. cochons
du Tartaro et ceux du fou al ensemble. [Le Tartaro lui arrive et lui. dit : vas-
tu et que fais-tu ici ? » Il reste à surveill cochons, et prenant une noix, la
met da bouche et la brise entre ses dents; puis il < Tartaro : « Je mange des
os de chrétiens ». Le Tartaro lui dit un jour s'il voulait avec lui à qui jetterait
le plus loin une pi© accepte le pari; mais le soir, notre fou étai triste. Il se
met en prière, et il lui arriv petite vieille. Elle lui demande ce qu'il a i si
triste. Il lui raconte quel pari il a fait le Tartaro. « Si ce n'est que cela, ce
n'est r dit la vieille, et elle lui donne un oiseau, disant de lancer cet oiseau à
la place de la { U fait le lendemain comme cette petite yiei a dit. La pierre
du Tartaro alla à une h^ effrayante, mais enfin elle retomba. L'oise fou ne
revint point, et notre Tartaro fut sti de ne pas le revoir. Ils font un autre pari
à qui lancera k

ET RÉCITS 49 loin une païenka de sept quintaux. Le garçon en était très triste. Il se met en prière, et la même vieille lui arrive. Elle lui demande ce qu'il a. Il lui dit comment il a parié avec le Tartaro à qui lancera le plus loin une païenka^ et qu'il en est fort triste. Elle lui répond : « Si ce n'est que cela, ce n'est rien; quand vous prendrez la palenka, vous n'aurez qu'à dire: Hisse à la païenka l garde à la Salamanca l » Le lendemain, le Tartaro prend une païenka terrible et la lance à une distance épouvantable. Le fou soulève doucement un bout de la païenka et dit : « Hisse à la païenka I Ici garde à la Salamanca ! » Dès qu'il entend cela, le Tartaro lui dit : « Laisse, laisse ; tu as gagné le pari; j'ai là-bas mon père et ma mère; ne jette pas là-bas la païenka, de grâce, tu pourrais les écraser ». Notre fou était bien content. [Le Tartaro le conduit à une fontaine, et ils parient à qui emportera le plus d'eau à la maison. Le Tartaro emplit deux barriques ; mais le garçon lui dit : « duoi ! rien que ces deux barriques ! Moi, je vais emporter toute l'eau ! » Et il commence à secouer la fontaine. Le Tartaro lui dit : « Non, non, laisse ; tu as gagné, partons : où irais-je boire, si tu enlèves toute cette eau ? »] Le Tartaro lui dit qu'il emportera de la forêt un énorme chêne et qu'il en fasse autant. Le soir,

50 CONTES notre fou était encore plus triste qu'avant.] met en prière, et la même vieille lui arrive. I dit quel pari il a fait avec le Tartaro et comn celui-ci emportera un énorme chêne. La vi lui donne trois pelotons de fil et lui dit : « Qj] il abattra son arbre, tu commenceras avec toi à entourer tous les autres arbres ». Ils vont bois le lendemain, et le Tartaro s'attaque à chêne terrible. Le fou prend son fil et attai attache, attache. Le Tartaro lui demande : « (fais-tu là ? — Toi un arbre, et moi tous a ci ! » Le Tartaro lui dit : « Non, non ; comn engraisserai- je mes cochons sans glands ? T\ gagné le pari I » Le Tartaro ne savait que pen il avait trouvé plus habile que lui. [11 lui dit : « Tu n'as pas de maison ici ; v chez moi ; là tu souperas, et tu auras un lit » garçon lui dit que oui. Quand ils y sont arri le Tartaro met au feu la moitié d'un bœuf, garçon lui dit : c Quel appétit tu as I et moi mange beaucoup moins, j'ai autant de force toil — Nous verrons cela tout à Theuri Notre garçon mange tant qu'il peut mang< laisse le Tartaro achever le repas, et lui dit (va se coucher. Le Tartaro reste debout. garçon regarde sous son lit; il y voit i cadavres. Il en prend un et le couche à sa p] la pipe à la bouche. Quand le Tartaro cro

ET RÉCITS 51 garçon endormi, il arrive avec sa palenka de sept quintaux et lui en donne de grands coups. Le lendemain matin,] le Tartaro se lève comme à son ordinaire et va aux cochons. Le garçon sort de dessous le lit et arrive aussi aux cochons. Le Tartaro est épouvanté de le voir. Il ne sait que penser et se dit que vraiment ce fou est plus habile que lui. Il lui demande s'il a bien dormi. Il lui répond : [« Oui ; seulement j'ai été bien piqué par des punaises... Est-ce que le déjeuner est prêt ? »] Comme les cochons étaient bien engraisés, c'était le moment de partir; mais ils étaient confondus. Le Tartaro demanda au fou quelle marque avaient ses cochons. Le fou lui dit : « Les miens ont sous la queue un trou ou deux ». Bs se mettent à regarder et trouvent cette marque à tous. Notre fou part donc avec tous les cochons. Il va, va, va et arrive dans une ville. C'était précisément le jour du marché. Il vend tous les cochons, excepté ydeuit; mais il avait mis pour condition qu'il se réservait toutes les queues. Il les coupe et les serre dans sa poche. Comme vous le pensez, il avait peur du Tartaro ; il le voit qui arrive en haut de la montagne. Il tue un de ses cochons et met les tripes sur sa poitrine. Il y avait sur le côté de la route une troupe d'hommes. En passant auprès d'eux, il

52 CONTES prend son couteau, se Tenfonce dans Testoma les tripes tombent, et notre fou se met à cou précédé de son cochon encore plus vite qu'aup ravan. Quand le Tartaro arrive auprès de < hommes, il leur demande s'ils ont vu tel homm — « Oui, oui, il allait vite, et pour aller plus vi il s'est ici même donné un coup de couteau, jeté là ses tripes et est reparti encore plus vite Le Tartaro, pour aller également plus vite, donne un grand coup de couteau; mais il tom raide mort. Le fou va à la maison de son maître. Près la maison il y avait un puits tout plein de va; Il y met son cochon en vie et les queues tous les autres, et va à la maison. Le maître, te étonné de le voir, lui demande où sont cochons. Il lui répond : « Ils sont entrés dans vase, parce qu'il sont bien fatigués ». Ils vont te deux au puits et commencent à retirer le vérital cochon. Entre eux deux, ils le tirent très bie mais pour le reste il ne venait jamais que c queues. Le fou dit à son maître : « Voyez comi ils sont gras et lourds ! c'est pour cela que lei queues seulement viennent I » Le maître Tenv^ chercher la pioche et la pelle. Au lieu de prendre, il commence à battre la maîtresse, pi il crie au maître : « Une seulement ou toutes deux? — Toutes les deux, toutes les deux!

ET RÉCITS 53 Et il se met également à rouer de coups la servante. Il prend la pelle et la pioche, et, en arrivant auprès de son maître, le bat, lui aussi, et quand il l'a bien battu à coups de pelle et de pioche, il lui enlève la peau du dos. Il prend son cochon et va retrouver son père et sa mère, et s'il vécut bien, il mourut bien. [Autre conclusion. — On l'envoie couper une pièce de fougère, et on lui dit que s'il n'a pas tout coupé avant que le coucou ait chanté, on le tuera. Il y va avant le jour et commence par allumer sa pipe, mais le coucou fait : « Coucou ! » En colère, notre garçon prend son fusil et tire sur l'arbre d'où on avait fait : « Coucou 1 » Au lieu du coucou, ce fut la maîtresse qui tomba de l'arbre. Furieux, le maître envoie le garçon chez le diable avec une lettre. Comme le diable ne voulait pas lui donner de réponse, que fait-il ? Il prend le diable par la peau du dos et arrive ainsi à la maison. Le maître, l'ayant aperçu de loin, lui crie : « Laisse-le là, laisse-le là ; qu'il n'entre pas chez moi ! » Et il l'envoie chez un autre diable (avec ordre) de rapporter les trois bagues de ce diable. Le garçon part. En route, il rencontre un homme qui avait sur le dos une pierre de moulin,

54 CONTES et qui lui demande où il va. Il lui répond : « Chez tel diable. — Dis-lui donc de ma part que je suis là depuis douze ans avec cette pierre sur le dos. — Oui, certes ». Il fait encore un peu de chemin et rencontre une jeune fille qui était malade depuis quatorze ans, et qui lui demande où il va. Elle lui dit qu'elle est ainsi depuis quatorze ans et (le prie) de le dire au diable. — « Oui, certes ! » Il fait encore un peu de chemin et trouve un vieillard avec deux troncs de chênes aux pieds, et quand celui-ci sut où il allait, il lui dit également qu'il était ainsi depuis tant de temps et (le pria) d'apprendre du diable le moyen de le délivrer de ces chênes. Il lui promet qu'il le lui dira. Il arrive chez le diable. Il y trouve une vieille femme. Il lui dit pourquoi il vient et lui raconte comment il a trouvé sur sa route trois personnes, l'une avec une pierre de moulin, l'autre malade et l'autre avec deux chênes aux pieds, et comment les trois l'ont chargé de dire au diable de se souvenir d'eux. Cette femme lui répond : « Mon diable mange tous les chrétiens ! Comment êtes-vous venu ici? — On m'y a envoyé, mais vous m'aidez ». Elle lui dit que oui et le cache dans un coin. Le diable arrive, et quand ils sont au lit, la femme attend qu'il soit endormi et lui ôte un

ET RÉCITS 55 anneau. Le diable se réveille et lui dit : « Qjiie faites -vous, femme? — Je rêvais que je voyais un homme portant une pierre de moulin «ur le dos; que devrait-il faire pour ne plus l'avoir? — La jeter à la première personne qui passera, et celui-ci devra la porter ». Le «diable se rendort, et la femme lui ôte la seconde bague. Le diable se fâche, et la femme lui dit : -« Je rêvais que je voyais une jeune fille malade

56 CONTES il s'envola si haut qu'il ne revint plus. Not garçon alla chercher sa mère, et comme il avî une fiancée, il l'épousa. Ils eurent des fils et d filles, et vécurent très heureux, grâce ai anneaux. (Pierre Bertrand et X***. — Saint-Jean-de-Luï, 187 XIII. — Le triple Serpent N roi avait trois fils. Ils se disputèrent Ti avec l'autre, et le plus jeune voulut s*i aller de la maison. Il part, après av(pris beaucoup d'argent. Il se met de vieux vêt ments et arrive, avec l'air d'un travailleur, à u: maison. Il demande si l'on a besoin d'un garço On lui répond que oui, que le garçon est pa et qu'il aura à garder les vaches le soir. Il aché un jeu de cartes et un marteau formidable arr de dents. Le lendemain, le maître de la mais(lui dit de ne pas aller dans telles prairies, par qu'elles appartiennent à des Tartaro, que] vaches veulent toujours y aller et qu'il y pren bien garde. Il le leur promet et s'en va avec ses vachi Les vaches lui échappent et vont dans les terrai défendus. Tout de suite arrive un Tartaro c lui dit : « Comment as-tu eu l'audace de vei

ET RÉCITS 57 ici? Il faut que je te mange à Tinstant ». Notre garçon lui répond : « Un instant, un instant, monsieur; ne vous fâchez pas comme ça, mais faisons plutôt une petite partie de cartes ». Ils se mettent donc à jouer. Le Tartaro fait tomber une carte à terre et dit au garçon de la ramasser. Le garçon lui dit de le faire lui-même, puisqu'il Ta laissée tomber. Les Tartaro avaient l'habitude de faire ainsi, et ils profitaient de ce moment pour vous tuer. Le Tartaro est donc obligé de se baisser pour- ramasser la carte. Notre garçon prend son marteau qu'il avait caché sous ses vêtements, et en donne un tel coup au Tartaro sur le derrière de la tête qu'il le tue net. Le lendemain, il en fait de même à un autre. Il savait qu'il n'y en avait que trois. Le troisième jour, arrive le dernier Tartaro, plus en colère que les autres, et il lui demande comment il est venu là, dans ses terres, et ajoute qu'il va le châtier. Le garçon lui dit : « Doucement, doucement, mon ami; il faut que nous fassions d'abord une partie de cartes; nous verrons après ». Le Tartaro jette une carte et lui dit de la ramasser. Le garçon lui dit que non, qu'il la ramasse lui-même, puisqu'il l'a fait tomber. Enfin, le Tartaro se baisse pour la relever, et le garçon lui donne un coup avec le marteau ; mais il ne le tue pas tout à fait.

58 CONTES Il va à la maison des Tartaro. Il trouve la cuisinière çn train de préparer le dîner. Il se fait montrer par la cuisinière toutes les richesses de celte maison. Il y avait de Tor et de Targent par pleines barriques, et il y avait aussi de toute espèce de choses. Il y avait trois olano (i). U achève le Tartaro et demeure maître dans cette maison. Quelques jours après, il allait se promener à cheval, lorsqu'en passant sur une montagne il voit une belle jeune dame. Il s'en approche, et cette dame lui dit : « Allez-vous-en vite d'ici; c'est assez qu'il mange une personne ». Il lui demande de quoi il s'agit. Elle lui répond : « Un triple serpent va m' arriver à l'instant pour me manger, et allez-vous-en d'ici ». Il lui dit que non, et qu'il faut qu'il essaie de le tuer. A ces mots, ils entendent le triple serpent qui disait : « Cette dame est à moi ; laisse-la-moi ». Le garçon prépare son marteau et lui en donne un coup qui lui coupe trois têtes. Le serpent s'en va en gémissant. La jeune dame dit au jeune homme : « Vous m'avez allongé la vie d'un jour ; mais demain il me mangera tout de même ». H (i) Olano. C'est, suivant la conteuse, « un animal de quelque espèce qui sert les Tartaro comme un chien, mais terrible aux ■autres ».

ET RÉCITS 59 lui répond ;

60 CONTES des meilleurs plats de la table du roi. Uolano fait comme il lui a dit et lui apporte ce plat chez lui. Mais le roi fait suivre cet oLmo le troisième jour par ses gens et fait inviter le maître à sa table. Il promet qu'il ira le lendemain. Il s'habille bellement et n'oublie pas les morceaux des sept robes de la princesse avec les sept dards du serpent. Comme ils étaient à table, un charbonnier arrive, disant qu'il a tué le serpent et qu'il vient chercher la récompense. On lui dit de montrer les preuves, et il fait paraître les têtes. Notre garçon, là-dessus, montre les dards et les morceaux des robes de la princesse, et la princesse reconnaît bien celui qui l'a sauvée; dès qu'elle avait vu le charbonnier, elle avait dit que ce n'était pas lui. Ils se marièrent, comme le roi l'avait dit. On fit de grandes fêtes. La princesse l'aimait beaucoup, parce que c'était un beau garçon et très habile. Les jeunes époux allèrent à la maison des Tartaro, et ils furent plus riche que le roi lui-même. J'avais vu tout cela, mais il ne me donnèrent rien. (Marie Amyot. — Saint-Jcan-de-Luz, 187

ET RÉCITS 61 XIV. — L&5 Mouches de Menciondo ANS la maison Menciondo il y avait un maître qui était un grand paresseux, et pourtant les travaux de sa maison étaient toujours terminés des premiers. Un matin, en une heure, la prairie au-dessous de la maison se trouva fauchée; un dimanche, pendant le temps de la messe, tout le froment ■d*un champ fut coupé. Tout le monde était étonné, parce qu'il ne paraissait chez lui aucun ouvrier. La femme du maître de Menciondo se méfiait aussi de lui. Un dimanche, comme il allait à Téglise, il cacha quelque chose dans un buisson. Sa femme le vit de loin et fut assez curieuse de savoir ce que c'était. Elle trouva un étui. Elle l'ouvrit, et il en sortit une dizaine de mouches. Ces mouches lui allèrent aux yeux et aux oreilles en demandant : « Que faire? que faire? que faire? » Stupéfaite, la femme dit : « Rentrez dans le même trou », et tout de suite elles rentrèrent dans l'étui. Elle le referma et le remit à sa place habituelle. Elle ne tarda pas à dire à son mari ce qui lui était arrivé, et il lui avoua alors que c'étaient ces

mouches qui faisaient tout le travail de la maison. A partir de ce moment, elles faisaient tout de suite tout le travail, quel qu'il fût, que la femme aussi leur donnait. Un jour, elles la tourmentaient en disant bruyamment : « Travail ! travail ! travail ! travail ! » Elle leur donna un crible et leur dit : « Allez, remplissez la barrique vide du chai en portant de l'eau dans ce vase depuis la nasse du moulin, et vous la porterez au pré qui est audessous de la maison ». Au bout d'un moment, ayant fini ce travail, elles étaient encore là à tracasser: « Travail ! travail ! travail ! travail ! » Ne pouvant plus les supporter, elle alla trouver son mari et lui dit : « Quel miracle est ceci? nous devons nous priver de ces mouches! — Oui, répondit-il, mais on leur doit des gages à chacune. — Il y a dix oies en haut de la maison; donnez-les-leur ». En même temps, ces oies s'envolèrent à grands cris vers les nuages, et les mouches de Mendiondo ne reparurent plus. (Marie Bordachar, d'Esquiule, 85 an». — Caau4)n>, 51.)

ET RÉCITS 65 XV. — Lu Tabatière |OMME souvent dans le monde, il y avait un jeune homme qui voyageait. En mar-» chant, il trouva un jour une tabatière. U rouvre, et la tabatière lui dit: Que quieresl (i)» Saisi de peur, il s'empresse de serrer la tabatière dans sa poche ; heureusement il ne la jeta pas. H alla loin, loin, loin, et se dit en lui-même : « Si elle me dit de nouveau que quieresy je saurai quoi lui répondre ». Il reprend sa tabatière, Touvre, et elle lui dit de nouveau : Que quieres ? Le jeune homme répondit : « Mon chapeau plein d*or », et le chapeau se trouva rempli d'or. Notre jeune homme fut ravi; désormais il n'aurait plus besoin de rien. Il alla loin, loin^ loin, et après avoir traversé des forêts, arriva devant un beau château. Là demeurait un roi. Il en faisait le tour et le tour, regardant partout avec assurance. Le roi lui demanda ce qu'il Êdsait là. — « Je regarde votre château. — Tu préférerais en avoir un pareil, n'est-ce pas? » Le jeune honmie ne répond rien. Mais quand arrive e soir, il prend sa tabatière et l'ouvre : « Que uieres} — Fais-moi ici même un château 7ec les lattes d'or, les tuiles de diamant, et tout l) « Q}ic veiU'tQ ?» en ttptguoU

^4 CONTES le fourniment en argent et en or ». Il finissait à peine de parler qu'il voyait, en face de la maison du roi, un château comme il Tavait demandé. A son réveil, le roi fut stupéfait en apercevant cette magnifique maison qui tirait les yeux sous Téclat du soleil. Toutes les servantes demeuraient aussi là à regarder. Le roi alla chez le jeune homme et lui dit qu'il était un homme d'un grand pouvoir; qu'il devrait bien venir chez lui ou consentir à ce qu'ils vécussent là tous ensemble; qu'il avait une fille et qu'on la marierait avec lui. Il en arriva comme avait dit le roi, et tous se rendirent à la magnifique maison. Il se maria avec la fille du roi, et ils vécurent heureux. La femme du roi avait une grande jalousie envers ce jeune homme et envers sa fille. Elle savait par sa fille comment ils avaient une tabatière qui leur procurait tout ce qu'ils voulaient. Elle s'entendit avec une servante pour essayer de voler cette tabatière. Elles observèrent avec soin où on la mettait le soir, et quand elles connurent l'endroit, au milieu de la nuit, pendant que ses maîtres étaient endormis, la domestique s'en empara et l'apporta à sa vieille maîtresse. Quelle joie pour celle-ci ! Elle ouvre la tabatière qui lui dit : « Que quieres } — Je veux que tu m'emportes avec mon mari et tous mes serviteurs dans cette belle maison,, de l'autre côté de la mer

ET RÉCITS 65 Rouge, et que ma fille et son mari demeurent id ». A leur réveil, les jeunes époux se retrouvent dans le vieux château, et leur tabatière leur fait défaut. Ils la cherchent, mais inutilement. Le jeune homme ne veut pas perdre un instant; il faut qu'il se mette tout de suite en quête du château de la tabatière. Il prend un cheval et autant d'or qu'il peut en porter. Il s'en va loin, loin, loin. Il cherche en vain dans tous les pays environnants. Il arriva à la fin de son argent sans avoir rien trouvé nulle part ; mais il allait toujours autant que le permettaient les forces de son cheval, mendiant pour vivre. Quelqu'un lui dit qu'il devrait aller chez la Lune; que celle-ci fait un voyage assez étendu et qu'elle pourra le guider. Il alla loin, loin, loin, et finit d'une manière quelconque par arriver chez la Lune. Il trouva une petite vieille qui lui dit : « Que venez-vous faire ici ? Mon fils mange tous les êtres, et si vous êtes sage, il vaut mieux que vous partiez sans entrer ». Elle lui raconte ses malheurs, lui dit comment il possédait une puissante tabatière et comment on la lui avait volée, comment il se trouvait maintenant sans rien, loin de sa femme et privé de tout. Peut-être son fils aurait-il vu dans ses courses son palais avec les lattes en or, les tuiles en diamant, etc (S

The text on this page is estimated to be only 0.89% accurate

feè tàtfv^|> ^ let^^^^'^e\\e *' ^o^^'l.et ?° «^tfleï* ,.nM^* a'»»**
'-■ûl»>* '^ « Ot, des otv à*e «veï ^^^' ooMS-e" ' Avtfc^^^ .-A est s^ qtt^^
^*^,Ĭe'ï ^^^^ Î. or,

ET RÉCITS 67 femme le cache. Le Soleil arrive et dit à sa mère qu'il sent l'odeur d'un chrétien et qu'il veut le manger. Sa mère lui dit comment un homme malheureux, qui a tout perdu, est venu lui parler, et elle le prie d'en avoir pitié. Qu'il paraisse donc. Le jeune homme se présente et demande au Soleil s'il n'aurait pas vu par hasard une maison qui n'a pas sa pareille ailleurs, avec les lattes en or, les tuiles en diamant, et tout le fournement en argent et en or. Le Soleil lui répond que non, mais que le Vent l'aura trouvée, car il entre dans tous les coins, et il n'est pas de choses qu'il ne voie, et quand personne ne saurait, lui seul saurait. Notre pauvre homme se met donc en route et va autant que le permettent les forces de son cheval, mendiant pour vivre. Il finit d'une manière quelconque par arriver chez le Vent. Il trouve une petite vieille occupée à remplir d'eau beaucoup de barriques. Elle lui demande à quoi il pense de venir là, et lui dit que son fils mange tout; qu'il va arriver en fureur et qu'il prenne garde à lui. Il répond que cela lui est égal, même d'être mangé ; qu'il n'a peur de rien, tant il est malheureux. Il lui conte comment on lui a pris une belle maison qui n'a pas sa pareille, et avec elle toutes ses richesses ; qu'après avoir abandonné sa femme il s'est mis en marche sans la trouver, et qu'il est venu envoyé par le Soleil pour con

68 CONTES sulter le Vent. Elle le fût cacher sous Tescalier, et le Vent du sud arrive comme s'il voulait arracher la maison de ses fondements. Tout altéré qu'il fût, avant de boire, il sentit Todeur de l'espèce chrétienne, et dit à sa mère de faire sortir celui qu'elle avait caché et qu'il fallait qu'il le mangeât. Sa mère lui dit de manger et de boire ce qui était devant lui, et elle lui raconte les malheurs de cet homme, comment le Soleil lui a laissé la vie en l'envoyant au Vent pour qu'il le consultât. Elle lui amène cet homme ; celui

ET RÉCITS 69 cante. On lui répond que le jardinier du château est parti et que peut-être sa place sera à prendre. Il y va tout de suite et reconnaît sa maison. Pensez quels furent son contentement et sa joie ! Il demande si Ton a besoin d'un jardinier ; on lui répond que oui. Notre jeune homme fut bien content. Il passa ainsi quelque temps sans rien faire. Il parlait avec une servante des richesses de leurs maîtres et du pouvoir qu'ils avaient. Il se mit d'accord avec cette fille, qui lui avait une fois raconté l'histoire de la tabatière, et promit de bien la récompenser, car il avait bien envie de voir cette tabatière. Elle la lui apporta un soir. Bien content, notre jeune homme observa où elle la serrait dans la chambre de la maîtresse de la maison. La nuit suivante, quand tout le monde fut endormi, il y alla et prit sa tabatière. Pensez avec quelle joie il l'ouvrit ! Quand elle lui demanda : Que quierres ? il répondit : « Quê quierres ! que quierres \ rapporte-moi avec ce château à mon ancienne place, et fais noyer dans cette mer Rouge le roi, sa femme et tous leurs serviteurs ». Dès qu'il eut parlé, il se trouva transporté auprès de sa femme, et ils vécurent là bien heureux, et les autres furent pour jamais engloutis dans le fond de la mer. (Saint-Jean-de-Luz, 1 87 \$)

70 CONTES XVI. — U Pou I N roi avait trois filles. Il dit à la plus jeune de lui chercher derrière roreiUe, qu'il y sentait quelque chose. Elle cherche et trouve un petit pou. Son père lui dit : « Eh bien I qu'est-ce ? — Rien ! — Tu ne dis pas la vérité; il y a quelque chose ». Et Fifinelui répète qu'elle n'a rien trouvé. Le père se met en colère tellement, en affirmant qu'il y avait quelque chose, qu'elle lui dit que c'était un petit pou, mais qu'il était entré sous son ongle. Il le lui retire et le met dans un pot. Le pou y grossit tant, qu'il fit éclater le pot. On le mit dans une barrique; mais au bout de quelques jours il la fit éclater aussi. Le roi fait venir quatre bouchers, et leur dit de tuer cette bête et de l'écorcher. On le fait. Le roi met la peau du pou à sécher sur la fenêtre, et fait crier que celui qui reconnaîtra de quel animal c'est la peau (car elle pendait à la fenêtre) pourra avoir une de ses filles pour femme. Des hommes vinrent de tous les côtés; mais personne ne pouvait reconnaître cette peau. Il apparaît un homme tout couvert d'or, qui dit : « Ceci est la peau d'un pou qui a grandi dans une barrique ». Le roi lui dit que oui, et qu'il vienne quand il voudra pour choisir une de ses filles. Il répond qu'il viendra après-demain.

ET RÉCITS 71 Le roi était tout étourdi et disait que, même s'il ne l'avait pas promis, il lui aurait donné une de ses filles bien volontiers. Le roi fait préparer un beau dîner ; il envoie Fifine au chai pour tirer du vin vieux. Comme elle passait devant l'écurie, la jument blanche lui dit : « Ah ! Fifine ! prends garde à toi ; le monsieur qui va venir dîner avec vous est le diable, et c'est toi qu'il choisira ! Ton père voudra te donner de l'argent quand tu partiras ; mais ne le prends pas, et dis-lui que tu ne veux rien que la jument blanche ; même s'il se fâche, dis-lui que tu ne partiras pas sans la jument blanche ». Fifine était très-attribée, et elle ne s'habilla point pour se mettre à table. Ses sœurs s'étaient mises comme des poupées. Ce monsieur arrive, et le roi se met en colère en voyant que sa fille préférée n'est pas habillée, et lui demande comment donc elle ne s'est pas habillée. Fifine lui répond : « Si je dois me marier, je plairai à ce monsieur aussi bien avec mes vêtements ordinaires ». Et en effet, elle lui plut ainsi, et ce fut elle qu'il dit qu'il choisissait. Ils se marient, et l'on fait de grandes fêtes. L'épouse se met au lit, et le mari passe la nuit assis, appuyant seulement sa tête sur le traversin. Us devaient partir le lendemain. Le père de Fifine lui dit de prendre dans son trésor autant

72 CONTES d'argent qu'elle voudrait. Fifiine lui répond qu'elle n'a pas besoin d'argent ; que son mari en a beau* coup, mais qu'il devrait lui donner la jument blanche qui est à l'écurie. Le père dit que non; que cette jument a été laissée pour lui par sa mère quand elle est morte, et qu'il ne la lui donnera point. La fille répond :

ET RÉCITS 7J lui dit : « Si nous nous arrêtons ici ? Il y a là un jeune prince qui vit avec sa mère ; tu l'épouserai ». Ils y vont, et le faux prince demande si on veut le prendre pour quelque temps comme pensionnaire. On lui dit que oui, avec plaisir. Il était étourdissant de beauté. Notre prince lui-même avait soin de sa jument. Le fils de la maison dit un jour à sa mère : «c J'ai fait un rêve ; il me semble que ce prince est une fille ». Sa mère lui répond : « Où as-tu pris cela ? Il n'en est certainement pas ainsi ; mais pour t'en assurer, demande-lui demain s'il veut aller avec toi à la foire. Si c'est une fille, il s'arrêtera devant les belles robes ; si c'est un garçon » il n'en fera aucun cas ». La jument blanche dit au prince ce qu'on va lui dire, et lui recommande de prendre bien garde à ne pas s'arrêter devant les belles robes, mais d'aller où seront les fusils, les sabres et les pistolets, et d'y prendre plaisir. Ils vont donc à la foire, et ce monsieur la mène tout droit à l'endroit où sont les vêtements de dames ; mais le prince lui dit : « Laissons ceci aux femmes », et, lui montrant un endroit où il y avait des sabres et des fusils : « Allons là ; nous y prendrons plus de plaisir ». Quand ils rentrent à la maison, le jeune homme dit à sa mère : « Il n'a fait aucune attention aux robes, et nous sommes demeurés avec les fusils et les pistolets ».

74 CONTES Mais il dit encore à sa mère le lendemain :

ET RÉCITS 75 que oui, bien volontiers. Ds vont, et le prince se déshabille vite, vite, jusqu'à la chemise, et alors la jument prend l'étalon par le cou ; elle Taurait étouffé, lui faisant sortir la langue de deux verges (aunes), si les deux messieurs n'étaient pas venus les séparer. Ils laissent leur bain et reviennent à la maison, et le jeune homme dit à sa mère que c'est sûrement un garçon, car il s'est mis tout de suite en chemise, sans aucune espèce de honte. De nouveau, après qu'il se fût passé une nuit, il lui dit qu'il a rêvé que c'est une fille. La mère lui dit qu'ils doivent aller à la pommeraie, et que si beaucoup de fleurs lui tombent dessus, ce sera une fille. La jument blanche prévient le prince de ce qu'on se propose de faire. Le lendemain, le jeune homme lui demande s'il veut venir voir leur pommeraie. Il lui dit que oui. Lorsqu'ils y furent arrivés, toutes les fleurs des pommiers allaient sur ce jeune homme. La jument aussi s'était mise là à souffler, et le prince n'avait pas eu seulement une fleur. Ils reviennent à la maison, et le jeune homme raconte à sa mère comment il avait été couvert de fleurs, et que le prince n'en avait pas eu seulement une. Le fils rêve de nouveau que c'est une fille. La mère ne savait que penser et lui dit : « Moi, je lui demanderai de coucher avec moi, et alors je m'en assurerai. Si c'est une fille, vous vous marierez ;

76 CONTES si c'est un homme, je le ferai avec liii ». Cette dame dit donc au prince s'il voudrait coucher avec elle Le prince lui dit que oui, certainement. Quand le soir est venu, ils vont au lit tous les deux, La dame lui touche les seins et les trouve durs, durs; elle allume de la lumière pour mieux s'en assurer, et voit que c'est véritablement une fille. Elle va dire à son fils que le prince sera pour lui s'il veut; que c'est vraiment une fille, et bien charmante et bien faite. Le jeune homme la demande donc tout de suite pour femme. Cette dame aussi le veut. Us se marient au milieu de fêtes superbes. Après le mariage, la jument blanche dit à l'épouse qu'elle n'a plus besoin d'elle et qu'elle voudrait aller à l'autre monde. Mais avant de partir, elle lui donne un cUrola (i) et lui dit : « Si tu es peinée en quoi que ce soit, il te suffira de jouer de ce chirola, et je viendrai tout de suite pour t'aider ». La jument s'en va. Le monsieur et la dame vécurent très-heureux avec leur mère, et avec le temps ils eurent deux garçons. Ils étaient déjà grandelets, lorsqu'arriva la nouvelle que tous les hommes devaient aller à la guerre. Cette nouvelle les attrista beaucoup, et le monsieur reçut aussi de la cour l'ordre de (i) Chirola, chirula, sorte de flageolet rustique.

ET RÉCITS 77 partir. Toute la famille est dans un grand chagrin, mais il faut aller. Le père part. Quelque temps après, les sept années sont écoulées, et voici que les temps de notre diable sont accomplis. Il sort de T'enfer et va à l'endroit où était sa femme. Elle se trouvait à regarder ses garçons ; ils s'exerçaient tous deux au sabre ou à Tépée. Il entre dans cette maison. Il va à sa femme et lui dit : « Suis-moi à Tinstant ; au lieu d'une, je vais en avoir trois ». La belle-mère était là quand arriva ce vilain et terrible monsieur. Elle eut tellement peur qu'elle ne put dire un mot. Ils partent donc en silence et vont, vont, vont. Quand ils furent arrivés dans une forêt noire, celte dame vit trois gibets préparés, et pensa tout de suite qu'ils étaient pour elle et ses enfants. Son mari lui dit : « Voilà où et comment tu dois mourir ». La dame lui dit alors : « A quelqu'un qui va mourir on ne refuse rien; laissez-moi, je vous prie, jouer un peu de ce chircla à mes enfants ». Il lui répond : « Oui, oui, tu peux le faire ». Elle se met à jouer du chirola, et à peine a-t-elle commencé qu'apparaît la jument blanche. Elle dit à ce terrible diable : a Tu n'auras pas, non, toi, ce que tu veux ; je suis ici, moi, pour l'aider », et ajoute : « Terre, par toi-même, ouvre-toi, et retiens pour jamais ce terrible diable dans tes entrailles ». Dès qu'elle

78 CONTES a dit cela, la terre s'ouvre, et le diable s'y engloutit pour jamais. La jument dit à la dame : « Maintenant, tu n'as plus à avoir peur de lui; il est parti pour jamais, et maintenant nous irons à ta maison avec tes enfants ». Fifiine lui répond: « Non, non, je ne m'aventurerai jamais à paraître dans la maison de mon mari; ma bellemère m'a vue sortir à la suite de cet homme, et que dirait-elle? » Alors la jument lui donne un petit bâton et lui dit : « Touche la terre avec cela, et il se produira une belle maison, avec tout ce qu'il faut dedans, et devant une fontaine d'or éblouissante ». La jument s'en va après l'avoir laissée bien. La guerre est finie; le monsieur revient chez lui, et pensez sa peine ! Il dit à sa mère que, s'il ne trouve pas sa femme, il mourra et qu'il se tuera lui-même. Il part tout de suite et va, va, va, et arrive dans une forêt. Là, que voit-il? Trois potences. Il pense tout de suite que sa femme a été pendue là, et aussi ses deux enfants, et il se dit qu'il doit à son tour se pendre là même. Il monte. Au moment où il va passer sa tête (dans le nœud), il voit de loin quelque chose qui brille beaucoup et se dit : « Il est mieux que j'aie d'abord voir ce qu'il y a là; ensuite, j'aurai toujours ici cette potence ». Il descend et va jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il a

ET RÉCITS 79 VU, et arrive devant un beau château. Il entre et demande un verre d'eau. La dame le lui donne et reconnaît tout de suite son mari, et lui demande s'il ne la connaît pas. Il lui dit que oui, et ils s'embrassent avec grand plaisir. Fifine lui raconte toute son histoire, comment elle a été mariée avec ce diable et comment cette chère jument blanche Ta toujours aidée, et comment elle lui est demeurée fidèle, et que jamais elle n'a rien eu avec ce diable, et qu'il ait plus de foi en elle. Fifine joue de nouveau du chirola, et la jument apparaît, qui raconte l'histoire tout à fait comme Fifine l'a dite, et ayant pris la forme d'une, colombe, s'en va aux cieus dans les airs. Le monsieur lui dit qu'ils doivent revenir à la maison de sa mère, car celle-ci est sans doute aussi en grande peine ; mais la dame lui dit qu'il serait bien mieux qu'ils demeurassent là même, qu'ils n'y manqueraient de rien avec la fontaine d'or, et qu'il aille seul chercher sa mère, et qu'ils vivront tous là. Le mari partit aussitôt, amena sa mère et revint, et ils vécurent là beaucoup d'années très-heureux. Et s'ils vécurent bien, ils moururent bien. (Laurentine X". — Saint-Jean-de-Luz, 187\$.)

So CONTES XVII. — Maîhrmtc OMME bien souvent dans ce monde, il y avait un monsieur et une dame; ils étaient chargés d*enfants et très-pauvres. Le mari allait tous les jours à la forêt chercher du bois pour sa famille. La femme redevint enceinte. Pendant que l'homme était à la forêt, un jour, il lui arriva un monsieur qui lui dit : « Que faites-vous, ami ? — Je fais du bois pour nourrir ma famille. — Vous êtes donc bien pauvres ? — Oui, oui I — Si vous voulez me faire, suivant votre loi, parrain de votre premier enfant, je vous donnerai beaucoup d*argeni ». D lui répond que oui, qu'il le fera. Le nouveau venu lui donne beaucoup d'argent. Il revient à la maison. La femme accoucha vite, et ils attendaient, ne sachant où le mander au parrain, car ils ne savaient pas où il demeurerait. Il apparaît de lui-même d'une manière quelconque. Ils vont à l'église, et il donne à l'enfant le nom de Malbrouc. Comme ils revenaient à la maison, le parrain et l'enfant leur disparurent. Le père et la mère furent très en peine, quoiqu'ils eussent d'autres enfants ; mais avec le temps la peine leur diminua. Malbrouc alla à sa maison. Sa femme était une

ET RÉCITS 81 sorcière. Ils avaient trois filles. Le petit Malbrouc grandit beaucoup, très-vite; à sept ans, il était grand comme un homme. Son parrain lui dit : « Malbrouc, vcux-tu aller à ta maison? » Il lui répond : « Ne suis-je pas ici dans ma maison ? » Il lui répond que non, et s'il veut qu'il aille là-bas pour trois jours : « Va à telle montagne, et la première maison que tu verras de là est la tienne ». Il va à la montagne ; il voit la maison et y va. Il trouve ses deux frères en train de scier du bois sur la porte. Il leur dit qu'il est leur frère. Ils ne veulent pas le croire et le font entrer, et il dit à son père et à sa mère qu'il est Malbrouc. Ils sont stupéfaits de voir un tel homme à l'âge de sept ans. Ils passèrent les trois jours dans la joie, et il dit à ses frères qu'il y aurait aussi de la place pour eux dans la maison de son parrain, et qu'ils doivent y venir avec lui. Ils partent donc tous trois. Quand ils arrivèrent, la sorcière n'était joint contente. Elle dit à son mari : « Je ne sais as, moi, si ces trois hommes ne nous feront pas lelque chose ; je n'ai aucune confiance ; il faut le nous les tuions ». Malbrouc ne le voulait pas ; mais comme la cière ne lui laissait pas de paix, il lui dit qu'il tuerait dans trois jours. Que fit le petit Malic ? Leurs filles se mettaient la nuit des cou

82 CONTES ronnes sur la tête, et le petit Malbrouc et ses frères des bonnets. Le petit Malbrouc leur dit qu'ils devaient changer de coiffures et que c'était leur tour d'avoir les couronnes. Les filles les leur donnèrent avec plaisir. Une nuit donc Malbrouc y va ; il touche les têtes, et reconnaissant les bonnets tue ses trois filles. Le petit Malbrouc, ayant vu cela, réveille ses fi-ères, prend des bottes qu'avait son parrain et qui faisaient sept lieues, prend ses frères sur ses épaules, et ils partent et vont, vont, vont. La sorcière dit alors à Malbrouc : « Rends-moi maintenant un compte exact de ceux que tu as tués ; je ne suis pas du tout tranquille ; aurais-tu fait quelque ânerie ? » La sorcière y va et trouve ses trois filles mortes. Elle était dans une colère rouge, mais il n'y avait point de remède. Le petit Malbrouc et ses fi-ères arrivent dans un endroit royal et voient que tout le monde y est triste. Ils demandent ce qu'il y a, et on leur dit que le roi a perdu ses trois filles, et qu'on ne peut les trouver nulle part. Malbrouc dit : « Je les trouverai, moi ! » On dit cela au roi, qui le fait venir et lui dit qu'il les lui donnera. Les trois frères partent. A peine ont-ils fait un peu de chemin qu'ils rencontrent une petite vieille. Elle leur demande : « Où allez-vous ainsi? — Chercher les trois filles du roi ». La

ET RÉCITS 8j vieille leur dit : « Retournez chez le roi et demandez-lui trois brasses de corde neuve, un seau et une clochette ». Ils reviennent, et le roi leur donne ce qu'ils lui demandent. Ils retournent à cette petite vieille, et elle leur dit qu'elles sont dans ce puits. L'aîné se met dans le seau et leur dit qu'il sonnera la clochette quand il aura peur. Il descend et a peur, et sonne la clochette, et on le ramène en haut. Le second y va et descend plus au fond ; mais il sonne aussi la clochette, car il a peur. Malbrouc y entre donc et leur dit : « Quand je tirerai le seau en bas, alors vous le remonterez ». Il descend et voit d'une façon quelconque qu'il y a là, sous la terre, une belle maison, et il voit une belle jeune dame sur les genoux de laquelle un grand serpent demeurerait endormi. Quand elle aperçoit Malbrouc, elle lui dit : « Allez-vous-en de grâce d'ici ; il n'a plus que pour trois quarts-d'heure de sommeil, et s'il se réveille, c'en est fait de vous et de moi ». Il lui répond : « C'est égal ; posez doucement, doucement, sans le réveiller, ce serpent à terre ». Elle le fait, et il emmène la jeune dame. Il la met dans le seau et tire. Il s'en va à une autre chambre et voit une autre dame encore plus belle. Un lion dormait, la tête sur ses genoux. Celle-là aussi lui dit : « Allez-vous-en d'ici vite; il n'a plus que pour

84 CONTES une demi-heure de sommeil, et s'il se réveille, c'en est fait de vous et de moi ». Malbrouc lui dit : « Posez doucement, doucement, la tête de ce lion à terre, sans le réveiller ». Elle le fait. Malbrouc l'emmène et entre dans le seau avec elle, et ses frères les montent tous les deux. Ils écrivent au roi de venir les chercher, qu'ils ont trouvé deux de ses filles. Comme vous le pensez, le roi envoie tout de suite un carrosse pour les chercher, et il fait de grandes fêtes. Le roi dit à Malbrouc de choisir parmi les deux celle qu'il veut pour femme. Malbrouc lui dit que, quand il aura trouvé la troisième sœur, celle-là sera sa femme, et qu'on donne ces deux jeunes dames à ses deux frères. On fait comme Malbrouc a dit, et il part à la recherche de sa future épouse. Il va, va, va, et tout le gibier le connaissait. Comme il marchait, il rencontre un loup, un chien, un milan et une fourmi, qui l'appellent et lui disent : « Où vas-tu, Malbrouc ? Voici trois jours que nous sommes là pour nous partager ce mouton, et nous ne pouvons nous mettre d'accord; mais tu vas nous faire les parts ». Malbrouc s'avance donc, tremblant qu'on ne le partage, lui aussi. Il coupe la tête et la donne à la fourmi en lui disant : « Tu auras là de quoi nanger, et la maison aussi ». Il donne les

ET RÉCITS 8\$ entrailles au milan et, pour le loup et le chien, partage le mouton en deux. Il les laisse bien contents et reprend son chemin sans rien dire. Quand il eut fait un peu de chemin, la fourmi dit : « Nous n'avons rien donné à Malbrouc pour sa récompense ! » et le loup le rappelle. Malbrouc revient, tremblant que ce ne soit son tour et qu'ils ne veuillent le manger, lui aussi. La fourmi lui dit : « Nous ne t'avons rien donné pour avoir si bien fait notre partage ; mais quand tu voudras devenir fourmi, tu auras assez de dire : Jésus ! fourmi I et tu deviendras fourmi ». Le milan lui dit : « Quand tu voudras devenir milan, tu diras : Jésus ! milan ! et tu seras milan ». Le loup aussi lui dit : « Quand tu voudras être loup, tu diras : Jésus I loup 1 et tu seras loup ». Le chien, de même. Malbrouc repart dans la joie. Comme il allait dans la forêt, une pie lui dit : « Où vas-tu, Malbrouc? — A la recherche de la fille de tel roi ! — Tu la ne trouveras pas facilement ! Après la délivrance de ses sœurs, elle a été emmenée dans une île de l'autre côté de la mer Rouge, et là elle est retenue prisonnière dans une belle maison. Les portes et les fenêtres ont de si petits interstices, que rien ne saurait entrer dans cette maison, si ce n'est une fourmi ». Malbrouc ayant appris cette nouvelle, s'en alla content, dans l'espoir de trouver sa princesse. Il va loin, loin.

86 CONTES loin, et arrive devant cette île. Se rappelant ce que lui a dit le milan, il dit: « Jésus! milan! » et il devient tout de suite milan. Il s'envole et va jusqu'à l'île. Ainsi que la pie le lui avait dit, il voit qu'il n'y entrera qu'à l'état de fourmi et dit : « Jésus ! fourmi ! » et (devenu fourmi) entre par une petite fente. Il est étourdi de voir la beauté de cette jeune dame. Il dit : « Jésus I homme ! » et redevient homme. Cette jeune dame, en le voyant, lui dit : « Allez-vous-en d'ici bien vite, ou c'en est fait de votre vie ; il va arriver, avant un quart-d'heure, un terrible corps sans âme, et vous serez fini ». Il lui répond : « Je redeviendrai fourmi et me mettrai dans votre gorge; mais ne serrez pas trop, car je serais écrasé ». Aussitôt qu'il a dit cela arrive le monstre. Il donne à la dame des perdrix et des palombes pour sa nourriture, et lui-même mange des serpents et quelques autres saletés. Il lui dit qu'il a mal à la tête et de prendre le marteau, et de lui en donner des coups sur la tête. Elle pouvait à peine soulever le marteau, tant il était grand ; mais elle le frappa comme elle put. Le monstre part. La fourmi sort de son endroit et, après les avoir préparées avec la jeune dame, ils mangent les perdrix et les palombes. Malbrouc lui dit : « Il faut que vous lui demandiez,

ET RÉCITS 87 comme si vous aviez une grande peine, comment il faudrait faire pour le tuer, et vous lui direz combien vous seriez malheureuse si on le tuait, et que vous mourriez de faim prisonnière dans cette île ». La dame lui dit que oui. Le monstre revient et lui dit : « Aïe ! aïe ! ma tête ! prenez le marteau, et frappez-moi fort ! » La dame s'y met jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée et lui dit alors combien elle serait malheureuse s'il venait à mourir. Il lui répond qu'il ne peut pas être tué ; que celui qui saurait le faire saurait un grand secret. Elle lui dit : « Moi, je ne voudrais sûrement pas vous tuer : sans vous, je mourrais de faim dans cette île, et je n'y aurais aucun avantage ; dites-moi donc ce qui vous tuerait ». Il lui dit que non ; que d'autres fois une femme a perdu un homme et qu'il ne le lui dira pas. — « Vous pouvez me le dire, oui ; à qui le dirais-je ? Je n'ai personne à voir, et personne ne peut venir ici ». A la fin, à la fin, il lui dit donc : « Il faudrait tuer un loup terrible qui est dans la forêt ; dans ce loup, il y a un renard ; dans ce renard, il y a une palombe ; cette palombe a dans la tête un œuf, et si on me donnait avec cet œuf un coup sur le front, je mourrais ; mais qui saura tout cela ? Personne ». La princesse lui dit : « Personne heureusement ; moi-même je mourrais ». Le monstre s'en va comme d'habitude, et la fourmi

88 CONTES sort, bien contente, comme vous pensez, de savoir le secret. Le lendemain, Malbrouc part à la forêt. Il voit un loup terrible et dit tout de suite « Jésus ! loup ! » et il devient loup. Il va contre l'autre loup. Ils se mettent à se battre, et il a la victoire, et il l'étrangle. Il le laisse là et revient vers cette dame dans l'île et lui dit : « Nous avons le loup mort, et je l'ai laissé dans le bois ». Ensuite, le monstre arrive en criant : « Aïe ! aïe ! frappez-moi vite la tcte ! » Elle lui frappe la tête jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée, et il dit à la princesse : « On a tué le loup ; je ne sais s'il va m'arriver quelque chose; j'ai bien peur ! — Vous n'avez pas de quoi avoir peur; à qui aurais-je rien dit? Personne ne peut entrer ici ». Quand il est parti, la fourmi aussi va au bois. Il ouvre le loup, et il en sort un renard qui s'échappe vite. Malbrouc dit : « Jésus I chien ! » et il devient chien. Il se met rapidement à la poursuite du renard; il l'attrape. Les deux se battent, et il l'étrangle aussi. Il l'ouvre, et il en sort une palombe. Malbrouc dit à l'instant : « Jésus ! milan ! » Il devient milan et vole après la palombe. Il l'attrape avec ses serres terribles et lui ôte de la tête cet œuf précieux. Il revient tout fier à la maison de sa jeune dame, et lui conte qu'il a fait son affaire bellement, et

ET RÉCITS 89 que c'est maintenant son tour à elle, qu'elle fasse la sienne. Et il reprend la forme d'une fourmi. Notre monstre arrive en criant que c'est fini, qu'on a pris l'œuf à la palombe, et qu'il ne sait ce qu'il va devenir. Il lui dit : « Frappez-moi du marteau sur la tête ». La jeune fille lui dit : « De quoi avez-vous peur? qui a trouvé cet œuf? et comment pourrait-on vous en frapper le front? » Il le lui montre en lui disant: « Comme ceci ». La jeune fille avait l'œuf dans sa main; elle en frappe le monstre comme il avait dit, et il tombe raide mort. Au même instant, la fourmi sort bien contente et lui dit qu'ils doivent s'en aller tout de suite à la maison du père de la jeune dame. Ils ouvrent une fenêtre, et le jeune homme se fait milan, et il dit à la jeune fille : « Tenez-vous fortement à mon cou ». Il s'envole et arrive de l'autre côté de la mer Rouge, et ils écrivent au roi de les envoyer chercher le plus tôt possible. Tout de suite le roi le fait, et pensez quelle joie et quelles fêtes il y eut dans cette cour ! Le roi voulait les faire marier tout de suite; mais Malbrouc ne voulait pas, (disant) qu'il avait besoin d'apporter une dot. Le roi lui dit qu'il a déjà gagné assez ; mais il ne veut rien entendre et part. U va, va, va à la maison de son parrain. Il y avait là une vache qui avait les cornes en or qui

90 CONTES portaient des fruits de diamant. Un garçon gardait cette vache dans le pré. Malbrouc lui dit : « Eh ! n'entends-tu pas que le maître t'appelle à grands cris ? Va vite voir ce qu'il te veut 1 » Le garçon le croit et y va. De la fenêtre le maître lui fait : « Où vas-tu, laissant la vache ? Retourne-t'en vite; je vois Malbrouc qui va par là ». Le garçon va bien vite, mais il ne trouve plus la vache. Malbrouc s'en était allé tout fier offrir la vache à sa future épouse, qui en fut bien contente. Le roi voulait qu'ils se mariassent : ils étaient assez riches. Malbrouc ne voulait pas encore, (disant) qu'il avait à offrir au roi un souvenir. Il repart encore pour la maison de son parrain. Il voulait lui voler une lune qu'il avait, et qui éclairait à sept lieues. Le parrain de Malbrouc buvait tous les soirs une barrique d'eau ; Malbrouc la vide entièrement. Qiiand arrive le soir, son parrain va à la barrique pour boire, et il la trouve vide. Il va chez sa femme et lui dit qu'il n'y a pas une seule goutte d'eau, et qu'elle aille en chercher, parce qu'il a grand'soif. Sa femme lui dit qu'il fait noir, qu'il allume sa lune. Il l'allume et la met au-dessus de la cheminée, sur le toit. Qjaand tous furent partis à la fontaine, Malbrouc va prendre cette lune et la porte à son beau-père. Celui-ci lui dit stupéfait : a Vous avez maintenant agi grandement ; mariez-vous ». Mais il ne veut

ET RÉCITS • 91 pas encore, (disant) qu'il faut qu'il apporte encore quelque chose. Il repart donc. Son parrain avait un instrument de musique qu'il suffisait de toucher pour lui faire jouer n'importe quel air, et qui s'entendait à sept lieues. Il entra dans la maison de son parrain, et à peine a-t-il mis la main sur l'instrument que celui-ci se met à faire de la musique. Malbrouc l'entend, arrive et trouve là son filleul. Il le prend et le met dans une cage de fer. Le monsieur et la dame étaient bien contents. Ils lui disent que, le soir même, ils vont le faire cuire et le manger. Malbrouc va à la forêt chercher du bois, et sa femme se met à scier des bûches ; mais elle se fatiguait beaucoup. Malbrouc, le filleul, lui dit : « Tirez-moi d'ici, et je vous scierai toutes ces bûches ; cela ne vous empêchera pas de me tuer ce soir ». Elle le délivre donc. Après avoir scié quelques bûches, il en prend une, la plus grosse, et fi-appe la femme de son parrain jusqu'à la tuer. Il fait un ffrand feu et la met à cuire dans un chaudron. Il prend l'instrument de musique et sort de cette maison. Malbrouc, le parrain, entendant la musique, se dit en lui-même : « Ma femme n'a pu y tenir ; elle a tué sans doute Malbrouc, et pour m'en montrer sa joie a pris l'instrument ». Et il ne s'en inquiète pas davantage. En arrivant chez lui, il est très-satisfait en voyant

92 • CONTES ET RÉCITS que le chaudron est sur le feu. Mais, en s'approchant, il y voit de longs cheveux ; il les tire un peu plus dehors et reconnaît sa femme qui est déjà à moitié cuite. Pensez quelle fut sa peine ! Le petit Malbrouc était allé à la maison du roi. Il se maria avec sa chère princesse. Ils firent de grandes fêtes, et comme le roi vieillissait un peu, il lui donna sa couronne : Malbrouc l'avait bien gagnée; et ils vécurent tous heureux. Ses deux frères aussi devinrent rois. (Laurentine X*[^]. — Saint-Jean-de-Lnz, 1875.)

C. — RÉCITS DE SOTTISES ET DE NAÏVETÉS I. — La Mère et le Fils idiot OMMË bien souvent dans ce monde, il y avait une mère. Elle avait un fils, et ils vivaient très-joliment. Leur fortune consistait en un troupeau. Ce garçon avait un grand appétit, et la mère s'affligeait souvent de sa voracité. Il était de plus tellement sot, qu'on ne pouvait l'être davantage. La mère voyait avec peine qu'il n'était bon à rien du tout. Un jour, elle l'envoie au bois chercher une charge d'âne. Il y va, monte sur un arbre et se met à couper (entre lui et le tronc) la branche sur laquelle il était assis. Un homme qui vint à passer le vit et lui cria : « Que fais-tu là ? Tu vas tomber avec la branche ! — Ce n'est pas la première que je coupe ! » Comme le lui avait dit l'homme, il tomba en même temps que la branche. Oubliant sa douleur, il va aussi vite qu'il le peut après cet homme, pensant que c'est

94 CONTES le bon Dieu, puisqu'il a su qu'il allait ainsi tomber : « Hé ! homme, hé ! vous êtes sans doute le cher bon Dieu ; il faut que vous me disiez quand je mourrai. — Quand ton mulet aura fait trois pets ! » Notre garçon revient à son âne, et le charge, et le charge... En haut d'une côte, l'âne fait un pet. Un instant après, il en fait un autre, et le garçon se dit : « Avec un de plus, je suis mort ». L'âne fait le troisième, et l'idiot se jette à terre et y demeure comme mort. L'âne arrive à la maison, et la mère, voyant l'âne sans le jeune homme, craint qu'un malheur ne soit arrivé à son fils. Elle se met sur sa porte (pour voir) s'il viendra ; elle voit arriver quelques hommes qui viennent du côté où il devait être. Elle leur demande s'ils ont vu son fils; ils lui répondent que oui, qu'il est étendu comme mort. Elle envoie aussitôt deux hommes avec un brancard pour le chercher, ne sachant ce qui lui était arrivé. Les hommes y vont, le prennent, le mettent sur le brancard et reviennent. Il y avait deux chemins qui conduisaient à la maison; les porteurs se mirent à discuter quel était le meilleur ; Us n'en étaient pas sûrs. Le garçon lève la tête et leur dit : « Quand j'étais vivant, je passais par celui-ci ». Les hommes le jettent à bas du brancard en lui disant : « Vas-y donc tout seul maintenant I »

ET RÉCITS 9^ La mère fut très-affligée de cette scène ; elle voyait bien que son fils n'était bon à rien; elle avait pourtant besoin de faire vendre une belle vache. Elle dit à son fils : « Tu ne sauras même pas, toi, vendre cette vache ! — Si, si I expliquezmoi comment faire et à quel prix ». La mère lui dit de vendre la vache à l'homme qui parlera le moins possible. Il va au marché. Comme la vache était trèsbelle, un homme s'approche, la touche et dit : a Combien veux-tu de cette vache? — Je ne veux rien de vous; vous parlez trop ». Un autre survient, touche la bête et dit : « Cette vache at-elle du lait? Combien en veux-tu? — Elle n'est pas pour vous; vous dites trop de choses ». Il fit la même réponse à tous ceux qui se présentèrent, et, quand la nuit arriva, dut s'en revenir à la maison avec sa vache. En passant devant Téglise, il y entre (pour voir) si, là, il pourrait faire son marché. Il voit dans un coin (la statue d') un saint et lui dit : « Veux-tu, toi, m'acheter ma vache ? Tu es tout à fait un acheteur au goût de ma mère. Je reviendrai chercher l'argent dans huit jours! ». Il attache au saint la corde de la vache et va à sa maison. Sa mère lui demande : « As- tu fait ce que je t'ai dit ? — Oui, oui, il n'a rien dit ! — Sûr? Où as-tu l'argent? — Je lui ai dit que je

The text on this page is estimated to be only 1.25% accurate

96 " ""^ . VMirs chercher Varge^qui Vas-w ^^^ comme vous
.^*:^ attaché U U n^^te et W p,,onue «e te V ^^, «an, si Vo»J° ,, cesseras
de ^^^ Wv promet de ^^^^^ ,,,, èta^^ et, de un gra^-i '^^^^ devant notre j*"?
^ j,, çeu-^'trwt^--^^ttouaineveutV^^ sa

ET RÉCITS 97 aller le matin à la messe ; que toutes les jeunes
fiUes y vont; qu'il jette les yeux sur elles et qu'il en choisisse une belle. Le
lendemain, comme c'était un dimanche, il va au troupeau et arrache les yeux
à toutes les brebis. Il en remplit toutes ses poches. Il va à l'église et se place
sous le porche. Quand une jeune fille sortait, il lui jetait un œil. Sa provision
était épuisée qu'il sortit encore une belle jeune fille. Il revient chez lui, et sa
mère lui dit : a Eh bien I quelqu'une t'a-t-elle plu? — Oui, oui; et même
après que j'ai eu fini les yeux, il est sorti une belle fille de l'église. — Quoi?
fini les yeux? — Ne m'avez-vous pas dit de leur jeter les yeux dessus? J'ai
pris les yeux de toutes les brebis pour les leur jeter ». La mère court au
troupeau et voit avec beaucoup de peine que tout le troupeau est massacré,
et que c'en est fait de leurs ressources. Le chagrin la rend malade. Elle fait
venir un médecin, qui ordonne un bain (chaud). Notre jeune homme met
une charge de bois au feu et un grand chaudron. Quand cette eau se met à
bouillir en faisant bal, bal, bal, il la verse dans le pétrin, et ayant pris sa
mère il la met là-dedans. La pauvre mère y fut brûlée. Le soir, le médecin
revient et lui demande comment est sa mère : « Très-bien, trèsbien,
répondit-il; depuis ce matin, elle est souriante ». Le médecin va voir et la
trouve dans

98 CONTES l'eau toute brûlée. Le jeune homme termina sa vie d'une manière aussi malheureuse que sa mère. (Saint-Jean-de-Luz, 187\$.)

II. — Les Femmes L y avait une fois dans une ville un monsieur et une dame. Ils étaient assez bien, et ils avaient un fils déjà en âge qu'ils voulaient faire marier avec quelque bonne fille de cette ville. Mais comme ce jeune homme savait déjà des nouvelles des filles de ce pays-là, il n'avait pas la moindre confiance que ces filles-là fussent demeurées sans que personne les eût touchées. Or, il voulait une femme chez qui personne n'ait été. Que fit notre jeune homme? Il se dit qu'il lui fînt aller chercher quelque part une femme que n'ait jamais touchée un homme, et il part, disant à son père et à sa mère qu'il va visiter les environs, et emportant avec lui beaucoup d'argent. Il courut pendant quelques jours, examinant bien toutes les filles qu'il rencontrait. Ce jeune homme arriva un jour dans un certain pays et il lui parut qu'il devait rester quelques jours à se reposer dans ce pays. Il va se loger à l'auberge et voit dans ce pays des jeunes filles jolies, joUes, et si

ET RÉCITS 99 belles, que déjà il ne savait laquelle choisir. Un matin, il lui vient à l'idée d'aller à la chasse, et il part vers les montagnes. Il aperçoit sur une montagne éloignée une fumée qui sort d'une petite cabane, et il va vers cette fumée pour savoir ce qu'il y a là. Quand il y est arrivé, il lui sort de cette cabane une jeune fille si belle, et si jolie, et si fraîche, qu'elle lui semble aussi belle qu'un astre. Ce jeune homme se dit tout de suite en la voyant : « C'est comme ceci que doit être ma femme; celle-ci ne m'échappera pas ». Il la salue et, après les politesses, lui demande si elle veut se marier avec lui. La jeune fille lui répond qu'elle ne sait pas ce que c'est que se marier, qu'elle ne comprend pas ce qu'il lui dit. En entendant cela, notre jeune homme est dans la joie : sûrement cette fille n'a jamais été avec aucun homme. Il lui demande si elle n'a pas de parents. Elle lui répond : « Oui, mon père est là, vers ces hauteurs, dans le bois ». Il lui dit que, comme elle et lui ne se comprennent pas, qu'elle aille dire à son père de venir à la maison, qu'il a besoin de lui parler. Quand ce père arrive, ce monsieur lui dit s'il veut lui donner sa fille pour femme. Le père lui répond s'il est venu là pour se moquer d'eux et si c'est pour cela qu'il le fait arriver après avoir

100 CONTES quitta son travail. Ce monsieur lui dit qu'il ne s'agit aucunement de moquerie, et que s'il veut lui donner sa fille pour femme, il lui donnera dans le pays une maison pour lui et tout ce dont il aura besoin pour manger et boire. Quand ce père eut entendu cela, il lui dit : « Oui, bien volontiers je vous donnerai ma fille », car il voyait qu'il avait besoin de bien passer le reste de sa vie, étant bien fatigué de vivre dans ces bois, et qu'il avait assez de peine à se sortir d'affaire. Son œil s'était même rajeuni, et il était devenu tout joyeux de voir que la fortune de sa fille était faite et que lui-même allait être bien. Le père et la fille sont donc vite d'accord avec ce monsieur. Il leur donne une grande bourse pleine d'or, (leur disant) d'attendre jusqu'à ce qu'il envoie d'autres nouvelles, et qu'il leur enverrait une voiture pour les chercher; cette fille devait aussi s'acheter les vêtements nécessaires et prendre une fille de chambre pour l'arranger bien. Ces ordres donnés, le monsieur s'en revient à la maison, laissant le père et la fille fort contents. Quand il fut arrivé chez lui, il dit à son père et à sa mère qu'il doit se marier et qu'il a trouvé une femme ; qu'il a vu dans une montagne une fille qui fera tout à fait son affaire. Le père et la mère ne voulaient contrarier en rien leur fiL*

ET RÉCITS IOI unique, quoique cela ne fût point de leur goût. Ils lui disent donc de faire comme cela lui plaît. Ils sont donc vite d'accord, et on prépare tout pour le mariage. On fit de très-belles noces. Il y avait de tout. Tout le monde fut rassasié. Sur le soir, Tépouse demanda à son monsieur : « Il faut que vous me disiez ce que c'est que se marier » ; elle se rappelait et avait toujours à l'esprit ce qu'il lui avait dit en se présentant dans son ancienne cabane. Il lui répondit : « Je vous le dirai tantôt, dans un moment ». Quand un certain temps se fut passé ainsi, la dame, qui n'était pas satisfaite, redemanda bien vite à son mari : « Il faut que vous me disiez maintenant même ce que c'est que se marier. Je ne vous laisserai plus ; il faut que je le sache ; il faut que vous me le disiez ». Comme le jeune homme ne voulait pas contrarier sa femme dès le premier jour, il lui dit : « Oui, je vais vous le dire maintenant », et ils congédient tous les gens qui étaient là. Ils vont à la chambre, et là font ce que vous pensez ; puis le monsieur dit à la dame : :: Voilà ce que c'est que le mariage ». Alors la dame lui répond : « Bah i si ce n'est que cela, je le faisais tous les dimanches avec le sacristain de chez nous 1 » Ce monsieur se dit alors qu'il n'y avait

102 CONTES jamais à se fier aux femmes, et sa confiance e elles fut perdue pour toujours. (J. D., de Chéraute. — Ainhoa, 1868 III. — La Rose |L y avait une fois un roi. Il avait deu filles ; il les aimait beaucoup, et ces fill(aussi aimaient beaucoup leur père. Ce roi fut appelé un jour pour une granc guerre, et quand elles rapprirent elles en furci bien tristes. Leur père leur donna à chacune ur rose en leur disant : « Si vous tombez en faut» quoi que ce soit, vos roses se flétriront ; cela r manquera point ». Le roi parti, il arriva un jour un fils de r qui dit à l'aînée qu'il voudrait coucher avec elk après avoir résisté, elle finit par trouver in possible de refuser, et le lendemain matin el trouva sa rose toute flétrie. La même chose arriva à l'autre sœur, dont fleur fut également flétrie. La guerre finie, le roi revint chez lui, et tro vant tout à fait flétries les roses qu'il avî données à ses deux filles, en éprouva une très grande peine. (Saint-Jean-de-Luz, 1874.)

ET RÉCITS • 103 IV. — Le Prêtre attrapé OMME bien souvent en ce monde, il y avait un monsieur et une dame. Le monsieur avait nom Petarro; il allait beaucoup à la chasse. Un jour il avait attrapé deux levrauts et, ce jour-là, M. le curé vint chez lui. L'homme dit à sa femme, si M. le curé revenait, d'envoyer un de ces levrauts le chercher en lui attachant un billet au cou, et il mit un pareil billet au cou de l'autre levraut. M. le curé vint demander où était cet homme, ayant à lui parler. La femme lui dit qu'elle va l'envoyer chercher par un de ses lièvres, qui saurait bien le trouver où qu'il soit, tant ils étaient bien élevés, et elle le met en liberté. Quelque temps après, d'une manière quelconque, l'homme arriva, et sa femme lui dit : « Je t'ai envoyé le Uèvre. — Je l'ai ici », répond le mari (et il lui montre l'autre lièvre avec un billet tout pareil). Le curé le supplia de le lui vendre, (disant) qu'il en a tant besoin ; l'autre dit que non, qu'ils sont très-bien élevés. Le curé répète qu'il faut qu'on le lui vende. On lui répond qu'on ne le lui donnera pas à moins de cinq cents francs. Il en offre trois cents. Que non. Enfin, on le lui laisse à quatre cents. Le curé le donne à sa gouvernante, avec ordre, si quelqu'un venait le cher.

104 CONTES cher, de mettre en liberté ce lièvre, qui saurait le trouver quelque part qu'il soit. Le curé sorti, un homme vint à sa maison dire qu'un malade le demandait. Elle envoya ce lièvre qui devait le trouver ; mais le curé ne parut point. Il était tard ; l'homme partit. La gouvernante dit au curé comment elle avait envoyé le lièvre. Lui, qui ne l'avait point vu, se mit en colère et courut à la maison du chasseur. Celui-ci, voyant arriver le curé en fureur, dit à sa femme : « Mets-toi cette outre de vin sous la casaque, et quand M. le curé va arriver furieux, je te donnerai un coup de ce couteau, et tu tomberas comme morte ; mais quand je jouerai de ce chirola, tu te relèveras comme ressuscitée ». Quand le curé fut arrivé, il se fâcha contre sa femme, lui enfonça un grand couteau; elle tomba à terre ; le curé (lui demanda) s'il savait ce qu'il faisait. Il répond que ce n'est rien, qu'il y remédiera, et il se met à jouer du chirola, La femme se relève ressuscitée. Le curé lui dit en grâces qu'il doit lui vendre ce chirola. Il répond qu'il ne veut pas le vendre, parce qu'il est trop précieux. L'autre, que oui, qu'il faut le lui vendre. Combien en veut-il ? il lui donnera tout ce qu'il faudra. Cinq cents livres. Sa gouvernante se moquait quelquefois de lui, et, en rentrant chez lui, il se proposait de lui faire un peu peur.

ET RÉCITS 105 Lorsque, à son habitude, elle se met à se moquer de lui, il lui enfonce un grand couteau de table. Sa sœur lui dit : « Savez - vous bien ce que vous faites ? vous avez tué la gouvernante I » L'autre lui dit : a Que non! j'y remédierai », et il commence à jouer du chiroîa; mais il n'y remédie en rien. Il part en colère chez le chasseur. Alors il le prend, l'attache et l'emporte dans son sac pour le jeter à la mer. Comme il passait près de l'église, la cloche vint à sonner; il le laissa là jusqu'après avoir dit sa messe. Un berger passe par là et demande à l'homme ce qu'il fait là. Il lui répond que M. le curé veut le jeter à la mer; qu'il voulait le marier avec la fille du roi, mais que lui n'a pas voulu, et que c'est pour cela qu'il veut le jeter à la mer. L'autre lui dit : « Je me mettrai à ta place et te délivrerai, et j'hrai me marier, et toi tu iras avec mon troupeau », Après le travail de la messe, le curé revient et reprend le sac. Comme il le chargeait sur ses épaules, l'homme lui dit : « Je me marierai, moi, avec la fille du roi I — Je vais te marier tout de suite 1 » Et il le jette à la mer. En revenant, il rencontre son chasseur avec un troupeau et lui dit : « D'où as-tu sorti ce troupeau? — Du fond de cette mer! Il y en a là beaucoup comme cela : ne voyez-vous pas ces

I06 CONTES moutons blancs (i) comme ils paraissent sur la mer ? — Je voudrais, moi aussi» avoir comme toi un troupeau ! — Approchez du bord ». Le curé s'approche, et Thomme le jette à la mer. (Saint-Jean-de-Luz, 1874.) V. — Le Curé OMME bien souvent dans ce monde, il y avait un curé. Il possédait un moulin. Dans ce pays-là, il y avait un roi. Un jour, ce roi fit venir ce curé devant lui et lui dit : « Un monsieur prêtre sait beaucoup de choses et doit en savoir beaucoup. Il faut que vous me disiez trois choses : combien il y a de chemin d'ici au ciel, combien je vaux exactement, et ce que j'ai dans l'esprit, et cela dans tel temps, ou sinon je vous ferai mourir ». Notre monsieur prêtre s'en revient chez lui tristement ; les jours suivants, il était encore plus triste. Il se promenait autour du moulin. Le meunier, le voyant et remarquant sa tristesse, lui dit une fois : « Qîi'avez-vous, monsieur? Pour être devenu comme cela, vous avez quelque peine. Dites-la-moi. — Bah 1 même en vous le disant, je n'y gagnerais rien ». (i) Il convient de rappeler que les flocons d*écume à U point des vagues ont reçu, même en français, le nom de mottiom.

ET RÉCITS 107 Le terme fixé approcha, et le curé maigrissait de chagrin à vue d'œil. Le meunier lui dit un jour : « Monsieur, dites-moi ce que vous avez. J'y remédierai certainement ». Le temps indiqué finissait le lendemain; pensez comment était notre monsieur prêtre ! Il dit à son meunier ce que lui avait demandé le roi, ajoutant qu'il avait cherché dans tous les livres, sans avoir rien appris nulle part, et qu'il lui faudrait mourir. Le meunier lui dit : « Si vous voulez me donner le moulin pour moi, je prendrai votre soutane, et j'irai devant le roi à votre place ». Notre prêtre aurait bien donné dix moulins, s'il les avait eus. Il lui répond donc que oui certainement, et il lui donne sa soutane. Notre meunier s'en va à sa maison et dit à sa femme de lui dévider en un peloton tout le fil qu'elle pouvait avoir à la maison. Le lendemain, il part avec son peloton sous sa soutane ; mais vers le milieu du peloton il avait fait une marque avec un petit nœud; il arrive chez le roi. Le roi fut content de le voir. Notre faux prêtre lui dit :

108 CONTES « Vous voulez en troisième lieu que je vous dise ce que vous avez dans la pensée; vous croyez que c'est le prêtre d'avant; mais je ne le suis point, et vous pensez à tout ce que je vous ai dit ». Le roi admirait la science de ce prêtre. Le meunier lui dit qui il était, et le roi lui dit que c'est lui qui devait être curé, qu'il l'avait bien mérité par sa science. On renvoie l'autre curé, et on l'installe à sa place. Il fallait de temps en temps que les curés prêchassent; une de ces époques arriva. Notre meunier monte en chaire et se met à dire : « Comme les autres, comme les autres, comme les autres » et ainsi de suite pendant une heure en tapant sur la chaire. Quand les offices furent terminés, les gens se rendirent chez le roi pour se plaindre : quel curé leur avait-on envoyé là? Pendant une heure il n'avait fait que leur crier : « Comme les autres ! » Le roi leur répondit : « S'il a dit comme les autres, il a fait beaucoup et j'en suis content ». Il vint tant de gens pour se plaindre que le roi ordonna à son portier de faire mettre en prison tous ceux qui viendraient réclamer contre ce curé. La paix fut ainsi vite rétablie. Quelques jours après, notre meunier est appelé pour prêcher dans une paroisse voisine. Il se trouva dans un grand embarras. Que fit-il? Il monta en chaire et dit pour commencer :

ET RÉCITS 109 « Celui qui m'entendra sera sauvé, et celui qui ne m'entendra pas sera damné », et il se mit à remuer les lèvres et à frapper sur la chaire, mais personne ne pouvait rien comprendre et ils demeuraient à se regarder les uns les autres. Une vieille femme se réveilla comme le sermon finissait et dit en se frottant les yeux : « Qu'il a bien prêché I quelles belles paroles il a dites ! » Tous furent stupéfaits de voir qu'elle avait entendu, et ils restèrent cois désormais. Notre nouveau prêtre vécut et devint très-riche avec sa cure et son moulin tandis que l'autre devenait pauvre et se voyait abandonné de tous. J'y étais alors, et maintenant je suis ici. (Saint-Jeab-de-Luz, 187\$.) VI. — U Docteur ^OMME bien souvent dans ce monde, il y avait un père et un fils. Le père avait envoyé son fils se faire docteur. Ses études finies, il revint à la maison; mais il ne sortait point dans le pays. Le père fut un jour invité à un grand banquet ; comme il y mangeait du poisson, il avala une arête qui se fixa dans sa gorge et l'étouffait. On court de tous côtés en quête de médecins. Il en vient plusieurs; mais personne n'eut l'adresse de

IIO CONTES lui ôter l'arête. Il faisait cependant toujours des signes de la main, voulant dire qu'on laisse venir son fils. Quelqu'un finit par le comprendre. Quand le fils fut arrivé, il fit sortir tout le monde et dit à son père : « Quoi ! mon père, ne savez-vous donc pas que je ne sais guérir mes malades qu'avec des crottes de brebis ? » Le père se met à rire si fort qu'il rejette cet os. Tout le monde fut stupéfait : « Quel monsieur habile et instruit ! » et sa réputation se répandit tellement, que tout le monde le voulut pour médecin. Il soignait ses malades en passant dans la farine des crottes de brebis et en les donnant aux malades. Il était déjà riche ; il le devint immensément, et s'il vécut bien, il mourut bien. (Franchun Belzagui. — Saint-Jean-de-Loz, 1875.)

VIL — Petit-Poucet |L y avait une fois, dit-on, un petit, petit garçon ; il avait nom Petit-Poucet (ou Gousse-d'Ail). Un jour, sa mère l'envoya garder la vache. Il vint à pleuvoir et Petit-Poucet se cacha sous un pied de chou. Comme il ne paraissait pas, sa mère vint le chercher. Ne le trouvant nulle part, elle se mit à crier : « Pet»*" Poucet! Petit-Poucet r où es-tu? — Ici, id 1 k^X

ET RÉCITS III Où ? — Dans la tripe de la vache. — Quand en sortiras- tu? — Quand la vache fera caca ». La vache l'avait avalé, le prenant pour une feuille de chou. (M«« M. L. — Saint-Pée, 3 décembre 1875.) VIII. — Mufidu-nUlla'pes OMME bien souvent dans le monde, il y avait un monsieur et une dame. Ils étaient très-riches, mais ils étaient trèsaffligés de ne pas avoir d'enfant. Ils étaient toujours à prier Dieu qu'il leur donnât un enfant. Ils obtinrent enfin cette grâce; mais leur enfant était si petit qu'à sa naissance sa tête n'était pas aussi grosse qu'une noix. Tous les gens de la maison s'en occupaient. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de sept ans. Un jour, le garçon s'en allait aux champs avec les bœufs. Mundu-milla-pes (c'était le nom de l'enfant) dit qu'il voulait aller, lui aussi, avec le garçon pour garder les bœufs. Ils le laissent aller, et le garçon le surveille bien. Comme il commençait à tomber quelques gouttes d'eau, il le place au milieu des choux, sous une feuille, et court à la maison pour chercher un parapluie. Il revient tout de suite, mais ne trouve plus Mundu

112 CONTES milla-pes. Il se met à crier. Les serviteurs ; vent de la maison et se mettent à chercher tous les côtés, sans pouvoir trouver nulle Mundu-milla-pes. Comme les bœufs s'étaient approchés choux, ils pensent que l'un d'eux aura peut avalé l'enfant avec une feuille de chou. Sa était grosse alors comme une pomme man gore. Le père et la mère furent en grande p et dirent aux garçons de tuer les bœufs. Il tuent, et on envoie les filles à la fontaine j laver les tripes. En commençant, elles voient Mundu-milla-pes est là et elles vont tout de î à la maison dire que l'enfant est retrouvé.] quand elles revinrent, elles trouvèrent toutes tripes mangées par un chien voleur. Les pau parents ne purent jamais se consoler de la p de leur enfant. (Saint-Jean-de-L\u, 1876.) IX. — Le Vrai et le Faux |L y avait une fois une femme qui avait mariée, qui était devenue veuve et s'était remariée. Un jour qu'elle avait son mari au travail lui arriva un homme. Elle lui demanda d'o venait. Il lui répondit ; « De l'autre monde.

ET RÉCITS 113 Ahl ahl ahl savez-vous des nouvelles de Pierre?
» Il lui répond que Pierre va très-bien, mais qu'il est très-misérable par rapport à la chaussure et aux vêtements, et qu'il ne peut pas même acheter du tabac pour fumer une pipe. Cette femme, tout de suite : « Voulez-vous lui porter quelques sous et quelques vêtements? — Oui ». Et finalement elle lui en donne. L'homme s'en va très-content, le paquet à la main et des sous à la poche. Quand son mari revint, elle lui dit : « Jean, vous ne savez pas? Il y a des nouvelles de Pierre; j'en ai de récentes. — Qui s'est moqué de toi, femme? Que lui as-tu donné? — Un paquet à la main. — Je viens précisément de le rencontrer! » Il prend son cheval à l'écurie et part à bride abattue. L'homme qui s'était assis avec son paquet près de lui, entend le bruit du cheval et jette son paquet dans le fourré. Le cavalier arrive et lui demande ; « Avez-vous vu passer ici un homme, un paquet à la main? — Oui; il est entré sous ce bois I — Voulez-vous me garder ce cheval un moment? — Volontiers ». Et notre homme, laissant son cheval, pénètre dans le bois à la recherche du voleur. L'autre scélérat prend son paquet, monte sur le cheval, le frappe et s'échappe. 8

114 COKTE5 Après une longue recherche» 1 mais il ne retrouva
ni cheval ni il revint chez lui et dit à sa f rhomme qui a emporté votre
argent, je lui ai donné le cheval au del le plus tôt possible 1 » (Saint-JeanX.
— DéfimtioH du nu N prêtre demandait à un au catéchisme dans ui Soûle :
« Qu'est-ce que « Le mariage est la séparation corps ». Une vieille femme
qui se troi alors : « Pas tout à fait, mon en de chose près ». (Jeau Oçafrain,
de Banc XI. — Faut-il compter les anru N homme commençait à v: lui
demanda : « Quel — Je n'en sais rien du dit-il. — « Quoi I vous ne save

BT RÉCITS 115 — Je compte mes brebis et mon argent, de peur de les perdre ; mais je ne compte pas mes années : je suis sûr de n'en pas perdre une seule ». (Etcbôberry, des Aldndes. *- Cmosjàxùf >8i) XII. — Chacun pour soi N propriétaire était à couper de la fougère dans la lande avec son domestique Manech. Il leur passa à côté, traînant la patte, un lièvre qui venait d'être blessé d'un coup de feu par des chasseurs tout près de là. Le maître et le domestique courent aussitôt après ce lièvre, l'attrapent et vont le cacher sur un arbre voisin. Ils se remettent ensuite au travail, et le maître dit au domestique : « Ah! Manech, comme nous allons nous rassasier de lièvre, moi au moins pour sûr ! » Au même moment arrivent les chasseurs, demandant si on a vu le lièvre. Le maître répond que non; mais Manech leur indique par un signe où est caché le Hèvre. Les chasseurs s'en emparent et flanquent une bonne volée au maître. Puis ils s'en vont, et Manech dit à son maître : « Ah! monsieur, quelle raclée nous avons reçue^ yons au motos pour sûr 1 » (0', leretnbotifv, Sare, 22 oct. 1881.)

116 CONTES ET RÉCITS XIII. — Les Priseurs de tabac OMME
d'autres fois, une femme avait l'habitude de priser. Elle alla un jour à un
bureau de tabac et demanda pour deux sous de tabac. La buraliste lui dit : «
Il n'y a plus de tabac I — N'y en a-t-il plus du tout? » demanda-t-elle. — «
Pas du tout, pas du tout », lui répondit le marchand. — a De grâce », reprit
la femme, « laissez-moi flairer votre pot à tabac. — Volontiers, mais à la
condition que vous me filerez cinq livres de filasse. — De bon cœur », dit la
femme; elle flaire le pot et s'en va la filasse sur la tête. En chemin, elle
rencontre une autre femme qui allait au même bureau pour acheter aussi du
tabac; elle lui raconte son histoire : « Je t'en prie, dit la nouvelle venue,
Idsse-moi flairer ton nez, et je me charge de ton ouvrage ». La proposition
fut acceptée, et voilà que la seconde femme, pour le plaisir de fldrer le nez
de l'autre, dut filer cinq livres de filasse. (M. Arfaancet, d'AinhArp. «») Cbeqsiamd, xa«) •^-'^tT'

II CHANSONS

The text on this page is estimated to be only 9.49% accurate

II CHANSONS A. — CHANTS POLITIQUES I. ^^ L'arbre de
Gaeroica in 1.1' j'jM'-Jif iif iJ >^^) \U ta-gn, ar-bo • la san-ta-ba, A-do-
rat-zen zaiiHl Ir'' ' Il tU'gu ar-bo-la tan-to-^ ba.

ba, Eus-kal - du-nen ar - te - an guz-tiz mai-ta - tu-
1^a 2^a *p*



ba Ger - ba; E - man da za - bai - za - zu''
1^a 2^a *f*



mun - da - ban fru - tu - ba, ba, A - do - rat-zen zai-
ff



112 CONTES milla-pes. Il se met à crier. Les serviteurs arrivent de la maison et se mettent à chercher de tous les côtés, sans pouvoir trouver nulle part Mundu-milla-pes. Comme les bœufs s'étaient approchés des choux, ils pensent que l'un d'eux aura peut-être avalé l'enfant avec une feuille de chou. Sa tête était grosse alors comme une pomme mandragore. Le père et la mère furent en grande peine et dirent aux garçons de tuer les bœufs. Ils les tuent, et on envoie les filles à la fontaine pour laver les tripes. En commençant, elles voient que Mundu-milla-pes est là et elles vont tout de suite à la maison dire que l'enfant est retrouvé. Mais quand elles revinrent, elles trouvèrent toutes les tripes mangées par un chien voleur. Les pauvres parents ne purent jamais se consoier de la perte de leur enfant. (Saint-Jean-de-Luz, 1876.) IX. — Le Vrai et le Faux |L y avait une fois une femme qui avait été mariée, qui était devenue veuve et qui s'était remariée. Un jour qu'elle avait son mari au travail, il lui arriva un homme. Elle lui demanda d'où il venait. Il lui répondit : a De l'autre monde.

ET RÉCITS 113 Ahl ahl ahl savez-vous des nouvelles de Pierre?
» D lui répond que Pierre va très-bien, mais qu'il est très-misérable par rapport à la chaussure et aux vêtements, et qu'il ne peut pas même acheter du tabac pour fumer une pipe. Cette femme, tout de suite : a Voulez-vous lui porter quelques sous et quelques vêtements? — Oui ». Et finalement elle lui en donne. L'homme s'en va très-content, le paquet à la main et des sous à la poche. Quand son mari revint, elle lui dit : « Jean, vous ne savez pas? Il y a des nouvelles de Pierre; j'en ai de récentes. — Qui s'est moqué de toi, femme? Que lui as-tu donné? — Un paquet à la main. — Je viens précisément de le rencontrer! » Il prend son cheval à l'écurie et part à bride abattue. L'homme qui s'était assis avec son paquet près de lui, entend le bruit du cheval et jette son paquet dans le fourré. Le cavalier arrive et lui demande : « Avez-vous vu passer ici un homme, un paquet à la main? — Oui; il est entré sous ce bois là — Voulez-vous me garder ce cheval un moment? — Volontiers ». Et notre homme, laissant son cheval, pénètre dans le bois à la recherche du voleur. L'autre scélérat prend son paquet, monte sur le cheval, le frappe et s'échappe. 8

114 COMTES Après une longue recherche l'homme revint; mais il ne retrouva ni cheval ni paquet. Furieux, il revint chez lui et dit à sa femme : « Ah! l'homme qui a emporté votre paquet et votre argent, je lui ai donné le cheval pour qu'il arrive au ciel le plus tôt possible 1 » (Saint-Jean-de-Luz, XS74.) X. — Définition du mariage N prêtre demandait à un enfant qui allait au catéchisme dans un village de la Soule : « QjLi'est-ce que le mariage? — « Le mariage est la séparation de l'âme et du corps ». Une vieille femme qui se trouvait derrière dit alors : « Pas tout à fait, mon enfant, mais à peu de chose près ». (Jean Oçafrain, de Banca. — Cbkqpamd, 17.) XL — Faut-il compter les années de sa vie? N homme commençait à vieillir; quelqu'un lui demanda : « Quel âge avez-vous? — Je n'en sais rien du tout », répondit-il, — « Quoi ! vous ne savez pas votre âge?

ET RÉCITS 115 — Je compte mes brebis et mon argent, de peur de les perdre; mais je ne compte pas mes années : je suis sûr de n'en pas perdre une seule ». (Etcheberry, des Aldndes. -^ Cbrquakû, tS.) Xil. — Chacun pour soi N propriétaire était à couper de la fougère dans la lande avec son domestique Manech. Il leur passa à côté, traînant la patte, un lièvre qui venait d'être blessé d'un coup de feu par àts chasseurs tout près de là. Le maître et le domestique courent aussitôt après ce lièvre, l'attrapent et vont le cacher sur un arbre voisin. Ils se remettent ensuite au travail, et le maître dit au domestique : « Ahl Manech, comme nous allons nous rassasier de lièvre, moi au moins pour sûr ! » Au même moment arrivent les chasseurs, demandant si on a vu le lièvre. Le maître répond que non; mais Manech leur indique par un signe où est caché le fièvre. Les chasseurs s'en emparent et flanquent une bonne volée au maître. Puis ils s'en vont, et Manech dit à son maître : « Ah! monsieur, quelle raclée nous avons reçue^ vous au moins pour sûr 1 » (O. I^eretokm*, Sare, 22 oct. 1881.)

116 CONTES ET RÉCITS XIII. — Les Priseurs de tabac OMME
d'autres fois, une femme avait l'habitude de priser. Elle alla un jour à un bureau de tabac et demanda pour deux sous de tabac. La buraliste lui dit : « U n'y a plus de tabac! — N'y en a-t-il plus du tout? » demanda-t-elle. — « Pas du tout, pas du tout », lui répondit le marchand. — « De grâce », reprit la femme, « laissez-moi flairer votre pot à tabac. — Volontiers, mais à la condition que vous me filerez cinq livres de filasse. — De bon cœur », dit la femme; elle flaire le pot et s'en va la filasse sur la tête. En chemin, elle rencontre une autre femme qui allait au même bureau pour acheter aussi du tabac; elle lui raconte son histoire : « Je t'en prie, dit la nouvelle venue, laisse-moi flairer ton nez, et je me charge de ton ouvrage ». La proposition fut acceptée, et voilà que la seconde femme, pour le plaisir de flairer le nez de l'autre, dut filer cinq livres de filasse. (M. Ariumcet, d'AinhArp. «-CBaoyAMD, ii«)

II CHANSONS

The text on this page is estimated to be only 8.94% accurate

II CHANSONS A, — CHAKTS POLITIQUES I. -^ L'arbre de
GoemicA ba, Eus-kal - du-neû ar - te - an guz-tiz maî-ta - tu-ba Ger - ba ; E
- mân da za - bal • za - ztt ta-gn, ar-bo • Usan- tu - ba, A-do - rat - zen zaîH I
{^ ^ ri 'F' ^ " '^ tv-gu ar-bo«U tan - ta * ba.

I20 CHANSOKS Gernikako arhoïa da bedeinkatuba,
Euskaldunen artean guT^{ti}^{^^} maitatuha; Enian da :(abâl:(axu munduban
frutuba, Adorat^{en} zf^{itugu}, Arhola santuba I L'arbre de Guernica est béni,
— tout à fait aimé parmi les Basques; — donnez et répandez votre fruit
dans le monde, — nous vous adorons, Arbre sacré ! H y a environ mille ans
que l'on dît — que Dieu a planté l'arbre de Guernica. — Demeurez donc
debout, c'est le moment; — si vous tombez, nous sommes absolument
perdus. Vous ne tomberez pas, arbre bien-aimé, — si se maintient la junte
de Biscaye. — Les quatre (provinces), nous y prendrons part avec vous, —
que la nation basque vive en paix I Pour demander à Dieu qu'il vive
toujours — mettons-nous tous vite à genoux, — et après que nous l'aurons
demandé du fond du corar, — l'arbre vivra maintenant et après. Qu'ils ont
pensé à abattre l'arbre — tous les pays basques, tous, nous le savons ; —
oui» mais tous nous avons maintenant le temps : — tenonsle pour qu'il ne
tombe pas. Vous demeurez toujours, (arbre) de l'été nouveau, — dernière
fleur sans tache. — Si vous

POLITiaUES 121 affectionnez notre cœur, — sans perdre de temps donnez-nous votre fruit. L'arbre nous répond de vivre sagement — et de prier le Seigneur du fond du cœur : — nous ne voulons pas de guerre, toujours en paix, — pour aimer ici nos droits légitimes. Prions le seigneur Dieu — de nous donner la paix maintenant et toujours, — et aussi la force à la terre qui séchait, — et sa bénédiction aa pays basque. Maintenant chantons toutes les quatre un poème nouveau; — notre province est la meilleure à louer; — TAlava dit, pleine de flammes : — vous cher â mon cœur, je vous défendrai, moi. Le Guipuzcoa voisin, qui sent vivement, — se met à crier â la mère de Guernica : — Ne tombez pas, vous, appuyé sur moi; — vous m'avez, moi, pour votre soutien. Feuillage vert et veines aussi fraîches, — mes chers fils, je ne tomberai pas; — même s'il en était besoin, demeurez toujours prompts — â éloigner de moi les ennemis. Tout à fait aimable et illustre, — veillez sur nous. Reine du ciel; — si nous pouvons vivre sans aucune guerre — jusqu'à présent vous l'avez eu suffisant pour nous. (Fenille volante imprimée.)

The text on this page is estimated to be only 17.52% accurate

122 CHANSONS II. — Chant des Cariistes (i) (1873-187S)

Allegro. ij T L'in n\[' f in p I Az - pci • ti - ko nés - ka-tchak ar - ra - zo -
ya^reIl fim ni| r (iiD/ii kin Az - pc - i - ti - ko nés- ka- tchak Ar - r* - zo-i -
a-re Il m |i |i |i iM f I kin Ez-tu-te dan-tza - tu nai tcha-pel chu -ri -akin Ai ai
ai mu • ti - llak tcbā - pel chu - ri - aIl ffm ni| r (impi kin Ai ai ai mu-ti-llak
tcha • pel chu - ri - a - kin. (i) Sur l'air de la chanson faite pendant la
première ioturreetien carliste (1833-183 9) et qui commençait par ce
couplet : « Les filles d'Aspeitia, — Avec (leurs) jupons rouges, — Me
veulent pas danser — Avec les (Christinos aux) birets hUacs. — Ah I ah !
garçons I — Les bérets rouges ! » Dont nous donnons ci-dessus le texte
basque avec la muaique. Au second et au troisième vers il y a deux
variantes : « Avec raison », au lieu de « avec leurs jupons rouges » gona
^uri^iiUf et « avec les bérets blancs », au lieu de t les bérets rouges »,
chapela gorriak.

POLITIQUES 123 Biba chapeî gorriàk, Borlia ferdiak ! Zaldi
batean dator Don Carlos gurea, Don Carlos maitea, ^^ Gure erreguea I Vive
les bérets rouges ! — les glands verts l - — Sur un cheval vient • — notre
don Carlos, — don Carlos le bien-aimé, — notre roi ! _ Vive don Carlos et
— dona Marguerite! — Vive la religion ! — dehors la République, —
dehors la République I — Vive Marguerite ! La République a — des
(soldats) de deux francs ; — mais don Carlos a — des volontaires, — des
volontaires ! — pas des mercenaires I Moi, de ma propre volonté, — j'ai
pris leç armes; — ayant laissé en larmes — mon père et ma mère, — mon
père et ma mère, — j'ai pris hs armes. Que nous sommes ^es yoleurs — ils
nous disent ; — ces coqdns de traîtres — mentent ; — ils mentent ! — Il
faudra qu'ils nous le paient ! Nous ne sommes pas des voleurs, — des
vagabonds, — mais du parti de la Foi — les volontaires, — les volontaires !
— pas des vagabonds ! Nous ne sommes pas dans les maisons — pour les
voleries ; — mais seulement notre don Carlos

The text on this page is estimated to be only 25.87% accurate

124 CHANSONS POLITIQUES — pour couronner, — pour couronner ; — pour mettre à la cour. • Don Carlos a envoyé — de France l'ordre — de vendre pour un champon (i) — le meilleur des noirs, — le meilleur des noirs; — de France l'ordre ! Si non au djampon, — même au liard (2) ; — dans le camp d'Estella — ils se trouvent par douzaines, — ils se trouvent par douzaines I — même au liard I (Sare, 1877.) (i) Un champon vaut à peu près quatre centimes. (2) Dans le texte, ardito ; c'est la moitié d'un ockayo, soit «environ un centime et demi.

The text on this page is estimated to be only 12.13% accurate

B. — CHANTS D'AMOUR I. — L'oiseau en cage If I M I I I I I
 I I . I I Cho - ri - no - ak ka - yo - lan Tris - te-rik du tzen kam-po - a dn de -
 - si - ra - tzen (f M y M M I ^ I' l_lj^ i Ze - ren, ze - ren, ze - ren lÀ - ber • ta
 - te - a zoîn ■ der se den.



kan - ta-tzen Du - e - la - ri - kan zer yan zer e-



dan zer e - dan kam-po - a du de - si - ra-



The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

126 CHAKSONS Chorinoak kaydUtn Tristerik du kantat(en;
Dîieîarikan :(er yan, :(er edan, Kampoa du desiratz/M : Zeren,, ^icren.,,
:^erm Lihertatea :^oin eder dm ! L'oiseau, dans la cage, — chante
tristement; — quoiqu'il ait de quoi manger, de quoi boire, — il désire le
dehors: — parce que... parce que... parce que... — combien est belle la
liberté l O oiseau du dehors, — jette un regard à la cage; — si cela t'est
possible, — garde-toi d'elle; — parce que... parce que... parce que... —
combien est belle la liberté I Hier au soir j'ai rêvé, — voyant ma bienaimée
; — voir et ne pouvoir parler, — n'est-ce pas une grande peine — et une
sans pareille ? — Je désirerais mourir. (SaUaberi; pap. Dihinx; M">« de U
ViUéhélib.) N. B. — M

The text on this page is estimated to be only 9.40% accurate

AMOUREUSES I27 II. — Sérénade on Asbade ij[^] nu nf'i\\fTj.i[^].
^^ £ - ne i - zar mai - ti - a, E - ne char - ma - gar - ri ' a, I • chi - lik zu - rei -
khutlU ' H l " ' ' iT"! Il te • ra Yi - ten ni - tzai - tzn lei - ho - ra; Il Tn iQ i ni
^1h u Kobla-tzen du - da - la - rik Zau-de lo-khar-taIJ . I II |1 |l f'B Ig[^]-
ll.j^^ rik : Ga-bazko a - me • tsa be - za « la E • ne kânIJ f J.J lî' Il tn - a zai
• tzu - la ! Ene i[^]ar maitia, Ene charmagarria, Ichilik :(ure ikhustera Yiten
nitxait[^]u îeihora;

Kohâtien diidahrik, Zattde loklKirtttrik : Gàbdiko ametsa he:(aJa,
Ene katUua T^aitT^Ia I Mon étoile bien-aimée, — ma charmante; — en
silence, pour vous voir, — je vous viens i la fenêtre ; — pendant que je
chante, — demeurez endormie : — comme un rêve nocturne — que mon
chant soit pour vous ! Vous ne me connaissez pas; — cela aussi me
chagrine; — vous n'avez pas de besoin de moi — ni non plus de souci. —
Qjie je meure ou que je vive, — pour vous (c'est) égal 1 — Vous au
contraire, bien-aimée Marie, — vous êtes ma vie. Ce qu'était la peine
d'amour — jusqu'à présent je ne savais pas! — Maintenant je ne vivrai plus
— que pour vous aimer. — Vers où est la pente — là va l'eau ; — de même
moi, ô la plus aimée, — je viens vers vous ! Vie. de Belzunce. (SaUabeny.)

The text on this page is estimated to be only 12.46% accurate

AMOUREUSES 129 III. — Déclaration ^ ly- jîL" ĩ II inTj ' =t Ai
- ta rik cz - tut e ta ifTniJ'jjnij I jiiij a - ma e-re tx - har - tu, E - maz - te ba-
ten behar - - ra Gu - re c: - chc-an ba-du - gu ; Zuk f ^ 1 nu I UM m na - lu
ba - nin du - zu nik na-hi zin - duz - ke - izu : E - ne de - si - ra ILITj ■ If'
M' n >\\\\J zer den o - rai ba - da • ki • zu. Aîtarik e:(ttU eta atna ère :
(ahartu, Emaxfe baten beharra etchean badugu ; Zuk hdla placer ba^indu
nahi ^inâwj^xu : Ene désira :^er den orai badaki:(u. Je n'ai (plus) de père, et
ma mère aussi (est) devenue vieille; — nous savons besdn d'une

130 CHANSONS femme (i) à la maison ; — si cela vous plaisait, je vous voudrais, vous : — vous savez maintenant quel est mon désir. — J'ai, moi, le cœur fâché, et vos malheurs — me font de la peine comme les miens propres; — aussi mon désir est d'être avec vous; — je ferai ce que je pourrai pour votre service. — Maîtresse de la maison, j'ai honte devant vous, — de vous demander pour moi votre fille héritière (2) ; — j'ai eu amis et diseurs — que d'autres aussi la recherchent. — A la suite de l'hiver arrive l'été : — pourquoi éprouvez-vous tant d'hésitation? — Que pensez-vous ? ou (croyez-vous) qu'il est toujours permis — de faire la cour à la jeune héritière? — Maîtresse de la maison, je viens vers vous — ayant entendu que vous avez une fleur charmante; — ayant entendu que vous avez]] une fleur charmante, — une fleur charmante et' un cœur tout à fait bon (3). (Sallabeny.) Variante du premier couplet : Je n'ai (plus) de mère, et mon père (est) aussi devenu vieux ; — (i) Var. : D'une comme voas. (2) Cest-i-dire l'aînée. (3) Var. : Combien est beau dans la maison le four qui est i côté ! — de li, vos jaloux et les miens se voient.

The text on this page is estimated to be only 15.76% accurate

AMOUREUSES 131 nous avons besoin d'un homme dans notre maison ; — si vous me voulez, moi je vous voudrais, vous — etc. IV. —
Blanche palombe ij' M y 'm M I II' ri m Ur-tzo chu - ri -a er-ra - zu No - ra
yoIf rrriri'iif M ir r ^ rP ai-ten ze-ra zu ? Es - pai - ni - a - ko bor - thu - ak
Ou r g^-MÜQ J i M r^ o - ro El - hur-rez be - the - ak di - tu - tzu : Gaur-ko
^ ■ 'M f f l' g I f f ^ ZU - re os - ta - tu Gu - re e - tche - an ba - dutf r^rti f
l I r ip i zu I Gu - re e - tche «an ba - du - zu ! Urt:(p churia, erra^, Nora
yoaiten :^era xu ? Espainiàko horthudk oro Ellmrrex^ hetheak ditut^u :
Gaurko :(ure ostatic Gure etchean hadu^u I

The text on this page is estimated to be only 2.53% accurate

^ . nalotnbe, ^^' _ ^ ^ vous les avez BlancUe p^o d'Espagne - ""^ _
goir _ Tous les portsC^^^^, ^berge pour ce soir pleins de neige , maison. _
^i non 1, cnr U table , — "" _i non pi" pareille - ^ ^^ solei- à'éd»t

The text on this page is estimated to be only 13.06% accurate

AMOUREUSES 'î3. V. — La belle enfant 1^*11 JJll.Ji } J'j "ij
jjM» h^ U-me e - dcr bat i - ku - si nu-ben Do-nos\i.fli\ fiJ^vMii' Il I' j m ti -
a • ko ka - le - an ; lu cr - di - tcho bat hari eSan ga-be No -la pa- sa - tu pa -
re - an ? U-me an? Go:-pu - t::a zu - ben li - ra - na et -a O-nak if J J J l 'i " ^
'^Tv " ^ ze - bil - izan ai - re - an ; Po - li - ta - go - rik ez - tet if^i l 'f Ml II I
r ni II 1 1 i • ku - si Ne - re be - gi - en aur - re - an. Gor-puUme eder bai
ikusi nuben Dofostiako halean; Jt:^ erdîtcho bat hari esan gobe Nola pasatu
parean ?

134 CHANSONS Gorput:(a :(uben lirana eta Ohak x^ehilt^an
airean : Polîtagorik e:^tet ikusi Nere begien aurrean. J'avais vu une belle
enfant — dans la rue de Saint-Sébastien ; — sans lui dire un petit denai-mot
— comment passer à côté ? — Elle avait le corps svelte, et — ses pieds
marchaient en Tair : — je n'ai pas vu de plus belle — au devant de mes
yeux. Ange blanc sans pareil, — fille du pays basque, — sans y penser, vers
vous toujours — mon cœur m'entraîne : — dans la volonté de (vous) voir je
marche toujours là, — ma bien-aimée, quel travail I — Vous me tenez ici
enchanté — toujours en train de penser à vous. Les jeunes galants
demandent — où demeure cet ange ; — comment s'appelle ma bien-aimée
— la moindre personne ne le saura pas ; — ellemême ne le voudrait pas,
non, — je demeure dans cette croyance ; — de meilleur cœur plein d'amour
— il n'est pas dans le pays basque. (Santesteban, M«nteroU.)

AMOUREUSES I35 VI. — Le chemin des étoiles Le chemin des étoiles du ciel, — si je connaissais — j'irais ma bien-aimée (i) — tout droit trouver : — je ne puis sans elle, — moi, vivre ici (2). Un jeune chêne que ma hache — (a) tranché — me paraît mon cœur — blessé ; — il a toutes ses racines mortes (3) — (et) séchées. S'il se pouvait, mon œil — étant fermé, — que celui de ma bien-aimée — s'éclairât, — je donnerais tout mon sang — à verser. Car elle était de toutes les fleurs — la plus belle, — et aussi de mon cœur — la plus aimée ; — pour elle sera mon dernier — soupir. (Sallaberty ; Fr. Michel, dans le Gentleman^s Magasine j octobre x8\$8, p. 383; M»« de la Villéhélio.) (i) Là, j'irais ma jeune bien-aimée, etc. {i) Var. : Mais pourtant ce soir moi elle — je ne peux voir. {3) Et les racines loi tomberont, etc.

The text on this page is estimated to be only 15.83% accurate

CEr.VSr K5 — .»-. rr.uuniar ^^^^ l|r " .. f f' ■■■!■■ ^ i- - C. - j;
GoİT.jK f:2^ y:stn\2 yjùî^ia; Kigarrectij f-js^t^m du hidùi ; ApendiTa
konisolaî:^aîlia, La fille de la maison Ischauspe (i), coutnrière, — s'en
allant de trcs-bon matin pour coudre, — passe son chemin (toute) en
larmes; — son apprentie (cherche) à la consoler. Si la plus belle étoile du
ciel — venait ponr mY-claircr, — je m'en irais voir ma bien-aimée — j/our
lui dire mes peines. l'jî arrivant à la place de Sorhouette, — un (i) Variêtitts:
La maison Heltchaspe, la maison Sortlieni.

AMOUREUSES 1^7 jeune homme avec des bas blancs — j'ai regardé, n'ayant jamais vu, — mon petit Pierre, votre pareil. La pêche, dont la fleur est si belle, — a ea dedans un noyau bien dur ; — j'ai aimé ce que je n'aurai pas; — c'est ce qui me fait de la peine au cœur. Avez- vous aimé ce .que vous n'aurez pas? — est-ce cela qui vous fait de la peine au cœur? — Aimez ce que vous pouvez avoir, — et laissez ce que vous ne pouvez avoir. Je ne suis pas, moi, en danger de vivre — dans ce monde sans aucune peine; — je suis jeune et fière, — et n'ai pas perdu l'espérance de vous (avoir). Il y a longtemps que vous m'aviez dit — que vous n'aviez pas d'autre bien-aimée que mc^ ; — et maintenant que le temps est arrivé — vous ne vous en tenez point à votre parole. Adieu donc, ma belle amoureuse, — adieu, adieu pour toujours ; — mariez-vous avec qui il vous plaira ; — mais gardez-vous de ma rencontre. Qu'arrivera-t-il de votre rencontre? — Quel sera votre pouvoir? — Quelque chose qui m'arrive, — c'est vous qui donnerez un sujet d là critique! (BirUtou, 1\$ décembre 1867; Sara, 1\$ aan 1M8; Halaou, i«' juin 1868; SalUberry.)

The text on this page is estimated to be only 10.74% accurate

I3B CHAXSOXS VIII. — La perdrix dans U montagne 4*1' J j f
I I " 'J,' L" Mcn - lii - an zoi-nen e - der E-pherran-go gorri ! liz-ta bc-har fi
- da - tu I-tchura c - der ha4*1' J, J f [■ I P I HT' L'i ri : Kc - rc mai-te - ak e
- - re Ber-tze - ak i - dujL^ f • g f r r r 1 rlj I LL^ ^ ri, Ni -ri hitz e - man e - -
ta Gi - be-laz i - tzuII I I 1 1 n I II li. Ne - re mai -te • ak Mendian xpitun
eder Epher :(ango gor ri! Ene maiteak ère Bert:(eak iduri : Niri hit:^ eman
eta • ' Gibcâi iiTiuli, Dans la montagne, combien (est) belle — la perdrix
aux pattes rouges ! — Ma bien-aimée aussi

AMOUREUSES 139 ressemble aux autres : — après m'avoir donné sa parole, — elle me tourne le dos (i). Vous avez mon cœur — tombé sur vous; — et le vôtre au contraire, — pareil à la pierre ; — mes pauvres yeux — (sont) une fontaine de larmes. L'air (est) vieux et — la chanson nouvelle ; — ma jolie bien-aimée, — vous êtes charmante ; — vos couleurs (sont) blanc et rose, — à la rose semblable: — vous êtes née au monde — mon désespoir. Je m'adresse à vous, — belle rose ; — de celte grande peine — (pour) que vous me sortiez : — dans ce chagrin de mourir — si j'avais le malheur, — vous auriez dans le cœur — (des) larmes éternelles. Variante : Êtes-vous au lit, jolie dormeuse? — Si vous n'êtes pas au lit, — venez-moi à la fenêtre ; — après vous avoir dit un petit mot, — je pars tout de suite. Vous avez le frêne élevé, — l'étoile plus élevée ; — il n'y a pas encore une heure — que je suis (x) Les deux premiers vers se répètent. Dans les paroles ^ui accompagnent la musique, au lieu de répéter ces deux vers, on en a ajouté deux autres qui signifient : « Il ne faut pas se fier — à cette belle apparence ».

The text on this page is estimated to be only 14.43% accurate

138 CHANSONS VIII. — La perdrix dans la montagne Mon - di
- an zoi-nen e - der E-phcr zan-go gorrr^J ^ r r \?) ^JJ j ri î Ez-ta bc-har fi -
da - tu I-tchura e - dcr haU't'i r ur II ijji f f I n I ri: Ne - re mai-tc - ak e - - re
Ber-tze-ak i - duri, Ni -ri hitz e - man e - - ta Gi - be-laz i - tzuVu Ne - re
mai -te • ak Mendian i^oitun eder Epher :(ttngo gor ri I Em maiteak ère
Berti^eak iduri : Niri hit:(^ eman eta Dans la montagne, combien (est) belle
— la perdrix aux pattes rouges 1 — Ma bien-aimée aussi

AMOUREUSES I39 ressemble aux autres : — après m'avoir donné sa parole, — elle me tourne le dos (i). Vous avez mon cœur — tombé sur vous ; — et le vôtre au contraire, — pareil à la pierre ; — mes pauvres yeux — (sont) une fontaine de larmes. L'air (est) vieux et — la chanson nouvelle ; — ma jolie bien-aimée, — vous êtes charmante ; — vos couleurs (sont) blanc et rose, — à la rose semblable: — vous êtes née au monde — mon désespoir. Je m'adresse à vous, — belle rose ; — de cette grande peine — (pour) que vous me sortiez : — dans ce chagrin de mourir — si j'avais le malheur, — vous auriez dans le cœur — (des) larmes éternelles. Variante : Êtes-vous au lit, jolie dormeuse? — Si vous n'êtes pas au lit, — venez-moi à la fenêtre ; — après vous avoir dit un petit mot, — je pars tout de suite. Vous avez le frêne élevé, — l'étoile plus élevée ; — il n'y a pas encore une heure — que je suis (x) Les deux premiers vers se répètent. Dans les paroles 40! accompagnent la musique, au lieu de répéter ces dettx vers, on en a ajouté deux autres qui signifient : « Il ne faut pas se fier — à cette belle apparence ».

140 CHANSONS au lit ; — que, pour me lever du lit, — j'ai de la peine. Dans les hauts ports belle — (est) la perdrix aux pattes rouges ; — vous avez mon cœur — engagé vers vous ; — et le vôtre au contraire — pareil au rocher. Le cerf va vite — devant les chiens ; — il entre dans Teau — quand il le peut, — non par amour, mais — bien par son besoin ; — vous aussi, de même — vous agissez, vraisemblablement. Autre variante : J'ai une charmante — aimée de cœur ; — nous sommes en amour — les deux Tun avec l'autre ; — de son air charmant — je suis toujours heureux : — qu'il y en a de pareille — il ne me semble pas, certes. L'oiseau rouge-gorge — chantant tristement, — le logement pour la nuit — cherche dans le monde ; — moi aussi la même chose — je vous deviendrais, — si la bien-aimée ne me — ouvrait la porte. Je vous dis adieu — maintenant, ô la plus dnée ; — dans ce triste départ, — donnez-moi •a main ; — quand m'apparaîtra — de nouveau votre œil ? — Peut-être jamais ; — adieu, belle. (Salkbeny ; M** de la ViUihélio ; Urnoon.)

The text on this page is estimated to be only 21.91% accurate

AMOUREUSES 14I IX. — Reproches Résolu. Ar - gi - a de - la
di - o - zu : Ga - bcr-di Il 'f iiuiii " ^ Ml M m o-raino cz-iu - zu ! H - ne - ki -
la - ko dem - bo - ra Luff y jll j'if. J» Mi|i hjii jg ze i - du - ri - tzcñ zai - tzu :
A - mo - di - o - rik ez - tu • zu, O - rai zai - tut e - za - gu • tu I Argia delà
dioT^u : Goberai oraino e:(tu:(u I Enekilako dembora Lw^e idurition :(ait:
(u : Amodiorik e:(tu:(u, Orai :(attut e^^agiUu I Vous dites qu'il fait jour ; —
vous n'avez pas encore minuit» — le temps où vous êtes avec moi — vous
paraît long; — vous n'avez pas d'amour; — je vous connais maintenant.
Est-elle parmi les artisans — toute votre foi? (i) — Le père et la mère ont
aussi un tel désir; — d'abord l'une et maintenant l'autre; — oh ! quelle triste
peine ! (i) VarianU: Vous avez dans ks aitiiait — tonte votre pentie, etc.

The text on this page is estimated to be only 23.55% accurate

142 CHANSONS Quand le genêt est en fleurs, — l'oiseau (se pose) là-dessus ; — celui-là s'en va en Tair — quand il lui plaît; — l'amour de vous et de moi — marche ainsi dans le monde. J'étais parti du pays, — le cœur joyeux; — quand je revins au pays, — j'avais la larme dans l'œil ; — prenez-moi à votre côté, — tant que je vivrai dans le monde. (Sallaberry; F. Michel, Pays; M«« de la VilléhéUo.) X. — Le mal d'amour rç^ f Mj Mij^vii' M r r^ Kan - to - ro bcr-tsu bi - a Na - hi tut kan - tai,»»;viii ji |ij M^^^N' Jç ri tu ; Su - yet as - ki tris - te - a bai-tza-ku ger-thah i ll~l l~ t I in I tu : Ur - tzo ko - lo - ma- no bat iTTf^i II II II II I I j n tris - te - ki ba - ra - tu, Lu-ma bat he - gaiiî_i irTYT^i h [Il pe - tik bai - tza -yo fal - ta - lu. Kaniore hertsu bia nahi tut kantaiu, Suyet aski tristea hait'^aku gerthatu : Urt:(o koîomano bat tristéki baratu, Lutna bat hegalpetik bait^ayo fâltaiu.

AMOUREUSES 145 Je veux chanter deux couplets d'une chanson, — parce qu'il nous est arrivé une assez triste aventure : — une petite colombe s'est tristement arrêtée, — parce qu'il lui a manqué une plume de dessous l'aile. Oh! blanche colombe, à l'œil chatoyant, — c'est vous qui avez trop donné l'entrée : — si vous étiez demeurée seule dans votre cage, — il n'y aurait pas maintenant ce sujet (de conversation). Il n'y a pas eu, non, de ramier dans ma cage, — je suis demeuré seulement avec une jeune poulette : — celle-là ne dira point de mal sur moi, — car elle m'aimait trop de tout son cœur. Je pars maintenant marin sur la mer, — priez Dieu qu'il ne m'arrive point mal, — (Ce reste manque). Il ne vous convient point d'aller sur la mer, — de risquer là votre belle vie ; — si par hasard il vous arrivait de mourir tristement, — mon cœur ne se consolera jamais. Même si je mourais, n'attristez pas votre cœur, — et ne revêtissez pas, oh ! non, votre corps de noir ; — mais dites pour moi le Pater et l'Ave Maria, — et recommandez-moi au Dieu du ciel. Les rameaux du buis sont verts en toute saison, — mon bien-aimé ; je ne saurais demeurer sans vous voir, — même avant de savoir la

The text on this page is estimated to be only 17.67% accurate

144 CHANSONS nouvelle de ce voyage, — le chagrin m*a fait oublier mes espérances. La lune pendant la nuit et pendant le jour le soleil, — le temps a pour lors peu de malice ; — les jeunes filles doivent toujours se garder, — de peur de mourir malheureusement d'amour. (Sare, 2 décembre 1870; Ainhua, 17 janvier 1873 ; pap. Dihinx.) XI. — Plaintes Lur - ra-rcn pe - an sar nin - dai - le -ke mai-fe - a J Jtr f n i|^ zu - re a-hal - gez ; Bost pen-sa - ke - ta e - gi - nik 'fT^ ^lM " " ^ ^ I j ij.i iMi na - go zu-re-kin i - zan be - har-rez : Bor-tha barne - tik zer-ra-tu e - ta be-thi gam - be-ran ni - garrez, Scn - ti men - du - ak ai - re - an e-ta bfn > t uhl " " •" IiTt'iTI ho - tze - ti - kan do-lo - rez j E - ne chan - gri-nez hi - lairTf P > B ^ Il r^ l> I Ij I raz - te - ko sor - thu - a zi - nen a - ra - bez.

AMOUREUSES 145 Lurraren pean sar nindaiteke, maitea, :(ure
 ahalge:^; Bost pentsaketa eginik nago :(ureMn i:^an heharre:(^ : Bortha
 barneiik \erratu eta betht gamberan nigarre:^ Senthnenduak airean eta
 bihotietikan doïore^, Eue changrine:(^ hiîara:(^teko sorthua :(imn arabes.*
 Je me mettrais sous la terre, ma bien-aimée, par honte de vous ; — je
 demeure faisant mille pensées, par le besoin d'être (i) avec vous ; — ayant
 fermé ma porte en dedans et toujours en larmes dans ma chambre, — les
 pensées en i*air et le cœur plein de douleur, — puisque vous étiez née pour
 me faire mourir de chagrin. Vous êtes née à une bonne heure, étoile de
 toutes les étoiles, — il ne paraît pas à la vue de mes yeux de pareille à vous;
 — je vous avais demandée pour épouse et compagne, comme je vous l'avais
 dit, — mais (2) il ne vous a pas paru que j'étais assez pour vous : — que
 Dieu vous destine à quelqu'un {3) de meilleur que moi I Les marins s'en
 vont à la mer pour le navire ; — je ne laisserai jamais l'amour pour vous; —
 ma charmante, quoique nous ne devons pas vivre l'un avec l'autre, — je
 vous ai aimée une fois, et (1) Var. : De me marier. (2) Var. : Et. (3) Var, : A
 un compagnon meilleur, etc. 10

146 CHANSONS je ne vous détesterais pas : — vous êtes entrée dans mon cœur pour toute l'éternité. Au printemps (i), combien est beau Poiseau qui est sur l'arbre (2) en chantant 1 — L'amour m'entraîne après vous, ma bien-aimée; — ma charmante, je ne vous forcerai pas à l'amour; — si je meurs de ce chagrin, soyez satisfaite en votre esprit, — c'est assez que je sois malheureux moi-même dans le monde (3). De nuit, combien est belle l'étoile intermédiaire maîtresse ! (4) — je ne puis pourtant regarder que vous, ma bien-aimée; — puisque après vous avoir pris pour moi pour tout astre, — je vais mourir pour vous, (femme) sans pitié. (Ustaritz, 9 juin 1868; Ainhua, 12 février 1871; Sallaberry; pap. Chaho.) XII. — Séparation Mon bien-aimé m'a envoyé — avec un petit oiseau des compliments, — quoique étant loin de (i) Var. : An mois de mai, etc. (2) Far. : Sur le hêtre, etc. (3) Far. : Ma charmante, si vous n'êtes pas trompée en amour, — je vous ai aimée, et je ne changerai pas; — vous m'êtes entrée dans le cœur pour toute l'éternité. (4) Aritxflrray l'étoile des bergers, l'étoile du matin, Lucifer, la. planète Vénus.

AMOUREUSES I47 corps — qu'il est toujours de cœur avec moi, — qu'il viendra me voir brièvement, — que je vive contente. Ma bien-aimée, qu'avez-vous ? — Qu'est-ce qui vous chagrine ainsi ? — Qu'est-ce qui vous attriste de la sorte ? — Avez-vous perdu les honneurs et tout ? — ou bien avez-vous quelque crainte — que j'en aime une autre que vous ? Même si je demeure triste, — je ne le demeure pas sans raison ; — qu'est-ce qui me fera en effet plaisir — après que j'ai perdu de vue — l'étoile qui n'a pas sa pareille ? — J'en ai le cœur brisé. Avez-vous perdu de vue — l'étoile qui n'a pas sa pareille ? — Demain soir, elle vous viendra du ciel, — s'il n'y a pas de nuage ; — pour n'avoir pas de peines, — prenez-la, venant de là. Dans le monde, il n'y a pas d'étoile — pareille à celle que j'aime ; — quoique née sur la terre, — elle brille comme si (elle venait) du ciel : — puisqu'elle est si belle, — ne soyez pas surpris si je l'aime. Je pars du pays, — j'ai souvent la larme dans les yeux ; — j'ai aimé sincèrement une bienaimée, — du milieu même de mon cœur ; — j'ai besoin de la quitter à bref délai : — ah ! ah ! comment vivrai-je, moi ? Au milieu même de la nuit, — je vous demeurais assis à la fenêtre, — d'où je vous

148 CHANSONS regardais — en grande, grande espérance; — comme il se fit froid et tard, — je m'en allais au lit tout triste. J'ai eu beaucoup d'amou/, — mais maintenant je vous quitte, — pour revenir aussi vite que possible ; — mais voici à présent le moment : — maintenant je dois vous quitter : — oh ! que ne puis- je faire autrement ! Prenez promptement une résolution, — vous êtes long à vous décider ; — si vous voulez me quitter, — regardez-moi bien une fois — à quoi vous vous êtes engagé — et qui vous avez aimé. (Sare, x\$ mars x868; Ainhua, 13 mars 1870; Sallaberry.) XIII. — Infidélité Quelques chansons, dans notre pays, sur Tamour, — nouvelles, nouvelles, ont été données le lendemain de Pâques ; — j'avais une colombe blanche et rose dans mes filets ; — quand je vis mes filets sans colombe, — je fus stupéfait : était-elle allée en l'air ^ans ailes ? Il n'y a pas doute que cette rose ne fût quelque chose ; — il n'y a pas dans la boutique de marchandise pour les yeux de tous ; — je veux dire qu'elle était charmante, parfaite à mon goût; — mes yeux n'avaient pas assez de lumière pour

elle; — je Tai perdue et ne m'en consolerais point tant que je vivrai. Elle n'a pas encore accompli dix-sept, dix-huit ans ; — il y en a déjà trois que j'ai été pris dans les • amours : — ayant aimé pour mon malheur une colombe blanche et rose, — la charmante (i) que j'avais n'est pas arrivée au bout; — en ce monde personne ne sait combien, j'ai souffert. L'amour est une triste chose pour les jeunes gens, — pour celui qui le prend jusqu'au point de ne pouvoir le quitter ; — je viens de prendre ce mal, sans barbier pour le guérir; — je ne pensais pas que l'amour me mènerait là; — j'ai assez de mal pour m'en aller de ce monde. Il n'y a ni médecin ni barbier qui en sache assez, — qui ait un remède (2) pour guérir mon mal; — un rosier m'ayant mis une belle fleur devant les yeux — me l'a ôtée pour la donner à un autre : que ferai-je donc ? ^ — je reconnais qu'il n'y a pas d'autre moyen que la patience. (Âinhua, 22 déc. xS68 ; pap. Cbaho.) (i) Var. : Le chagrin. (a) Var. : Qui en sache assez en ce monde.

The text on this page is estimated to be only 25.45% accurate

ISO CHANSONS Dolce. XIV. — Éloignement E - ne mai -te - a,
bar - da non zi - nen, Ij J J jl'i'IJ.^ I^^'l'f^ ^ ^ Nik bor - tha-no - a yoi - te -
an ? Bu - ru - an ere min nu - en e - ta Du - da - rik ga - be Il III It H. Ml' II'
Il II ' o - he • an Du - da - rik ga - be o - he - an. Ene tnaitea, barda non :
(inen, Nik borthanoa yoiiean ? Buruan ère min niien, eta Dudarik gobe
ohean. Ma bien-aimée, où étiez-vous hier soir, — quand je frappais à la
porte ? — J'avais grand mal à la tête, — et j'étais au lit sans doute. Hier soir,
en rêve, — j'ai entendu une voix charmante ; — elle était pleine de douceur
; — il n'y en a point de pareille. J'étais endormi, mais je me suis réveillé —
ayant entendu cette voix charmante... (Ce qui manque), La douceur est une
belle chose! — Qui pourrait dire le contraire? — (Je suis) la nuit sans
sommeil et le jour aussi — sans aucun repos.

AMOUREUSES 151 De tous les arbres le plus beau — est le hêtre dans une futaie (i); — vous avez de belles paroles, mais — votre pensée est ailleurs. Me séparer de vous — me semble mourir; — si je ne meurs pas, je reviendrai : — donnezmoi un baiser, ma bien-aimée. (Ustaritz, 22 avril 1869; Saint-Pée, 9 sept. 1869.) COOTLET SUR LE MÊME AIR : Nik hàlimbanai':^ gtiarda bedere Zembait maiteno hanuke; Neskatcha ga: (te, eder dirmek, Nïta:(^ kasurtk e^tuie ! Si j'étais seulement douanier, — j'aurais -quelque bonne amie; — les jeunes filles, celles qui sont belles, — ne font pas cas de moi. (Brisous, 13 oct. 1869.) Variantes : La lune est belle de nuit, — et le soleil aussi de jour ; — ma bien-aimée leur est pareille, — tant elle est charmante. Ma charmante, dormez-vous? — (ô vous) pleine de douceur, — si vous dormez, réveillez^i) Litt. : « Dans un bois noir » oihañ btUxfan.

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

152 CHANSONS VOUS : — n'êtes-vous pas rassasiée de sommeil (i)? La nuit passée, en rê\le, — j'ai entendu une voix charmante ; — elle était pleine de douceur, — il n'y en a point de pareille. L'amour est une chose folle, — qui peut perdre une personne; — les nuits (sont pour elle) sans sommeil et aussi les jours — sans aucun repos. Me séparer de vous — me semble mourir; — donnez-moi un baiser, ma bien-aimée, — ce sera peut-être le dernier (2). (Sare, 15 mars 1868; pap. Chaho.) Avdantino. il'ijif H'r XV. — Adieu, ma bieu-aimée A. 1^^ A - di - os e - ne mai - te - a, A - di l" 2» / ii'iViJii 1 1 iii 1 1 III' l'fj II os se - ku - la - ko ; A - di- ko ; Kik cz - tut bcr-tzc petu - dan Hainli - bro ber - tzeu-da - ko Kik ez* ko. (1) Var. : N'ayez pas de paresse. (2) Var.': Si je ne meurs pas, je reviendrai, — donnez-moi deux baisers, ma bien-aimée.

AMOUREUSES 15J Adios, ene maiiea, Adios sekuldko; Nik
e^tut bert'^e penarik, Maitea, ^uretdko, Zeren ut^i '^inttidan Hain libro bert:
(endako. Adieu, ma bien-aimée; — adieu, pour toujours ; — je n'ai d'autre
peine, — ma bien-aimée, (que) pour vous, — de ce que je vous ai laissée —
si libre pour les autres. — Pourquoi dites-vous : — adieu pour toujours ? —
Pensez-vous que je n'ai pas — d'amour pour vous ? — Si vous me voulez,
vous, — vous ne m'aurez pas pour les autres. — En disant adieu, — je ne
puis de cœur m'éloigner ; — ma bien-aimée, ne pourrais-je — demeurer une
nuit avec vous? — alors vous apprendriez — combien je suis aimable,
(Sallaberry; pap. Dihinx.)

The text on this page is estimated to be only 26.87% accurate

IS4 CHANSONS XVI. — Amours et mariages I - ru - ten a - ri nu
zu khi - lo - a h I II II I I II I I i iM 11 I ger - ri - an Ar - du - ra du - da - la -
rik ar - du - ra ifi r c J| T C pif f i'i If\i U du - da - la - rik ni - gar - ra be - gi
- an Ar-du - ra rTi II r h Mil ' ifif du - da - la - rik ni - gar-ra be - gi - an.
Iruten ari nu:(u, hhiloa gerrian, Ardura dudaJarik nigarra begian. Je me mets
à filer, la quenouille à la ceinture, — ayant souvent la larme dans l'œil. Vous
pleurez, oh I avec un soupir; — vous vous consolerez, oh ! avec le temps.
Vous dites, paraît-il, que je suis brune ; — je ne suis pas blanche et rose :
vous dites vrai. Les blancs sont blancs, moi je suis brune; — il en est bien
content, celui qui a besoin de moi. On dit dans la rue que je suis brune : —
je ne suis pas une belle blanche : ils ont raison. D'aimables et belles
blanches (il y a) douze

AMOUREUSES I55 au pas; — de gracieuses brunes, deux sur mille. Blanches et noires sont les brebis dans la montagne ; — vous non plus vous n'avez pas tous les avantages. Pourquoi faire venez-vous à la place à la danse ? — les gens disent que vous êtes enceinte. Même si je suis enceinte, je sais de qui, — d'un joli fils d'une brune. Un petit enfant dans le ventre, un autre au bras, — le mari au cabaret ; rien à manger à la maison. C'est le fils d'artisan, rouge de couleur, — qui caresse les filles de Baigorri. Je n'ai point de caresses que d'autres n'aient pas; — c'est lui qui marche derrière moi; que ferais-je ? Vous dites, paraît-il, que j'ai les maux d'amour; — je n'ai point de mal d'amour ; vous dites le mensonge. Ceux qui ont les maux d'amour sont ainsi signalés : — les joues osseuses et sèches, les couleurs vertes. Les gens disent : « Marier ! marier ! » — la pensée de me marier n'a pas encore chauffé en moi. Les gens disent ainsi beaucoup de choses qui ne sont pas, — ma jolie bien aimée, sur vous et sur moi.

I\$6 CHANSONS Je vois des jeunes filles qui sont mariées — qui se promènent dans la rue, avec tout plein de petits enfants. Pourquoi dois-je manger une pomme sure — quand je puis en manger une bonne et fine ? Je voudrais me marier, .moi, — je sais bien avec qui ; — avec une jeunette belle et aimable^ Avec une jeunette belle et aimable, — avec une brune bonne et riche. Brune précieuse, sans pareille, — les gens disent que vous n'êtes pas à moi ; Le monde l'avoir su, et moi ne pas le savoir, — vous faites bien de garder le secret ! Si vous vous mariez avec un laboureur, — vous mangerez la sardine avec la mettre froide. Si vous vous mariez avec un muletier, — vous mangerez le poisson avec l'huile. Si vous vous mariez avec un marin, — vous mangerez la sardine avec la morue. Si vous vous mariez avec un notaire, — vous mangerez de la poularde avec du pain tendre. Si vous vous mariez avec monsieur le juge, — vous boirez du café avec du sucre. Frère, voulez-vous acheter quelque femme? — Dans les coins du jardin, dix-huit pour un sou. Sœur, voulez- vous acheter quelque homme?

AMOUREUSES I\$7 — Dans les alentours de l'église, huit pour deux sous. (Sare, 15 mars 1868; Ustaritz, 13 octobre 1868; Ainhoa, 21 décembre 1877; pap. Chaho; Sallaberr).) XVII. — Le mal d'amour Vous m'avez malade de cœur, je vous le dis en deux mots, — je me trouve pris par la fièvre maligne, de crainte de ne pas vous avoir : — de grâce, de grâce, prenez-moi, que je ne meure pas de chagrin. — Contre toutes les maladies il y a des remèdes : — si vous avez la fièvre mahgne, servez-vous du barbier, — et ne venez pas chez moi, ayant besoin de moi pour médecin. — J'ai une bague faite d'or fin; — jusqu'à ce que je la voie entrée à votre doigt, — mon cœur n'aura pas dans ce monde de repos. — Si vous avez cela, donnez-le à une autre; — à mon doigt vous ne tnettrez pas de bague; — vos pas douloureux seront inutiles. — Où que je puisse aller, mon cœur est avec vous; — je ne prends pas de plaisir avec mes jeunes camarades, — alors que je ne vous vois pas avec vos jolis yeux. — Il y a sept ans accomplis cet été, — que

158 CHANSONS d'un amour parfait je vous ai aimée; —
maintenant je suis triste, parce que je dois vous quitter. (Idarbide, près
Mouguerre, 4 août 1869^ Sallaberry, recueil inédit.) XVm. — La délaissée
Le matin se lève une étoile, une belle, — on dit que celle-là est la plus belle
du ciel; — sur la terre, j'en vois une plus belle, — et qui, dans le ciel même,
n'a pas sa pareille. Depuis longtemps, de nuit et toujours, — je vais à la
chasse à un joli oiseau; — à la fin, je l'ai pris, oh ! mais tristement, — la
plus belle de ses plumes lui est tombée I — Oiseau chanteur, joli, charmant,
— depuis longtemps je n'ai pas entendu votre douce voix; — allons !
consolez-vous, plein de tristesse, — vous ne serez pas mal traité. — Vous
parlez gentiment, comme à votre ordinaire; — j'ai peur que vous ne veuillez
me tromper; — j'ai perdu la liberté et vous en êtes cause ; — ne me quittez
pas, si vous êtes fidèle. — Ne savez-vous pas que je suis un monsieur
galant, — qui jamais n'a pensé à tromper ; — si vous ne vous fiez pas à un
galant homme, — ne vous fiez dorénavant à personne autre... /

AMOUREUSES 159 — Un bouquet de roses éclos en février — j'ai envoyé à ce monsieur en compliment, — que j'avais eu le plant de son jardin, — qu'il le regardât en se souvenant de moi. Quoique je pensais que ce monsieur aurait du plaisir — à avoir un bouquet de son plant, — il l'a renvoyé (disant) qu'il ne le veut pas, — qu'il ne se rappelle point avoir donné de pknt. Bouquet charmant (i), soyez le bienvenu ! — Je ne vous abandonnerai point (2) comme ce monsieur, — je vous nourrirai fraîchement de mon sein, — en vous appelant du nom de ce monsieur. Mes jeunes compagnes, divertissez-vous ! — Depuis longtemps, moi, je demeure triste ici. — Fuyez les jeunes messieurs qui ont des chapeaux ; — c'est leur rencontre qui m'a perdue (3). (Fr. Michel, Pays basque ; Sallaberry» recueil inédit.) (i) Far. : Ma jolie fleur. (2) Var. : Je ne ferai point. (3) Var. : Mes jeunes compagnes se divertissent sur la place, — et moi, malheureuse, je (suis) tristement dans ma chambre ! — J'avais mis ma confiance dans un joli jeune monsieur, — il s'en est servi pour me trahir.

The text on this page is estimated to be only 15.01% accurate

C. — CHANSONS SATYRIQUES ET HUMORISTIQUES I. —

Quand j'étais jeune Gaz - te nin - tze - ne - an. Ho - goi ur - thell' u yii H'Mr
^"irM'^P tan, Ar - du - ra nin - da - bi - lan Nes-ka - ti - leirlHlP'M'pif
^^{TC'^ rfli^^^l tan E - ta o - rai al - diz os - - ta - tu - e - tan Di11!" 8
nMPF^-firi-^P ir.^ ru eu - ti mol-san Be - har or - du - e - tan Niic'fl
c'iin.iMi 1 1 1^ i| f II hork cz nau - te na - hi kom-pai - ni - e - tan. Ga:(fe
nint^^enean, Hogoi urihetan,

CHANSONS SATYRIQUES 161 Ardura nindabilan Neskatiîdan.,.
Eta orai aldix[^] ostcUudan, Diru guti molsan Behar orduetan ; Nihork ex[^]
naute nahi kompainietan. Quand j'étais jeune, à vingt ans, — souvent je
marchais — parmi les fillettes, — et maintenant dans les auberges ; — peu
d'argent dans la bourse, — aux moments de besoin ; — personne ne me
veut dans les compagnies. Ce couplet est très-populaire, mais la chanson se
complète par deux autres qui le précèdent et que voici : Dans le pays de
Soûle, il est de beaux garçons : — mon fils est de ceux-là ; — je ne peux le
détourner des filles, — je ne sais ce qu'il en veut tirer : — il ferait mieux de
les quitter toutes. — Père, demeurez, je vous prie, sans vous fâcher ; — je
laisserai, moi aussi, tous les divertissements ; — viendra le temps pour vous
et pour moi — où elles nous laisseront à tous les diables, — et je n'aurai
alors d'elles aucun souci. (Pap.jDihinx ; Sallaberry, recueil inédit.) II

The text on this page is estimated to be only 27.97% accurate

162 CHANSONS SATYRIQUES II. — Le moyen de vivre
longtemps A-gur Be-tti-ri On - gi e-thor-ri! Bi - zi zi-TA- de-ya o - rai - no ?
Bai bi-zi naiz e - ta bi - zi 1^1) ic I! r I n^r \f~t^f\ go - go, Har-tze - ko -
ak bil ar - te - rai - no. Agur, Bettirri, Ongi ethorri I Bixi :(iradeya oraino ?
— Bai, bi:(^l nai:^ eta hi^; } gogo, Hart'^ekoàk bil arteraino. Salut, Pierre!
(soyez le) bienvenu (i). — Vous vivez donc encore? — Oui, et aussi j'ai
envie de vi\Te — jusqu'à ce que j'ai ramassé ce qu'on me doit. Pour les huit
à venir (pour longtemps) — vous êtes homme (en vie) — de cette manière
encore; — que Dieu vous conserve — jusqu'à ce que mes créances soient
recouvrées. (Pap. Dihinx; Sallaberry, recueil inédit.) (i) Var. : Mille
compliments. — Autre var. : Salut, Etienne, comment êtes-vous ?

The text on this page is estimated to be only 23.05% accurate

ET HUMORISTiaUES 163 III. — Le mulet du charbonnier m 'If
f ir M ir liii!"^ < I Hau da i - khaz - ke - ta - ko raan-doa - ren trairlHirn pif
h^fT^^i t'iiff'Oi za : Bu - ru - a phi - su e - ta il - le - a la - tza, Ilu hl II M f ||
yl imt I f| tchu-ra gai - tza ; Bas - ta pe - tik do-ha - ko zor-ma eta balIn 11 n
1^ '^ . T' ir IIMr y I sa : Hau-tche da sal - sa ! Cris-to - rik ez-tai - te alII II I
H" iinrfi II [I 11 ^ I II I de - tik pa - sa ! Chris-to-rik ez-tai - te al - de - tik
pa - sa ! Hau da ikha:(ketako mandoaren tra'^a : Burua phisu eta illea lal^a,
Itchura gatt^a ; Bastapetik dohako :(orma eta balsa : Hautche da saî:(a î
Christorih e:(taite aldetik posa ! Voici le dessin du mulet du charbonnier :
— il a le cou maigre et le poil rude, — la mine mauvaise ; — sous le bât lui
va plaie et écorchure (i), — c'est ça une sauce I — Un chrétien ne pourrait
passer à côté. (1) Var. : Sous tout le bât, les plaies s'étendent.

164 CHANSONS SATYRIQUES Il a le cou maigre et la tête grande, — les os des joues sèches, tout oreilles, — les yeux malades; — des deux trous du nez la morve coule; — les lèvres épaisses; — s'il a eu quelques dents, il n'y paraît point. En deux mots, écoutez les affaires de ses quatre pattes : — le genou grand et l'arrière-train tordu, — qui cherchent vers la terre; — en faisant la courtoisie, il se met à genoux, — puis il n'en peut plus; — pour habituer les enfants, quel avantage ! Il a beaucoup de fantaisies, le fripon de mulet, — les quatre jambes boiteuses et l'eau dans les jointures, — la hanche de travers; — l'os du dos aiguë comme une épée, — ce n'est pas un mensonge; — j'ai peur qu'il ne me soit de temps en temps corché (après les rochers). Mulet laid, • sale, épouvantable, — tu me jetteras à perdre la santé, — provocateur de nausées; — l'hôtelier ne veut pas le laisser entrer, — (disant que) son entrée — lui empestera toute la maison. Le licol de sa tête a de la noblesse; — s'il y avait un acheteur, il faudrait le vendre — aussi rapidement que possible; — le prix d'un petit (verre) de vin s'il pouvait faire, — en réservant le caveçon, — dans ce marché on ne perdrait pas beaucoup.

ET HUMORISTiaUES 16\$ De la courroie de devant on demeure dans l'admiration ; — parce qu'elle est pour moitié en chanvre — et pour l'autre moitié en chiffons, — ayant pris tous les morceaux ramassés à terre : — Je suis rassasié du commerce, — je demeure ennuyé d'entrer dans la boutique. Les cordes au galop, et la traversière au trot, — en bas du ravin me sont parties en poste, — les dents m'en claquaient; — cent nœuds et deux cents queues — au bout de chacun. — Il eût mieux valu n'en avoir aucun. Tu n'as jeté à perdre une cape fine, — au temps de mon arrière-grand-père venue de Cadiz, — faite de petites pièces, — tout nœuds et trous et angles : — oh ! la belle mante ! — Jamais ne s'en ira de moi le regret de ma mante. Une frange neuve il a avec lui ; — il demeure en crainte que les larrons ne l'enlèvent quelque part. — Il marche bellement, — un morceau de burnous avec une peau — arrangée toujours, — la pelure lui coule le long des hanches. La corde de sangles que mon mulet a, — depuis les sept dernières années, est en dette à la boutique; — trop de temps ! — avec le marchand, j'ai brûlé mes bordes (granges); — foi de témoins, — moi aussi je ne puis recouvrer mes créances. Il va, maître de beaux sacs à charbon ; —
oa

166 CHANSONS SATYRIQUES ne peut trouver où est leur
ouverture; — (ils sont en) mille morceaux; — sept à huit pièces ensemble
— avec les trous : — qui doit les remplir a assez de travail. En basque
^ingila, en espagnol chinch (i), — là-dessus aussi j'ai de quoi parler. —
Comme un cheveu, — de peur qu'elle ne me soit rompue, je ne puis la
serrer, — quand j'ai fait la charge; — s'il y a du mensonge en cela qu'on me
coupe le cou. Le mulet m'est devenu vieux, le licou s'est rompu, — la dette
faite en l'achetant vit encore, — j'ai assez de travail ! — où que je veuille
aller, j'ai mes dettes pour maître : — j'aurais mieux sans doute — de lui
sortir les fers et de le lâcher dans la lande. Si j'étais jeune fille et manquais
de majo (2), — d'un mariage de charbonnier je ne traiterais pas ; — Dieu
me pardonne ! — parce qu'il est misérable le choix d'un charbonnier. — La
course qu'il fait ! — et il ne peut chasser de la maison Bettiri (3). Le
charbon vendu, le résultat est ceci : — d'une mesure (4) de maïs le prix
manque ; — après être (i) Esp. cincha « sangle ». (2) Esp. un beau, un
amant. (3) Bettiri Santx^ personnification de la misère. (4) Gait^uru «
boisseau » (Van Eys), « huitième de sac » (Fabre) ; un décalitre, on l'appelle
aussi un coussereau (Sallaberry, ms.).

ET HUMORISTIQUES 16j arrivé à la maison, — la femme pleure et — les enfants crient ; — et on ne peut les consoler — pour un ialo (i), ne trouvant pas de quoi. Pour commencer par la sandale, doucement, doucement, — elle a avec elle une odeur de chair corrompue; — ainsi bellement — le talon et Torteil (sont) toujours dehors, — par dessous un trou ; — il n'y a pas de danger de se brûler le pied. Des chausses les nouvelles je dirai proprement : — les boutons petits, et les boutonnières élargies, — ayant mis des chevilles, — par deux cents endroits — la peau paraît, — les braguettes rient, — foi de Dieu 1 tu l'auras tantôt sans culotte. J'ai un gilet de dessous bien beau, — par la faute des déchirures je ne puis le fermer ; — ma femme paresseuse, — quand elle a l'aiguille (est en) guerre avec le fil ; — crapaud fainéant, — elle demeure à dormir au coin du feu, à peine estelle levée. Voilà la splendeur qu'ont les charbonniers ; — à la crête du béret (est) juste un trou, — réparé par un point ; — trois ou quatre travers de doigts de cheveux (y sont) droits, — rebelles ; — je ne sais ce qu'ils font de leur argent. (SalUberry; F. Michel, Pays basque^ pap. Dihinx.) ^x) Galette de maïs ou de mlUet.

The text on this page is estimated to be only 16.84% accurate

i68 CHANSONS SATYRIQUES IV. — Dame Madeleine E-gun
ba - te - an, ni a - ri nin-tzan An - dreez-in i - ku - si - rik ; E-san zi - da - ten
: e - dana da-go ! Ez e - gin ha-ri ka - su - rik ! To - tai irit fffif p[^] tn[^]i'i'tii e
- gi - na za - go - en, ba-na E - zur - rak zauz-kan o - soii3[^]"[^]jiJ-j[^] J'J Jiji| l
ii.\ rik ; Gal-da - tu zi - dan e - ya e - tza-gon ta-fci> Refrain. nan ar-do go -
zo - rik. An-dre Ma - da-len ! an-dre Ma - da-len ! Laur-den er - di bat o - li
- o ! An-dreAk zor-rak in e - ta ge-ro Jan-nak pa-ga-tn-ko di • o.

ET HUMORISTiaUÉS 169. Egun hatean, ni art nint:(an, Andréa
e\in ikusirik; Esan :(idaten : edana dago I E^i egin hari kasurik ! Total egina
:(agoen, bana E:(urrak :^au:^an osorik ; Galdatu :^idan eia et:(agon
Tafernan ardo g07(prik. Refrain : André Madalen ! andre Madalen l
Laurden erdi bat olio ! Andreak :^orrdk in eta gero, Jaunak pagatuko dioï
Un jour, j'étais affairé, — ne voyant pas ma femme ; — on me dit : « Elle
est bue ! — ne vous tourmentez pas ! » — Elle était tout à fait (ivre), mais
— elle avait les os entiers ; — elle me demanda s'il ne restait pas — de bon
vin à l'auberge. Refrain : Dame Madeleine ! dame Madeleine I' — Un demi-
quart d'huile ! — Quand madame a fait des dettes, après — monsieur les lui
paiera ! Le père et les fils s'occupent — pendant Tétéan labourage; — la
femme de son côté en hâte — à la pêche vers l'auberge; — moi aussi,
ensuite, en sacrant, — je m'en allai du pays basque ; — par la faute de la
mère, voilà comment les pauvres — enfants se dispersent.

lyo CHANSONS SATYRIQUES Si je voulais une belle femme — je suis joliment attrapé; — mieux que moi, elle se mouille — avec du vin la lèvre; — elle ne se contente pas d'une chopine (i) : — il lui faut trois cuartillos (2) ; — après être allée au delà, — la langue lui devient épaisse. Ma femme sait coudre et — aussi repasser sur la planche ; — elle s'entend à tous les travaux — et mieux à boire du vin; — une tasse de bouillon avec la chopine; — à tenir son corps sain, — elle se conserve — mieux que son mari. Une petite fois il m'arriva — une soirée grise de dimanche : — ma femme était à danser, — le vin de Navarre plein les yeux; — elle a une pensée pénible pour le travail, mais — (quelle) belle danseuse de fandango \ — Si je la voyais quelque part — je lui casserais les reins 1 Du haut de l'escalier jusqu'au pied — un jour elle était tombée; — je pensais que peut-être — c'était quelque vieux pot ; — elle avait une jambe à Vitoria — et l'autre à Londres; — elle aurait été là jusqu'à présent, — si personne n'avait paru. (Sallaberry, Sare, ix sept. 188a.) (i) Un demi-litre. ^2) Un cuartillo équivaut à un quart de litre.

The text on this page is estimated to be only 12.84% accurate

ET HUMORISTiaUES 171 V. — Ma femme ip.i [jJ iM'J iri' ; If f
j Ne - re an - dre-a an - dre o - na da i[t [i[[I 1 1 1 1 N iiiî I h Go - ber-nu
o - na du au - zu - an, Har-tzen due - lam 'If f ir M ir liii!' ^ < I rik be - re a -
la - ba Ma - ri Ka - tta - lin al - tzu\h^^ JJif ^ h I' Ml ^ II' 1" ^ an ! Âi-za -
zu ! zer na'u - zu ! Ge - ro - re Il I Ml I Mi [Il [I hi II I hor-re - la mun-du-
an e - re Bi - ak bi - zi - ko gcr\Ti il M Ml M II i|i I ra - re gu, Bal - din ba -
za - re kon - ten - tu. il'fl Uj \vu l'r ciE'j < I Bal - din ba - za - re kon - ten -
tu. Nik be - thi 'M n T'f ^ r ifijjii' ' ^ ^i fres-ko - tcho-rik u - ber-na - ka • a
So - to-tcho-an

The text on this page is estimated to be only 15.46% accurate

172 CHANSONS SATYRIAUES 1,1 ^ I if ; I f M>»llJj;.Jl MM de
- rau-kat ar - do go - zo - a : Ai zer kon-ten-tu ! Il p I |iii î M hiHTns ai zer
a - le - gre ! Ez-kain-tzen dau-tzut, ne-re mai-teIjMilTt M C '^Mt' ; f n Ar-
rol - tze-tchu-ak e - ta kai - ku es- neA ifiii un l'nc n Mf 11^ a! Ar - rol-tze-
tcliu-ak e-ta kai - ku es - ne - a! Ih (M 1] ' ^ MJ I M I Kai-ku, kai-ku, kai -
ku, kai - ku, kai - ku, kai -ku, iJJric { M g I' Ml I I M es-ne-a . Ar - roi - tze
- tchu-ak / e-ta kai - ku es - neirin M g " Mj II r II il a ! Ar-rol - tze - tchu-ak
e-ta kai-ku es-ne-a ! Nere andrea atidre ona da: Gobernu ona du,.. au:(pan,
Hart: ^en dueïarik hère dâba Mari-Kaitaîn alto^oan I Aixa:(u ! :(er na*u:(u
? GeroWe horreîa munduan ère

ET HUMORISTiaUES I75 Biak hi^iko gerare gu, Baîdin ba:(are
kontentu. Nik hethi freskotchorik tabernakoa Sototchoan deraukat arno
gOT^oa : Ai ! %er kontentu ! ai ! 'j^r dlegre ! Eskaint:(en daut:(ut, nere
maitea, Arrolt^elchuak eta kaiku esnea / Ma femme est une bonne femme :
— elle est bonne ménagère... dans le voisinage, — tenant sa fille Marie-
Catherine sur son sein I — Écoutez I Que voulez-vous ? — Ensuite aussi de
cette façon dans le monde même (i) — nous vivrons tous deux, nous, — si
vous êtes contente. — Moi j'ai toujours au frais (un vin) de cabaret, — un
vin agréable dans ma cave (2). — Alil quel contentement ! ah ! quelle
allégresse I — Je vous offre, ma bien-aimée — des œufs et une écuelle de
lait. Comme j'allais du côté de Saint-Biaise (3), — sur un petit fnakhiîa, —
une épine noire m'entra, — j'eus une blessure au pied. — Écoutez 1 Que
voulez-vous ? etc. (Sallaberry ; Santesteban.) (x) Far. : Dans ce monde. (2)
Var. : Vons avez toujours un flacon de (vin) Cbomin de càbznty — je viens
vous voir plein de joie. (3) Far. : A Arantzazu.

The text on this page is estimated to be only 20.04% accurate

174 CHANSONS SATYRIQUES VI. — Les demoiselles de Saint-Sébastien i,|ii I iii-J.f r^f J'^"J' t'^^ Do - nos - ti - a - ko i - ru da - ma-tcho, Er-renI* 2» ijiih M n yi^nr M l' i te - ri - an den - da - ri, Do-nos- ri, Jos-ten Ir-r ' \ ' i ' ^-^ J'^^JMjij y r \ ^ e - re ba-da - ki - te ba-na Ar-do e -da-ten ho-bei| ir tf rr ' F ^ ki Ta kris - ke - tin kros - ke - tin Lar - ro - sa P ^^J j) v'O ^ iF'.g J ^ «J iJ^i kla - be - lin Ar-do e - da - ten ho-be - ki ! Donostiako iru damatcho, Errenterian dendari, Josien ère hadahite bana Ardo edaten oheki ! Ta hrisketin ! kroskeiin I Larrosa kldbelin ! Ardo edaten oheki I Trois demoiselles de Saint-Sébastien, — couturières à Renteria, — savent aussi coudre, mais — boire du vin mieux; — et cric ! et crac I — rose et œillet ! — boire du vin mieux !

ET HUMORISTIQUES 175 Trois demoiselles de Saint-

Sébastien, — les trois en jupons rouges, — entrent dans la taverne et — en sortent ivres ; — et cric ! et crac ! — rose et œillet ! — en sortent ivres. Les fillettes de Saint-Sébastien — quand elles veulent aller dans la rue : — « Maman, il n'y a plus de poivre, et — je vais (en chercher) d'un saut » ; — et cric ! etc. Trois demoiselles de Saint-Sébastien — ont coutume de faire un pari — qui boira le plus de vin — et qui sera le moins ivre ; — et cric I etc. Trois filles de Saint-Sébastien — à côté de l'outre, — ayant besoin de revenir à la maison — ne l'ont plus dans l'esprit ; — et cric I etc. Du vieux château jusqu'au château neuf — (il y a) quarante filles à marier ; — après qu'on leur a demandé si elles veulent se marier, — toutes disent : Oui, oui, oui ; — et oui, oui, oui ; et oui > oui, oui ; — toutes disent : oui, oui, oui ! Sous le château de Saint-Sébastien — le bon goût du cidre — pendant que j'étais à goûter, — le verre s'est brisé dans mes mains ; — et cric î et crac ! rose et œillet ! — le verre de cristal s'est brisé dans mes mains. La petite rose a cinq feuilles, — le petit œillet en a douze : — celui qui veut Maria-Josefn — qu'il la demande à sa mère 1 — Et cric I etc. Les gens de Saint-Sébastien ont apporté — de

176 CHANSONS SATYRIQUES Guetaria (i) le bouc, — ils l'ont mis dans le clocher (2), — (disant) qu'ils ont le Saint-Père; — et cric ! etc. Que ce n'est pas le Saint-Père ! mais — si ce n'était pas un diable, — dès que le bouc eut fait « froust I » — Saint-Sébastien trembla ; — et cric ! etc. Comme j'étais à vendre du blé — dans la rue de Saint-Sébastien, — une demoiselle me demanda — dans quoi je tenais le froment ; — et cric ! etc. c(Pour vous à quinze, mais — pour les autres à dix-huit ; — si vous ne voulez pas à quinze, — en échange de ce petit corps; — et cric, etc. « — Jeune homme, que demandez-vous — ainsi, sur une place toute pleine (de monde)? — ainsi, sur une place toute pleine (de monde), et — en présence de tant de gens ? — et cric I etc. « — Comme je suis à plaindre, je m'étendrai — sur le chemin de Salaberride, — puisqu'on est entré en visite chez ceux à plaindre, — vous entrerez par la porte, — et cric I etc. a Je suis noir et laid, — personne ne veut me voir ; — le poivre aussi est noir, mais — beaucoup ont coutume de l'acheter ; — et cric I etc. (x) Var. : De Larrabezu, de Pampeline, Jcs Asturies. (2) Var. : Au-dessus de la porte.

ET HUMORISTIAUES I77 « Ma mère demeure dans la chambre, — vêtue d'un jupon rouge, — qu'elle s'est mariée peut-être cette année, — ayant pris un millier de diables (i). — Et cric, etc. « Ma mère voulait me donner — un garçon laid pour moi; — d'un coup de pied je le lui ai renvoyé ; — qu'elle le garde pour elle-même 1 » — Et cric, etc. De la rue principale de Saiat-Sébastien — dans la maison tout à fait au milieu, — une fille ivre avait — sa chemise tout à fait quittée ; — tt cric î etc. Sur le môle de Saint-Sébastien, — à la première pointe du jour, — on leur donnait un beau baiser — au milieu des deux seins ; — et cric 1 etc. (Mi^j Sautesteban; Lamazou; pap. Chajbo; Sallaberry, recueil inédit.) Vn. — Qjuelques jeunes filles d'aujourd'hui Il y a des fleurs seulement pour les yeux ; — elles sont sans odeur, et ne donnent pas de fruit — alors qu'elles ont de belles couleurs ! — A en juger par les couleurs, ce sont les reines des autres. (i) Var. : Qu'elle doit se marier *- saisie par les qoar^te diables. 12

178 CHANSONS SATYRIQUES A leur image nous voyons — beaucoup de jeunes filles briller maintenant ! — Ceux qui les jugent sur l'apparence — ne se trompent pas peu (les simples !). Bien qu'elles soient le plus souvent nées dans les champs, — elles ne sont pas faites pour se mettre au travail ; — elles ont la poitrine faible, la peau blanche et douce, — elles n'ont pas de courage pour les travaux extérieurs. Elles demeurent par suite dedans, fuyant le travail ; — ce sera aux parents à travailler pour elles ! — désireuses d'être riches, voulant vivre à l'aise ; — quel dommage qu'elles n'aient pas assez de rentes ! Si elles étaient seulement instruites dans les travaux du ménage, — à préparer à manger aux heures où il le faut, — à faire quelque point dans les hardes vieilles, — elles ne seraient pas inutiles à nos yeux. Elles n'ont pas la moindre pensée au métier à tisser ; — c'est pourquoi elles ne toucheront point de quenouille ; — que les vieilles armoires demeurent vides ! — on fera encore des chemises étroites. Les rentes petites et les appétits grands, — l'envie de paraître dans le rang des riches, — nulle part rassasiées de vêtements neufs, — quelles essuyuses des sueurs paternelles I

ET HUMORISTIAUES 179 Voyez nos nouvelles princesses, — les pas petits et les lèvres pincées, — s'en aller tout d'une pièce, pareilles à des poupées... — dites si elles sont pauvres ou riches. Elles vont à la fête l'œil léger, — le cœur plus léger, le corps droit ; — maintenant elles ne sentent point de mal de ventre, — elles n'ont plus plus peur du tout pour leur poitrine. Il leur semble, pendant qu'elles sont sur la place, — que les yeux ardents de tous sont sur elles ; — elles demeurent là même dans leur gloire au moment inopportun ; — l'obscurité de la nuit ne leur fait pas peur en chemin. Tu allais t'attacher à elles, jeune garçon, — prends garde I elles ne sont que couleur I — Pour en chercher une bonne, prends ton temps, — si tu as dans la pensée de vivre heureux. Mesdames, ne le prenez pas en mal en entendant une parole, — je vous mets à la main une petite fleur : — celle qui, jeune, marche sur ces pas — se flétrira vite dans la honte pénible. (Sare, concours de 1867.) VIII. — Les filles de Saint-Pée Les jeunes filles de Saint-Pée sont rares et chères; — en leur passant à côté, si on leur

180 CHANSONS SATYRIQUES dit : « Bonjour », — à cet instant même, elles prennent de l'araour. — (Le quatrième vers manque.) Les jeunes filles de Saint-Pée envoient des compliments aux garçons, — que le temps est passé et que personne n'a paru; — Les garçons répondent : « Il n'y a pas encore de retard, — nous n'avons point de dot et vous point de linge, o Les jeunes filles de Saint-Pée sont amies du travail fait, — elles demeurent tout le jour à l'église et la nuit avec les gai-çons ; — si nous en avions de pareilles même treize à la douzaine, — nous les enverrions toutes dans un navire troué. (Ustaritz, 13 octobre 1848.) IX. — La crinoline Je voudrais publier maintenant des vers ; — j'aurais de la peine, si je demeurais silencieux, — mais c'est difficile, — on ne parle plus que de crinoline, — que c'en est une fête : — Satan même ne pense plus à autre chose. Nos dames se mettent en crinolines, — il n'y avait rien de plus nécessaire dans les familles, — dans les plus anciennes ; — cela nous traîne à sa suite dans les dettes, — dans les boutiques ; — c'est fini ! nous voilà tombés dans le ruisseau.

ET HUMORISTIQUES 181 Quatorze aunes de toiks, ce n'est pas laid ; — pour une crinodine, ce n'est pas assez; — nous ne sommes pas mal — qui donc a appris le premier cette mode — à mettre en usage ? — Je le paierais bien si je savais qui c'est. Les uns facilement et les autres pas, avec peine; — les côtés se sont remplis de crinolines, — de belles choses; — elles sont larges par en bas comme un tonneau, — bossues par en haut, — on devrait les cacher par honte des gens. Un de ces jours passés, c'était une comédie, — curieuse à voir au milieu d'une place ; — on en riait là. — Il y avait une dame qui voulait aller en voyage — (et) ne pouvait partir : — le derrière ne lui pouvait entrer dans la voiture. Le postillon gascon, jurant et sacrant, — donnait toujours des poussées à la crinoline, — en criant : « Au ! diou bibant ! — De combien de centaines de morceaux dois-tu avoir la hanche faite ? — c'est vraiment là l'arche : — impossible de t'embarquer ainsi en voiture ! » Tous les pauvres hommes demeurent dans le souci, — pendant que les dames sont dans les crinolines, — en haut des côtes, — si un coup de vent arrive en ces moments, — à rimjM-oviste, — de crainte qu'il ne les emporte à la mer. Avant, nous causions, nous, entre nous, — que nous ne pouvions pas nous rassasier de met'

182 CHANSONS SATYRIQUES tare (i) — il y avait de quoi faire ! — Maintenant nos dames, c'est tout crinolines, — les filles de même; — qui pourrait savoir d'où elles font ainsi ? Orgueil malheureux, toi qui vas — nous causant tant de peines — et de guerres, — puisse la crinoline nous donner la dernière heure — où tu mourras — afin que se perde toujours ton nom ! (Biriadou, X867, 1870, 8 août 1874; Sallabeny, recneil inédit.) X. — Le compte des mois Nous avons à Mouguerre un grand miracle; — s'il était secret, je ne le dirais pas : — il y avait eu une nouvelle noce, — et je crois que toute jalousie a disparu. Le mariage eut lieu le premier mai : — la lune de miel de l'épouse dura jusqu'en juin ; — son mari n'avait point peur de vivre avec elle, — il avait pris la rose avec ses épines. Pour juillet, elle commença à tirer ses comptes : — Maria demanda conseil à son beaufrère, — la ceinture de la dame commençait à s'élargir, — (pour savoir) combien de temps il y avait depuis le mois de mai jusque-là. (i) Sorte de pain de maïs, aliment des pauvres.

ET HUMORISTIQUES 183 Le beau-frère lui donna un conseil sûr ; — le compte qu'il fit peut s'étendre loin : — trente nuits et autant de jours (par mois), — en trois mois comptons-en six. Le nouveau marié fut content de ce compte : — « Je ne fais point de cas des cancons du monde; — peut-être cela est-il arrivé par la grâce de Dieu; — je jouirai à mon tour du fruit nouveau. » Revenu chez lui, il dit à sa dame : — « J'étais malade pour quelque chose sans raison ; — mais j'ai de l'obligation à mon frère : — il m'a consolé, et j'ai retrouvé le repos ». (Urt, I) novembre 1870.) XI. — L'écolière A la fin d'avril, — au pays d'Irissarry, — un bruit court parmi les gens, — qu'une enfant est devenue malade. — Monsieur l'instituteur la guérira — quand ils seront en tête-à-tête. Jeune écolière, — qui possédez de beaux yeux, — préparez à monsieur l'instituteur — le café pour après le dîner, — et ensuite il vous donnera, lui, — dans la chambre la leçon. Jeune écolière, — de grâce, prenez garde — que monsieur l'instituteur ne verse — de l'encre

The text on this page is estimated to be only 25.57% accurate

184 CHANSONS SATYRIQUES sur vos genoux, — et que ne reste fané — votre tablier blanc. Un jupon rouge joli — en sortant de Saint-Just — Técolière a sous sa robe — cousu à la mode nouvelle ; — monsieur l'instituteur lui en fera — de plus jolis que ceux-là (i). L'écolière étant malade, — Dieu soit loué 1 — un messenger vers le barbier — en secret est allé; — qu'il vienne tout de suite — sa lancette avec lui. Monsieur l'instituteur, — comme il sait parler[^] — demande à monsieur le barbier — si elle est malade fortement, — qu'elle a besoin de remèdes — sans la laisser mourir. (Ainhoa, X2 février 1871 ; Sallaberry, recueil inédit. [^] XII. — L'ours Un malheur nous est arrivé en Bassebure (2), — pour parler vrai, à Saint-Engrace : — un ours (3) a mordu une jolie héritière du côté de (x) Var. : De jolies robes rcugu •«- du côté àé Saiiit'JttSt — une jeunette écolière (a) cousues k la mode nouvelle ; — cousues & la mode nouvelle, et — données par monsieur l'instituteur* (2) Basahiirua, ancienne région de la Soûle, correspondant au canton actuel de Tardets. (3) Il s'agissait d'un curé; on Tappelle « onrs » à catue de son costume noir.

ET HUMORISTIQUES 185 Moussetnpès (i), — oti a été bien heureux qu'il ne l'ait pas mangée. L'affection de cette jolie héritière — il a été bien triste de détourner; — peut-être et sans doute elle y risque la vie ; — car il y a danger que se gangrène la morsure de Tours. Cet ours devrait tout de suite être châtré (2), — car il est ardent pour la chair ; — nous avons par ici d'habiles chasseurs d'Oloron (3); — après leur avoir envoyé un message, ils nous arriveraient immédiatement. Héritière, écoute ici mon conseil : — ferme mieux la porte du moulin d'en bas; — si le grand ours te vient du côté de Moussempès, — mets on traquenard et attrape-le par la jambe. (Pap. Chaho ; Sallaberry, recueil inédit. y XIII. — Les prêtres et la danse Si j'étais danseur comme je suis chanteur, — je ferais un beau présent à la place de Saint-Jean : — un beau présent, pourquoi? Pour (faire) divertir les jeunes gens. (i) Hom (Tune maisoti. (2) Var. : On devrait donner la chasse à cet ours. (3) Var. : Ici près, dans cet Oloron, nous avons un habile châtreur.

The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate

Le; prêtre: e: ks lumes (son:) cens, qm défeoîLzz 12. danse, — Dr
vo.'.l^r.t pas laisser ec public .se diveiir les jeones g^nsi — il parait que
pour eux s?nî toutes les iiiitorîês (i). je s::is allé pderin avec ieint jeaDes
ûUettes, — je suis entré dans im coursât avec elles deux ; — avant peu dit
le rosaire, je suis sorti avec Obéis, musicien, tu dois nous faire de la
musique ; — réjouissons-nous de ces beaux vers : — j'ai la tristesse dans
Tesprit, je ne sais que Êdre. Toutes les permissions sont pour les riches ;
pourquoi — pas pour nous ? les riches ont les honneurs, morts et vivants ;
— comment sont-ils dans l'autre monde? Il n'est pas arrivé de nouvelles. S'il
plaisait aux prêtres (de permettre) les danses, les jeunes gens auraient du
goût; — euxmêmes le sauraient après s'être levés de leurs chaires ; — après
avoir entendu la musique, ils ne retiendraient pas les danseurs. Réjouis-toi,
pauvre, passe ta mélancolie; — un Dieu a disposé pour moi la misère, —
puissent les malheureux pauvres (avoir) la gloire des cicux ! (Monguerre, 4
août 1 869 ; pap. Chaho.) (1) /

ET HUMORISTIAUES 187 XIV. — Les Gascons La religion de ces Gascons est à la façon des juifs, — ils ne font pas d'embarras à l'église, — il n'y a pas là de vin à boire, — de mauvais lieux pour s'enivrer, — ils ont peur de tomber et d'être pris en dessous. Ils ont des chaussures qui pèsent une arrobe (i), — la cravate au cou et la blouse bleue, — les chausses passées, — les chemises rayées, — les bérets et les montres peu payées. Les Français sont de bon appétit ; — quand ils auront tout mangé, nous autres, où en serons-nous ? — Ils veulent de la viande fraîche, — et avec cela du vin aussi ; — le café pris, du punch tout plein, fête tant qu'il y a de l'argent. Les idées de ces Gascons sont toujours de travers, — ils ont aujourd'hui quatre, demain rien du tout ; — ils veulent la viande au pot ; — ils cherchent l'herbe dans le jardin (2), — ils mangent le chardon quand les sous sont finis. Les bouchers gardent à la maison les tailles, — les Gascons en prenant (ont) pour payer la quinzaine. — Vienne, vienne ce jour, -r- mille (i) Vingt-cinq livres de seize onces (douze kilogr. et demi). (2) La salade, le cresson, que les Basques ne mangent pas.

188 CHANSONS SATYRIQUES doutes pour payer, — ils savent comment satisfaire leur corps. Un de ces jours précédents, c'était la comédie. — Étant tombés dans le puits et presque noyés — trois petits trop bus, — l'eau ensuite par dessus : — pour les sortir il eut du mal, Jose-Antonio. Ils ont le chemin des assemblées, — Barrabas portier et Fondes alcalde ; — femmes étourdies ! — qui avez pleuré avec ces Français, — et pour dire en un mot abandonnées ! Que pensez-vous, jeunes dames, — d'être ainsi trompées par ces vauriens de Français ? — Ne pouvant se faire entendre par le langage, — on s'explique par gestes ; — les Français partis, vous voilà ici à vivre veuves. La pauvre cantinière, comme d'autres, — a entretenu pour rien onze coquins ; — il reste beaucoup à payer ; — pour se fier aux Gascons, — ils ont mangé à la fille afin que la mère paiel (Béhobie, 21 décembre 1866.) XV. — Le 2 mai 1808 En mil huit cent huit, — nous entrâmes soldats, oh ! tout naïvement : — nous avions à

ET HUMORISTIQUES 189 servir dans la garde du prince (i), — il fallait même le faire si nous étions dans le besoin. Quand nous fûmes arrivés dans la ville de Madrid, — nous eûmes beaucoup de visages qui nous regardaient : — ils nous disaient que nous étions des Navarrais, — que nous serions de leur côté quand il faudrait. Le deuxième jour du mois de mai, — nous eûmes la révolte dans la ville de Madrid; — ils voulaient nous chasser hors de la ville, — mais ils se trompaient joliment. Nous partîmes neuf cents de la caserne, — on nous répartit sur deux places, — prêts en armes contre l'Espagnol : — nous nettoyâmes tous ceux qui se montrèrent. (Disant) que nous étions des « bérets rouges (2) », sortis à la place, — ils commencèrent tout de suite à faire des moqueries ; — ils pensaient sans doute que nous étions des taureaux, — pour nous torear (3) avec les mouchoirs. Agitant les mouchoirs et frappant par derrière. (i) La garde d'honneur de Murât, composée de trois cents basques. (2) Pendant la première guerre carliste (1833-1839), les soldats du prétendant portaient cette coiffure et furent ainsi appelés chapelgorriac. On voit que dès 1808 cette coiffure était antipathique aux Madrilènes. (3) Torear[^] esp., jouer avec le taureau.

190 CHAKSONS SATYRIQUES — ils nous criaient : c< Tire!
lire! carajol (i) » — Nous leur tirâmes une douzaine de coups de fusil : —
ceux qui étaient bous s'en allèrent sans dire adieu. Quand ils virent notre
résolution, — deux sortirent avec une croix chacun; — cependant les autres
(lançaient) des pierres de dessous les manteaux : — c'était une peine de
laisser en wiç une telle (race) ! Les dames de là avaient une conversation —
qu'elles désiraient aussi être hommes : — « pourquoi, diable ! sont ces
gueux de français ? — Pour une douzaine, je suffirais avec une autre ».
Fièrement ils commencèrent, chacun dans sa maison, — à tirer des coups de
pistolet des galeries; — ensuite ils pensèrent, l'ayant bien éprouvé, — si ces
gueux de français avaient de la force. Les dames de là firent un beau gain,
— ayant jeté dans les rues les pots et les pichets; — cela n'est pas un
malheur pour les fabricants de vaisselle de terre : — on achète maintenant
un (i) Juron espagnol, correspondant à peu près à notre « foutre ! » On
connaît le portrait énergique du roi Ferdinand VII : De la frente à la nari^,
un pobre infelix^; — de la nari%^ al cora^on, — lin Néron; — y, del
coraxpn abajo, — un grandísimo carajo !

ET HUMORISTIAUES 191 (objet) au prix pour lequel on en avait deux auparavant. Fabricants de tuiles de France, je vous fais mes compliments: — maintenant mettez-vous vite au travail, si vous voulez gagner; — il y a maintenant pour sûr à Madrid un moyen de gagner, — (car) ils ont jeté toutes les tuiles des maisons. Celui qui a donné ce chant est un jeune garçon, — Labourdin et enfant de la montagne ; — il a eu envie de donner ces vers, — quand il en a vu la commodité. (Archu, II avril 1853.)

XVI. — La disette En mil huit cent vingt-huit, — un nouveau bruit de mariage (fut) au pays d'Ustaritz : — Bettiri Santz (était) arrivé du côté d'Arraunls (i) — (disant) qu'il avait besoin de chercher là-même une femme. Nous sommes chacun à notre tour dans ce monde l'objet des bruits de mariage; — Bettiri Santz aime Arrauntz et veut y vivre ; — les filles d'Arrontz n'en voulant pas se démènent vivement, (i) Premier quartier d'L'staritz, sur la route de Fayonne.

192 CHANSONS SATYRIQUES — elles Font chassé vers Hérauritz à coups de chandelles de résine. Les filles d'Arrauntz : c< Bettiri, va à Hérauritz, — si tu as besoin d'une femme, la chercher là même; — si tu ne peux l'avoir dans une maison, essaie dans une autre; — et convie tout le quartier (i) à tes noces. » Bettiri Santz étant arrivé fièrement à Hérauritz, — il était douloureux d'entendre le combat que faisaient les bouviers de là, — attachant au joug bien vite les bœufs et les vaches ; — ils voulaient vendre même à Bayonne à perte le bois de chauffage. Bettiri Santz, le fanfaron et l'audacieux donneur d'alertes, — chaque jour en guerre avec les bouviers marchands de bois de chauffage, — sortant sur la route de Bayonne, tu fais aux coups (2) avec eux; — en vendant le bois, ils achètent de quoi repousser ton attaque. Bettiri Santz le fanfaron, marche doucement, — tu es descendu vers Hiribéhère (3), ah ! un petit peu trop tôt. — A Hiribéhère, il y a quelques maisons de riches ; — pour faire leur salut, il faut qu'ils rassasient ceux qui ont faim. (i) Quartier : hameau, section de village, groupe de maisons. (2) C'est-à-dire tu te bats, expression bayonnaise. (3) Ustaritz comprend quatre quartiers, nommés Arraunts, Hérauritz, Hiribéhère et Le Bourg.

ET HUMORISTIAUES I93 Les riches veulent pour eux les bons morceaux ; — c'est déjà trop de la mettre pour ceux à qui dure la faim, — il faudrait (trouver) pour eux quelque part un nouveau Dieu — pour les laisser monter au ciel sans avoir fait de bonnes œuvres. Aux riches leurs biens donnent du brouillard dans la tête; — plus ignorants que les misérables, — ils ne savent pas encore comment est Bettiri Santz, — et ils ne le sauront qu'après l'avoir éprouvé eux-mêmes. Le riche a un caprice pour ce corps qui doit mourir: — (il n'a) pas trop d'or ni d'argent pour son plaisir périssable; — après la mort, ils auront (pourtant) la terre pour matelas, — une pelletée de terre et quelques vers pour couverture. Les gens d'Itsassou ayant ouï dire que Bettiri Santz est dans le pays, — se sont mis à l'instant à réunir leurs ânes et leurs cacolets : — « Il nous faut, ô ma femme, charger agneaux, fromages et cerises, — les vendre à Bayonne et chasser Bettiri Santz ». Bettiri Santz, mon frère, tu t'appelles, toi, la misère. — J'ai entendu dire depuis longtemps que tu vis à Saint-Pée, — oui, et que tu fais fortement souffrir les gens de là, — leur faisant faire des jeûnes aux jours où ce n'est pas nécessaire. (F. Michel, Pays.) 13

The text on this page is estimated to be only 13.47% accurate

D. — BERCEUSES I. — Dodo, fillette ! ijfif r f ir I hi.Fij: in r i
Bu-ba ni - na, Bu - ba - tto, ni - na-tto, H r fin r I h I I iii I I II Lo zi - te ber-
tan-tto, Ber-tan-tto fi - tech - ko. Buba niiaa, Bîibatto, nifiaito, Lo ^ite
bertantto, , BertatUiOj JUEchko,

The text on this page is estimated to be only 23.43% accurate

CHANSONS BERCEUSES 19s II. — Dors, mon enfantelet !

Andantino. IfTj J U JiJ U iJ- J'.IJJ I Aor-tcho tchi - Id • a ne - gar - rez da -
go : liKl'.j j Ij JiJ M iJ J IM I =1 A - ma e - ma-zu ti - ti - a ! Ai-ta gaiz - to -
a fl jf MJj liN II 1^1 IJ jljl ta - ber-nan da-go Pi-ka-ro)0-ka - la -ri- af
Anrtcho tchikia itegarrei dago: Ama, ema^u titia! Aita gai^toa tahernan
dago, Pikaro johalaria ! Le petit enfantelet est tout en larmes : — mère,
donnez-lui à téter ! — Le méchant père est au cabaret, — le scélérat de
joueur ! Mon bien-aimé, faites dodo, — faites dodo agréablement ; — après
avoir remué le berceau, — dodo maintenant et dodo ensuite. Petit
enfantelet, pour vous — j'ai la galette sur le feu ; — je vous en donnerai
juste la moitié - l'autre moitié (sera) pour moi. Ayant mangé la bouillie et le
ventre chaud, — après avoir fait un petit somme (nous irons) à la

The text on this page is estimated to be only 20.61% accurate

196 CIIAKSONS rue; — le petit tambourin se promène dans la
rue — pour fidre danser mon bien-sdmé. Mon bien-aimé, dodo, dodo; —
une bonne envie de dormir est là ; — vous maintenant et moi après — nous
ferons dodo agréablement ! (Santesteban.) VARIANTE : Très-modéré, \p' J
J li'j J'iJ'N J>M^ 1^1' i Aur ga - i - chu - a lo e - ta lo Lo-giro on - bat da -
go Zuk o - rain e - ta nik gelU'J i J 'a J J-iiJjL^.iiiji 1 Bi - yok e - gin - go de
- - gu lo ro ij.'4iijjiiijij>j'ijij \r iM lo lo lo lo lo lo Aur gaAur gaichtia, lo eia
h I Logiro on bat dago ; Zuk orain eta nik gero, Bîyok egingo degu lo !
Pauvre enfant, dodo et dodo ; — - il y a une

BERCEUSES 197 bonne envie de dormir; — vous d'abord et moi
ensuite, — tous deux nous ferons dodo I Le méchant père est à Tauberge,
— le coquin de joueur 1 — Il reviendra vite à la maison — ivre de vin de
Navarre 1 (L. Bureau, d'Ans Mélutine, col. 363-36\$.)

III FORMULES D'ÉLIMINATION RONDES CANTILÈNES, DICTONS

III FORMULES D'ÉLIMINATION RONDES CANTILÈNES,
DICTONS A. — FORMULES D'ÉLIMIKATION I. — La plus ordinaire,
au moins dans le pays basque français, est la suivante : cUrrichti, mirrichti,
gerrena, plat, oïio, :(ppa, kihili, solda, hurrup tdo kîik 1 Il est difficile de la
traduire en français ; à côté de simples onomatopées et de syllabes
dépourvues de toute signification, on y trouve les mots « broche, plat, huile,
soupe, bouillon ».

202 FORMULES Les petites filles rédteat U fiomuife par le procédé général qui consiste en ce que, à chaque mot, Tune d'elles porte la main sur la poitrine des autres. Les petits garçons forment le cercle : l'un d'eux présente son béret renversé, chacun des enfants met son index sur le bord intérieur de la coiffure et le chef de la partie prononce les mots ci-dessus en touchant successivement les doigts de ses camarades. (J.-B. E*^, cinquante ans, Sare, 25 septembre 1880.) IL — Segeren, ntegeren, kiru, karum, pek, eta itsu ! Pek « hêtQ, pecus » (en patois) ; itsu « aveugle ». ^Henriette Moliniè, douze ans, Saint-Jean-de-Lnz, 8 octobre 1882.) IIL — Harriola, marriola, kin-hmn-hin, portan j^ela, portan min, segera, megera, kiru, karum, pek! (M"« Amélie A., Valcarlos, 12 octobre 1880.) IV. — ' Harla, maria, kin-kuan-kin, portan :(ela, portan min, arrichinaîet, segere, megere, kiru, karum, pec I (Marceline X. d'Espelette, dix-huit ans, Ai^oa, 17 octobre 1880.)

The text on this page is estimated to be only 25.46% accurate

d'élimination 203 V. — Tberreïla, merreïla, kin-hm-kin, portan : {ela, portan min, haru, sintt, inlnu, ht ! (J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1883.) VI. — Harridla, marriolay etchoïa, kamala, heiria, gliga, truncha, tnuncha, errota, kafia, îinyera, kosteral (Marie Osacar, ving^{deux} ans, Âinhoa, x6 octobre 1880.) VII. — Baga, higa, htga, laga, hosga, seiga, xàhi, Xphi, beê, harma, tiro, putnpl « Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, corbeau, arme, fusil, pani » (Marie Osacar, vingt^{deux} ans, Âinhoa, X7 octobre 1880.) VIII. — Kani kanibetay \illarra papilhnetan^{Titllarerebon}, Ixirriketa^{tninoneta}, enterràbona, ponàlapona, erregeren gana, chirimiriharka, chiquit edo pomp ! (Marceline X., dix-huit ans, Ainhua, 17 octobre 1880.) IX. — Gogora, Belxra, ChikitonUy Chàkatoun, Fuera ! « En haut, en bas, ..., *.., dehors I » (M"»* Marie A., Sare, 21 octobre i88i.) - ->•

The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate

B. — JEUX & ATTRAPES I. — Hela kinkiiin heîa I Hela samur delà ! Batean îanean herti^ean lanean ! A:^a huru beli:(a ! Presmteko N,... It: (ul bert^ie aiderai ! « Hélas I kinkiiin hélas I — hélas ! il est en colère I — dans Tune en travail I dans l'autre en travail ! — chou à tête noire ! — N... id présent, — tournez-vous de l'autre côté ! » (M«n« Eugénie A***, Sare, 21 octobre 1881.) IL — CJjarrampin ! pin l pin I Choria moko horiaï Yan ! yan ! yan ! Chori saîsa on bat da I « Charrampin, pin, pin ! — l'oiseau au bec jaune! — mange, mange, mange I — la. sauce d'oiseau (en) est une bonne ! »

JEUX ET ATTRAPES 20\$ On pince entre le pouce et l'index la main d'une personne qui, de sa main ainsi retenue, en fait autant à une autre ; au dernier mot, on lâche tout et chacun cherche à prendre la main d'un des camarades de jeu. (Henriette Molinière) douze ans, Saint-Jean-de-Luz, 28 septembre 1882.) III. — BaratT^{ean} "pⁱⁿ den eder A\ a buru îoratu l Maiearen ganat nindohdlarik, Bidean errebeîatu ! Opîltto ! naitatto !) „ . . Ttonttona biîlatu !) ^ ^ « Dans le jardin combien est beau — un chou à tête fleurie ! — pendant que j'allais vers labienaimée, — il se révolta en chemin : — petite metture ! petit fromage I — cherchez le tonton ! » Sur ce dernier mot, les enfants doivent s'asseoir tout de suite à terre ; celui qui est en retard se place au milieu du rond. (MTM« Marie D , Saint- Pée, 9 septembre 1882.) rV. Les deux corbeaux. — Asko munduan be:i^ala, haiiett ht bête, Batek :^atien bustan Ju:(e luxe baty beri^eak bustan tliki itiki bat. Bustan ttikia ^auen harrek i^acm balu lu^aia, nexei5toriyuai\ain ^aen luxta.

206 JEUX ET ATTRAPES banan ĩaburra baiti(uen nere isloriyua
ire i:çain da laburra,

The text on this page is estimated to be only 25.66% accurate

C. — CANTILÈNES & FORMULETTES I. — Arri ! arrf, mandoko ! Bihar Iruharah> / (i) Handik •^(tr ekbarriko ? Zapaf eiagerriko! Hek gu: ^iak norendako ? Gure haur polUarendàko I « Hardi, hardi, le mulet I — Demain, vers Pampelune ! — De là pour rapporter quoi ? — Souliers et ceinture ! — Tout cela pour qui ? — Pour notre enfant joli ! » (M. Gustave L., Sare, 21 octobre 1881.) IL — Bailbiafhirulïaui Exhondu da mundu hau : Arrotoina fraiê ï Kukuan me: ^a-emaile I (i) Var. : Garrûieraho^ vers Garris.

The text on this page is estimated to be only 28.98% accurate

208 CANTILÈNES Periko ta periko ! U'^kerra iJe begiko ! « Un !
deux ! trois ! quatre ! — Ce monde s'est marié : — le rat moine — diseur de
messes dans le nid ! — Pierrot et Pierrot ! — Le pet pour le cil ! »
(Marianne Osacar, quarante-cinq ans, Ainhua, 17 octobre 1880.) III. — Iru
ardat:^ I iru ardat:(^ ! Atso :(a}Mrrak iphurdia Jmt:^ ! Esku hate:^^ ogi orha
Eta bertieai iphurdia Jni^ ! « Trois fuseaux ! trois fuseaux ! — La vieille
vieille se gratte le derrière ! — D'une main pétrit le pain — et de l'autre se
gratte le derrière ! » (C. Dihursubéhcre, Sare, 21 octobre 1881.) IV. —
Martin Bomhin Errecreren sorçrin î i> o Tipiila eta gat^ ! Martin iphurdia
JmtTi! « Martin Bombin, — sorcier du roi ! — oignon et sel ! — Martin au
derrière rugueux ! » (M«« Eugénie A., Sare, 21 octobre 1881.) V. —
Ichtorio, michteriOy Ijat^l Berrehun ::;prri

The text on this page is estimated to be only 29.18% accurate

ET FORMULETTES 209 Eta berrehun fatti Bii(karrean dituenak Eginen du ÎmI^^ I « Histoire, mystère, démangeaison ! — Deux cents poux — et deux cents ... — celui qui les a dans le dos — se grattera. » (M"" Marie D., Saint-Pée, 9 septembre 1882.) VI. — Ktihilbian ! hikubian ! Urike:(tuk ithurrian ! Bai ordian pegarrian ! « — tu n*as pas d'eau à la fontaine — mais oui dans la cruche ! » (M. Pierre G., Sare, 21 octobre 1881.) VII. — Iru hort^eko amdbortx^ dire I Amahort'j^ko pontuak dire ! Nauka yokatu Pinta amabort:(^ dirda ? « Pour trois fois cinq il y a quinze ! — pour quinze il y a les points ! — Veux-tu parier — qu'il y a quinze pintes ? » (Maria Indaboure, Sare, 21 octobre 1881.) VIII. — Kuku ! miku ! CJjorijak sasian umiàk dilu I Sagusarrak jango al ditu I 14

The text on this page is estimated to be only 26.43% accurate

210 CANTILÈNES Sagusarra àlkate : Marijak lai gura leuke ! « Coucou ! couvée ! — Uoiseau a ses petits dans le buisson ! — La chauve-souris pourra les manger ! — La chauve-souris est alcalde : — Maria le voudrait bien, oui ! » (L. Bureau; Méîushtef col. 293.) IX. — Ttim cia tiiîaJa Kantu gu-: ^icn atna âa ! Nik ogi cla chingarra ! Zuk idi haten adarra I Ta la la la la! « Tri li li et tra la la! — c'est la mère de toutes les chansons ! — Moi du pain et du lard ! — Vous la corne d'un bœuf ! — Tra la la la ! » (M"e Marie A., Sare, 21 octobre 1881.) X. — Kattalinî Etiindoan ! citindoan ! Kaltàlin arina ! Zemhana sàlt: ^en diiin Do:(ena cimrdina ? Ama lau sos ei* erdi ! Presto yakiiia Ei^aduxti nahi, Segi:(a: ^u aU: ^ifia t

ET FORMULETTES 211 « Catherinette ! — tu n'es pas partie, tu n'es pas partie ! (?) — Catherinette légère ! — A combien vendez-vous — la douzaine de sardines ? — Quatorze sous et demi I — sachant le prix, — si vous n'en voulez pas, — suivez en avant I » (Dominica Amestoy, Sare, 21 octobre 1881.) XI. — At:(a ntotcJja, Bestia langosta : Sirrin, sarran / Korta achur I Dein juan nit:^n hasora, Topau nehan erhi bat Eta ari mot;;an eskerreko hegi Gorri gorri gorri gorrija ! ((Le doigt coupé, — l'autre enflé : — sirrin, sarran ! — râteau de fumier ! — J'allai une fois au bois, — je surpris un lièvre — et je lui crevai l'œil gauche — rouge, rouge, rouge, rouge ! » (L. Bureau; MélusinCf col. 293.) XII. — Chirrichti ! mîrrichti l Pecada errege Frant:(tan halego, Ahherra kacJmtiy Jdia dant:(an, Astoa tamborina yo I Zi ! :(i t :(i î :(tpititxi ! Elt:^ tj^arrear odolki !

The text on this page is estimated to be only 21.58% accurate

212 CANTILÈKES « Chirrichti ! mirrichti ! — Si le roi des bécasses demeurait en France, — le bouc dans la caisse, ■ — le bœuf en danse, — Tâne à battre le tainbourin ! — zi, zi, zi ! zipititzi î — Du boudin dans le vieux pot ! » (Mark Indaboure, Sare, 21 octobre 1880.) XIII. — Anianda ! iruinianda ! Itsusia Maria oJxan da ! Leiîjo tchipi ! Chapatera mînye ! Atchipolin ^illxLrra ! Aiaaloren heJjarra! Opilmutulela billatu ! « — la laide, Marie, est au lit ! — petite fenêtre! — ...» (Marceline X., d'Espelctte, Aînhoa, 17 octobre 1880.) XIV. — Bl chinaurri. Ira chinaurri, Lau chinaurri, Dav.t:(an hari :^ren. Lobe I>ero bero baUati Artichot îandat^ ; Kukuso yaun hat ère ban ^eti Egur arrailat^ien ; Ehtin uriJjetako lorri hapitain hat Heyen hharreyat:(m;

The text on this page is estimated to be only 20.81% accurate

ET FORMULETTES 213 Diiharian ur ekJjorri, Zethabean bero, Erhi chikUa busii^ Bttsti:^ ogia orbe niro ! « Deux fourmis, — trois fourmis, — quatre fourmis, — se mettaient en danse, — dans un four chaud chaud — en plantant des artichauts ; — un monsieur puce était aussi là, — à arranger le bois ; — un capitaine pou de cent ans — à les charrier; — ayant porté Teau dans le dé, — rayant chauffée dans le tamis, — ayant mouillé le petit doigt — l'ayant mouillé je pétrirais le pain ! » (M. C. Dihursubêhère, Sare, 21 octobre 1881.) Additign finale : Opïl c babal nabar ederrik Biek yan giniro f « Du beau gâteau brun — nous mangerions tous les deux ! » (M. c. Larralde, Saint- Pce, 9 septembre 1SS2.) XV. — Din ! dan ! halendan l Eli-^àko atJjeian, Gi^im bai âilindan : Zer egin du? — Bekhatu !

The text on this page is estimated to be only 22.40% accurate

214 CANTILÈNES — *Maitea urhlmtu ? . — Hori eita hekhcUu
f — Chahurra :(ampatu ? — Hori da, Inri, heklntu ! « Din, dan, balendan !
— Aux portes de l'église, — un homme (est) pendu; — qu'a-t-il fait ? péché
! — Étranglé la femme ? — Cela n'est pas péché ! — Battu le chien ! —
Cela est, cela, le péché ! » (M"»* Marie A., Sare, 22 octobre 1881.)
Variante de l'avant dernière ligne : Erregeren potcJjoa ^ampatu, « Battu le
chien du roi ». (Saint-Pée, 9 septembre 1882.) XVI. — Kukuruhi ! — Zer
dîo\u ? — Buruan min. — Zerk égin ? — Acheriah, — Acheria non ? —
BerJjoan, — BerJxxi non ? — Suak erre, — Sua non ? — Urdk M. — Ura
non ? — Befnak edan. — Behia non ? — Landan. — Landan :^ertan ? —
Ha:^ eraiten, — Ha:i;ia :^tako ? — Oîloendako. — Oîñoak ^rtako ? —
Aphe:^endako, — Aphe\dk %ertàko ?

ET FORMULETTES 21\$ — Me^a eniateko, — Me^a :^ertaho ?
 — Giire arimen salbcU^elco t « Coquerico ! — Que dites-vous ? — Mal à
 la tête. — Fait par qui ? — Par le renard. — Où est le renard ? — Dans le
 fourré. — Où est le fourré ? — Brûlé par le feu. — Où est le feu ? — Éteint
 par Teau. — Où est Teau ? — Bue par la vache. — Où est la vache ! —
 Dans le champ. — Pourquoi dans le champ ? — Pour semer le grain. —
 Pour quoi le grain ? — Pour les poules. — Pour quoi les poules ? — Pour
 les prêtres. — Pourquoi les prêtres ? — Pour dire la messe. — Pourquoi la
 messe ? — Pour sauver nos âmes I » (M"« Eugénie A., Sare, ii octobre
 1881.) Addition intercalaire : Olloak :(ertako ? — Arrolt:(edk egiteko. —
 ArroUi^eak :i^ertako ? — Aphe^endako, « Pourquoi les poules ? — pour
 faire les œufs. — Pourquoi les œufs ? — pour les prêtres. » (Saini-Pée, 9
 septembre x88a.)

The text on this page is estimated to be only 20.86% accurate

CANTILENES XVII. — Akherraren kanta. — La chaxsox DU Bouc. Akherrd Ijor IvJJu Ja ArtixMren yatera ; Aklxrrak arthoa : Akherra kben ! khien ! khien ! ArtlxM gnrea ;en. a Le bouc est venu là — pour manger le maïs ; — le bouc (mange) le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez ! — le maïs était à nous ! Otsoa hor heldu da akherraren yalera ; otsoak akJjerra, akherrak artJxxi : akherra khien ! khien i kJien ! artJx>a gurea :{en. « Le loup est venu là — pour manger le bouc ; — le loup (mange) le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez ! — le maïs était à nous I Chakurra hor Jjcldu da olsoaren yaiera ; chahirrak otsoa , otsoak akJjerra, akherrak arthoa :

ET FORMULETTES 217 akherra kfjen ! khen ! kJjen l arthoa
gurea :i;en. « Le chien est venu là — pour manger le loup ; — le chien
(mange) le loup, — le loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc,
ôtez, ôtez I — le maïs était à nous ! Mdkhila hor heldu da chakurraren
hilt:^a; mdkhilak chahurra, chdkurrdk otsoa, otsoak akherra, akîjerrak
arthoa : akherra khen ! khen ! kJcn ! arthoa gurea :(en. « Le bâton est venu
là — pour tuer le chien ; — le bâton (tue) le chien, — le chien le loup, — le
loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez : .— le maïs
était à nous ! Stm hor Mdu da makhilarm erret:(era ; suak makhila,
makJjilak chakurra, chakurrak otsoa, otsoak akherra, àkherrak arthoa:

The text on this page is estimated to be only 15.79% accurate

-'.\ CANTILEXES -r Le feu est -, -enu Li — pocr brûler le bâton ;
— le feu ^rûle; le bâton, — ïc bâton le diien« — le chien le bup, — le loup
ïc boac, — le bouc le mais : — ôtez le bouc, ôtcz, ôtez ! — le mais étai: à
nous ! LVj hor hàâu ia suaren hiU^era ; urak sua, suak makhila, makhiîak
chakurra, chakurra oisoa, otsoak àkherra, akljerrak artJxM : akJxrra kî)en !
khmt kben I artlxKL gurea :(en, « L'eau est venue là — pour éteindre le feu;
— Tcau (éteint) le feu, — le feu le bâton, — le bAton le chien, — le chien
le loup, — le loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, Ciic/.f ôtcz
I — le maïs était à nous! Idia Ijor heldn da nraren edatera; idiak ura.

ET FORMULETTES 219 urak sua, suak makhila, makhilak
chakurra, chaknrràk otsoa, otsoak akl)erra, akJerrak artlioia : akJerra kJjenf
kJjen ! kJjen ! arthoa gurea : (en, « Le bœuf est venu là — pour boire l'eau;
— le bœuf (boit) l'eau, — l'eau le feu, — le feu le bâton, — le bâton le
chien, — le chien le loup, — le loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le
bouc, ôtez, ôtez ! — le maïs était à nous. Bûchera îjor heldu da idiaren
hiit^^era; hucherak idia, tdiak ura, urak sua, suak makhila, makhilak
chakurra ^ chakurrak otsoa, otsoak akîjerra, akherrak ariJjoa : akherra khien
! kJjen ! khien ! arthoa gurea Tien. « Le boucher est venu — pour tuer le
bœuf;

220 CANTILÈNES — le boucher (tue) le bœuf, — le bœuf Teau,
 — Teau le feu, — le feu le bâton, — le bâton le chien, — le chien le loup,
 — le loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez ! — le
 maïs était à nous. Herioa Jjor heîdti da bucheraren hiU:(era ; herioah
 hucloera, bucherak idia, idiak ura, urak sua, suak mdkljtla, màkhtlak
 chàkurra, chakurak otsoa, otsoak akJjerra, akherrak artljoa : akherra Jchen
 ! khien t khien ! arthoagurea \en. « La mort est venue là — pour tuer le
 boucher ; — la mort (tue) le boucher, — le boucher le bœuf, — le bœuf
 l'eau, — l'eau le feu, — le feu le bâton, — le bâton le chien, — le chien le
 loup, — le loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez ! —
 le maïs était à nous. » (E. C, Umigne, i*' fivrier 1854; A.-D., Bayonne, 21
 février 1873 ; J. B. père, Ainhua, 17 octobre 1880.)

The text on this page is estimated to be only 29.12% accurate

ET FORMULETTES 221 XVII. — Irulea. — La Pileuse.

Oi!Peîlo,Pe]b! îogaîe nauk eta yinen ni^a obéra ? — Irun-:(an eta gero, geroj gero; îrun-'j^n eta gero, gero, ha, « Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — j'ai sommeil, et — viendrai-je au lit? — File et — ensuite, ensuite, ensuite; — file et — ensuite, ensuite oui. Oi ! Peîlo, Pelh ! irun diat eta yinen ni:(a ohera ? — Astalka-';an eta gero, gero, gero ; astalka':(an eta gerOf gero, ha, « Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — j'ai filé, et — viendrai-je au lit ? — Mets le fil en écheveaux, et — ^ ensuite, ensuite, ensuite; — mets le fil en écheveaux, et — ensuite, ensuite, oui. OU Peîlo, Pello! ktslaatau diat eta

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

222 CAKTILÈNES yinen nixçi oJera ? — Ariîka-:ian eta gero, geroy gero ; arilka-'^an eta gero, gero, ha. « Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — J'ai mis le fil en écheveaux, et — viendrai-je au lit ? — Dévide-le, et — ensuite, ensuite, ensuite; — dcvide-le et — ensuite, ensuite, oui. Oîf Peîlo, Pellol arilkatu diat eta yinen ni^a ohera ? — Churi'ian eta gero, gero, gero ; churi-:(an eta gero, gero, ha, « Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — j'ai dévidé le fil, et — viendrai-je au lit ? — Blanchis-le, et — ensuite, ensuite, ensuite ; — blanchis-le, et — ensuite, ensuite, oui. Oi î Pello, Peño î chtiritu diat eta yinen ni:^ ohera ? — I:(a:(ki-:(an eta gero, gero, gero;

ET FORMULETTES 223 iia:(ki-7;an eta gerOf gero, ha, « Oh !
petit Pierre, petit Pierre ! — j'ai blanchi le fil, et — viendrai-je au lit ? —
Tisse-le, et — ensuite, ensuite, ensuite ; — tisse-le et — ensuite, ensuite,
oui. OU Peño, Petiot i7^a:^M diat eta yiiten nÎT^a oJera ? — Piha-^aneta
gero, gero, gero; pika-ian eta gero, gero, ha, « Oh ! petit Pierre, petit Pierre !
— j'ai tissé, et — viendrai-je au lit ? — Taille l'étoffe et — ensuite, ensuite,
ensuite; — taille l'étoffe, et — ensuite, ensuite, oui. OU Peño, Peño! pikalu
diat eta yinm fii^a ohera ? — Yos-:^an eta gero, gero, gero, yos-\an eta
gero, gero, ha, « Oh ! petit Pierre, petit Pierre 1 — j'ai taillé

224 CANTILÈNES ET FORMULETTES l'étoffe, et — viendrai-je au lit ? — Couds-la, et — ensuite, ensuite, ensuite; — couds-la, et — ensuite, ensuite, oui. Otf Peño, Peño! yosi diat eta yinen ni-^a ohera ? — Argla dun eta gero, gero, gero; argia dun eta gero, gero, ha. « Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — j'ai cousu, et — viendrai-je au lit ? — Il fait jour, et — ensuite, ensuite, ensuite; — il fait jour, et — ensuite, ensuite, oui ». (A.-D., Bayonne, zi février 1874.)

D. — DICTONS CARACTÉRISTIQUES DES VILLAGES 1 .

Alantiirra handi Bayonako, « Grandes tentures, (gens) de Bayonne ». 2. Pantalon handi Angeluko, « Grands pantalons, d'Anglet ». 3. Oro sorgin Miarrir:eko. « Tous sorciers, de Biarritz ». 4. Arrain salt^aiU Bidarteko, « Vendeurs de poissons, de Bidart ». 5. Moto \nri Gethariàko. « Mouchoirs de tête blancs, de Guéthary ». 6. Chokolat edaJe Donibaneko, « Buveurs de chocolat, de Saint-Jean-de-Luz ». 7. Moto :^ikhin Ziburtiko, « Mouchoirs de tête sales, de Ciboure ». 15

The text on this page is estimated to be only 21.56% accurate

226 DICTONS 8. Oro oJx)in Bcrdagaineho. « Tous voleurs, de Bordagain ». 9. 01x>re nahi Urruàaco, « Désireux d'honneurs, d'Urrugne ». 10. Idi aJar maktr Akol:^etako. « Cornes de bœufs tordues, d'Accots ». 11. Mautcheta haiidi Hendayako. « Grandes manchettes, d'Hendave ». 12. Àrdi ;;Lihar yah Biriatoiko. « Mangeurs de vieilles brebis, de Biriato ». 13. Oro e-;]iondu nahi OlMako. ((Tous désireux de se marier, d'Olheite ». 14. Zoko inoko Askaingo. « Coins et recoins, d'Ascain ». 15. Gi-;pn cdcira Sarako. « Bel homme, de Sare ». 16. Bdhaun hiiru hanài Scmpereko, « Grosses rotules de genoux, de Saint-Pée ». 17. Salsa yah Ainhoako. « Mangeurs de sauces, d'Ainhoa ». 18. Tipîila sdha yah Suraideko, « Mangeurs de sauces à Toignon, de Souraïde ». 19. Sisti-sasta E\pehtako. « A coups de poings, d'Espelette ».

The text on this page is estimated to be only 27.23% accurate

SUR LES VILLAGES 227 20. Pimpi-pampa Itsasuko, « A coups de bâtons, d'Itsassoi ». 21. Arno edaie Kamhoko, « Buveurs de vin, de Cambo ». 22. Beie yak Halsuho. « Mangeurs de corbeaux, de Ilalsou ». 23. Chipa chorro Larresoroko.

The text on this page is estimated to be only 11.53% accurate

--Î TTN'i 1. GoIth dmri Aiiç^hika. c Pmrjûcns bLincz. i'Aniiiet ». 5. Scrginkeriii. ^Ljr>'ii:^eka^ (t Sorcdlcrie, de Biarritz ». « Mcucfacirs de tise blancs, de BUtsrt ». 5. DtiTiiJ zcrrin Gitiriuka. « Tout sorders, de Guétharv ». 6. MiTilTCL^culi etier Scrako. •r Beauï parieurs, de Sare ». 7. TitulcL yalj Surcùldko. I ^ ^ « Jiangeurs d'oignons, de Soaraide ». 8. ShtakiricL Erbdetako. «r Batailles de mains, d'Espdette ». 9. Gtrt{i salt:iaîle hainit^ Itsasuko, » Beaucoup vendeurs de cerises, dltsassou ». 20. ATjtûr-kakor îlsasuko. u Querelles et coups, dltsassou ». 71, Sorgin hddur bainiti Yatsuko. u Beaucoup de peur des sorciers, de Jatsoa ». 22, Gormant handi Kamboko. « Grands gourmands, de Canibo ». 25. Esne saU:(aiîle hainil\ Halsuko. « Beaucoup vendeurs de lait, de Halsou ».

SUR LES VILLAGES 229 23. Sa:(ki egile Larresoroko, Faiseurs de paniers, de Larressore ». 25. Amo eJale Ustaritxeko, « Buveurs de vin, d'Ustaritz ». 26. Dant: ^ari handi Arruntseko, » « Grands danseurs, d'Arraunts ». 29. Café edale Jjandi Milafranhako, « Grands buveurs de café, de Villefranche ». 30. Dena makhila ArJcangoît ^ko. « Tous (avec) le bâton, d'Arcangues ». 31. Asto haintt:(^ Mugerreko, « Beaucoup ânes, de Mouguerre ». 32. Oro erreha Bidarraiko, « Tout ravins, de Bidarray ». 33. Kaputcha tcharra Baigorriko, « Mauvais capuchons, de Baigorry ». (Forêt d'Ustaritz, aa avril 1869.)

The text on this page is estimated to be only 28.55% accurate

li. — CHAKTS DE QUÊTE I Le dimanche de la Chandeleur (2 février ou Jours suivants) les enfants de la commune de Sare se rendaient, il y a une cinquantaine d'années, au pont de Portua, situé à l'entrée du bourg principal sur la route de Bayonne, et là, ils s'amusaient & se jeter 'des pierres d'un bout du pont & l'autre. Cet amusement a eu trop souvent de déplorables conséquences. Le même soir, ils se réunissaient et parcouraient le village en tenant à la main de grands bâtons au bout desquels étaient fichées des chandelles de résine, et ils chantaient : Jgande chirtbitdkoa, Gooiik ajaritaina î Eît:(ean urde kochko: Gu:(ietan marna gocJjo I « Le dimanche de la Cliandeleur, — celui qui fait souper de bonne heure 1 — Dans le pot un morceau de porc : — partout l'excellente mangeaille ». (M. C. Dihursubéhère, Sarc, 21 octobre 1881.)

The text on this page is estimated to be only 24.30% accurate

CHANTS DE aUÊTE 23I II Dans le pays de Soûle, les enfants, armés de Mtons, parcourent les villages le premier jour de Tan en frappant aux portes et en chantant : Pika, IxLur ! haur ! banr ! haur / Sagar eta intiaur ! Pika hera ! hera ! Sagar eta pera ! Estrena Ahalik hahoroena ! Besterik e: (pada, ArtJjo tresna ! « Pie ! Ijour, IxLiir, haur, Jxiur ! — Pomme et noix I — Pie I J}era I hera ! — Pomme et poire !. Étremites! — Le plus possible! — S'il n'y a pas d'autre cliose, — des tresses de maïs I » (Arcuu, 13 novembre 18)4.) M. J.-D.'J. SaiUbenry me fut observer que, dans certains endroits, cette coutume s'observe, non le jour de l'an, mais le jour des rois (eu souletin Jphan\io). 1:1 Dans quelques communes de la Soulc, les jeunes gens se présentent, le soir du 24 décembre, devant les maisons où il est i;é un enfant dans le courant de l'année, et chantent ce qui suit :

The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate

232 CHANTS DE QUÊTE' Sûlmlao liu îao I Etcheto gainean
sûhûiao ! Etcheto gaineke IxiurUo Jjori Zilhar kaideretan dago : ZiîJxir eta
:{ilhar tresnak, Etchen beJmr diren gai:^ak ; Etcheto gaineke haurito lx>ri
Aingûrien biJx)l:^eko : Etcheto gaineke jaun anderîak, Hoiek dira ^irentako
! « Sûhidao / liu Iao! — Sur la maisonnette sûhûiao ! — Cet enfant d'en
haut de la maisonnette — demeure sur des sièges d'argent; — argent et
objets d'argent, — les choses nécessaires à la maison ; — cet enfant d'en
haut de la maisonnette — (est) pour le cœur à^s anges. — Monsieur et
Madame d'en haut de la maisonnette — ces (chants) sont pour vous ! »
(Arcqu, 13 novembre 1854.) M. Sallaberry m'écrit que cet usage n'existe
pas en Soûle, mais, i sa connaissance, dans le pays de Mixe et & Saint-
Palais. Il corrige chirulao, ttchettOf aingutien.

CHANTS DE QUÊTE 2}\$ IV Lorsque les quêteurs sont contents de U quête, ils chantent : Etchék* anderia, eman dû:(û ederki, Kumpaiîak ère hadaki; Zelian sartlmren :^ira hainabi aingûrûeki. « Dame de la maison, vous avez donné bellement, — et la compagnie le sait ; — vous entrerez au ciel avec douze anges ». Si les quêteurs sont mécontents, ils chantent, au contraire : Etchek* atideria, eman dû:(û tcharkt, Kumpanak ère hadaki; Ifernian sarthûren :(tra hamabi deprûeki, « Dame de la maison, vous avez donné chichement, — et la compagnie le sait; — vous entrerez en enfer avec douze diables ». (Sallabeny, i8 mai 1883.)

IV DEVINETTES

IV DEVINETTES On ne m'a pas donné, en Labourd, de formule générale pour proposer des devinettes. M. Cerquand a recueilli les suivantes que lui ont adressées des instituteurs de la Soûle : Zûk papaita, nih papaita ; Zûk gai:^to, nih gai:^to. Zer da? « Vous (une) devinette, moi (une) devinette; — vous, (une) petite chose ; moi, (une)' petite chose. — Qji'est-ce ? » Nik papaita, Tfik papaita; Nik heitakit gai^a,

The text on this page is estimated to be only 29.69% accurate

238 DEVINETTES Zûk ère beîû hada beste gtd:^, Zer da? « Moi (une) devinette, vous (une) devinette ; — moi, comme je sais une chose, — vous aussi peut-être une autre. — Qu'est-ce ? » M. Antoine d'Abbadie de son côté a communiqué à M. Webster la formule suivante : Hik papaiia, nik papaita; hik hadah'k gai:^allo bat eta nik hcstetlo bat. « Toi (une) devinette, moi (une) devinette ; — toi, tu sais une petite chose — et moi une petite autre ». Si Ton ne peut pas deviner, on répond ukho ! ce qui équivaut à « je donne ma langue aux chiens » ou au latin nego. I. Egtmai :(uîubi etagaba:^ Ixiga. — AbulJeta. « Échelle le jour et perche la nuit. — Le lacet d'un corset ». (Augiistin F.tcheberry, Sare, 22 octobre i88i.) Var. : Egune:^ eskalerUy eta ■gaube:^ Ju:(e. — Ayubetia, « De jour escalier, et de nuit long et droit ». (Deuôfilo, 7.)

The text on this page is estimated to be only 28.71% accurate

DEVINETTES 259 2. Oihanidlakuan etclyerat so[^] da
etcloerahian oihaniàlat. — Ahûnt'[^]aren adarrak. « En allant au bois, ce qui
regarde vers la maison et en allant à la maison vers le bois. — Les cornes de
la chèvre ». (Ccrquand, 17, 35, 46.) Dans une variante recueillie par M.
d'Abbadie, il y a « le bouc » akherra au lieu de « la chèvre [^] . 3.
Eguna:;[^]aragi yalen eia gaba\ athe chokoan. — Akhiloa, « Ce qui est
pendant le jour à manger de la viande et pendant la nuit dans le coin de la
porte. — L'aiguillon ». (Marceline X., d'Espelette, dix-neuf ans, 16 octobre
1880.) 4. Mmdia ûngûratxen dian gai\ a. — Argi[^]ragia. « La chose qui fait le
tour du monde. — La lune ». (Cerquand, 12.) 5. Ow/:[^]i hatean hi edari
clkharrehîn nahasi gobe. — Arrolt;ea, « Dans un vase deux boissons qui ne
se mêlent pas Tune avec l'autre. — L'œuf ». (Augustin Etcheverry, Sare, 2i
octobre 1881.) r'

The text on this page is estimated to be only 25.17% accurate

240 DEVINETTES 6. Gambara chnri hrodetan gâkljùrik gobe :
(erraiu, — Arroîtica, « (Une) chambre blanche (toute) brodée fermée sans
clef. — L'œuf ». (Marianne X., Sare, 22 octobre 1881.) Var. : Gil^a hdko
serralla, « Une serrure sans clef ». (Demûfilo, I.) 7. Haragia kampoan,
îarrua haniean, — ArroçJjtna. « La chair en dehors, la peau en dedans. —
La chandelle de résine ». (MTM« Eugénie A., Sare, 2: octobre 1881.) 8. Yaun
bat beihi halca egîten Jxiri, — Arrachina, « Un monsieur qui est toujours à
faire caca. — La cliandelle de résine ». (Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.)
9. Huran ganm gîorius eta îûrraren ikimstiak hilt:^, — Arraiia.

The text on this page is estimated to be only 28.72% accurate

DEVINETTES 241 10. Etchian hamasei ahi-[^]pa dlgarren
khaniian egoiten eta ebilten eta é':(sekuian algar hounkit\en. — Arhe hort:
(ak. « Seize sœurs à la maison, demeurant Tune près de l'autre et marchant
et ne se touchant jamais. — Les dents de la herse ». (Cerquand, 16.) 11.
Punta, eta punta ht; ai:(ian [^]ulo ht. — Arias iyak. « Pointe, et deux pointes ;
derrière deux trous. — Les ciseaux ». (Demôfilo, 9.) 12. Laur heharri,
saheia egarri, — Aska, « Quatre oreilles, le ventre affamé. — Le pétrin ».
(M. A. d'Abbadie.) 1 3 . Jaun hat iephuareki eta hiirû gobe, ht hesueki eta :
(ankho gahe. — Athoira. « Un monsieur avec le cou, et sans tête, avec deux
bras et sans jambes. — La chemise ». (Cerquand, 39.) 14.
EgimaïkantuigahaT[^] îodagona, — Hauskoa, « Ce qui chante le jour et dort
la nuit. — Le soufflet ». (Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.) 16

The text on this page is estimated to be only 28.92% accurate

240 DEVINETTES 6. Gamhara chnri hodetan gâkljorih gobe :^erratu, — Arroîtica. « (Une) chambre blanche (toute) brodée fermée sans clef. — L'œuf ». (Marianne X., Sare, 22 octobre 1881.) Var. : Giîia hdko serralla. « Une serrure sans clef ». (Demûfilo, I.) 7. Haragia kainpoan, îarrtta bariîcan, — Arrochina. « La chair en dehors, la peau en dedans. — La chandelle de résine ». (M"»» Eugénie A., Sare, 2: octobre 1881.) 8. Yaun bat bethi kaJca egiten hari, — Arrachina. « Un monsieur qui est toujours à faire caca. — La chandelle de résine ». (Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.) 9. Huran ganen gîorius eta lûrraren ikimstiak hilt:^n, — Arrana, « Splendide sur Teau et qui meurt en regardant la terre. — Le poisson ». (Cerquand, t8.)

The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate

DEVINETTES 241 10. Eicînan hamasei ahi-[^]pa àlgarren
hhantîan egoiten eta ebtîten eta f:(sekuîan algar hounkl^t\en, — Arhe hort:
(ak. « Seize sœurs à la maison, demeurant Tune près de l'autre et marchant
et ne se touchant jamais. — Les dents de la herse ». (Cerquand, 16.) 11.
Punta, eta punta U; at[^]ian lulo ht. — Arias iyak. « Pointe, et deux pointes ;
derrière deux trous. — Les ciseaux ». (Demôfilo, 9.) 12. Laurheharri, sahéla
egarri, — Ashi. « Quatre oreilles, le ventre affamé. — Le pétrin ». (M. A.
d'Abbadie.) 1 3 . Jaun bat hphuareki eta bûrû gobe, bi besueki eta :(ankho
gabe. — Athoira. « Un monsieur avec le cou, et sans tctc, avec deux bras et
sans jambes. — La chemise ». (Cerquand, 39.) 14. Eguna:([^]kantuigaba7i
Jodagona, — HausJcoa. « Ce qui chante le jour et dort la nuit. — Le
soufflet ». (Léon H., Cambo, 19 octobre i8Sx.) 16

The text on this page is estimated to be only 6.09% accurate

1 1 _^-IN'^j.TE5 : 3 . Débris z:n':ctik a;^ . — Bail arkatuzui. t Le
iiojle qui resarde (iu sbnif) dn coïc- — Ce q;ii J rcuisc ims le fourré et qui a
étc - ,- __.^ jjr.? I'eu.-j. — Li roue d'un moclin t. .« w.^ « Ni vijiis le boii,
gnndi dar.s le bois, venu à 11 miiior. e: (Lk) seul maître, — Le bâton de
l'alcade j. ÇDaacTwo, 12.) Var. : Easuan fj\c, hasuan a^i, errira dcrrri, etd 1er
a n::u7i. — ZLcrra. r Xé dans I2 forêt, grandi dans la forêt, venu a.: pays et
(là) seul maître. — La verge (de l'alcade) ». (Dejiôfilo, 4.) Des déf.nitloBS
analogues s'appliquent à la roue d'un m

The text on this page is estimated to be only 29.50% accurate

DEVINETTES 243 « Il pique pique, et n'est pas du poivre (ou du piment) ; il a des barbes et n'est pas un homme. — L'ail ». (Demôfilo, 2.) 19. Laur titiriti, bi laratata, urhhîla eta histupa, — Behia. « Quatre iitiriti, deux taratatay fourche et étoupe. — La vache ». (Jeanne-Marie Osacar, Ainhua, 16 octobre 1880.) 20. Laur andere dant:(an, yaun bat erdian. — Behiaren errapîa. « Quatre dames en danse, un monsieur au milieu. — Les pis de la vache ». (Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.) 21 . Laur ithurri viendi hateu a^J^ian. — Behiaren errapia. « Quatre fontaines sous une montagne. — Les pis de la vache ». (Marie X..., sept ans, Ainlhoa, 16 octobre 1880.) Var. ; MtLua a:ipi hatian hu dama, « Sous une montagne, quatre dames ». (Deuufilo, 6.)

The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate

2 Î4 DEVINETTES Deux variantes recueillies par M. Léon H. à Cambo, le 19 octobre 1881, portent l'une : Laur tiroir a;j7iati i^uhi bat gainean « quatre tiroirs dessous, un pont dessus ». Et l'autre : Zuln haten a;J)ian îaiir itkurri « sous un pont quatre fontaines ». 22. Cbait:^ian husii gobe igaraiten dena. — Chahala aviaren sàbelian, « Ce qui passe dans la rixière sans se mouiller. — Le veau dans le ventre de sa mère ». (Cerquand, 27.) 23. Arhoïertk Jxindienerat igaitm da eia put:(u itikienean iiJjoi:(en. — Chinaurria. « Ce qui monte sur les plus grands arbres et se noie dans les plus petits puits. — La fourmi ». (Alexandre X., Ainhua, 17 octobre 1880.) 24. Han salto, Jjemen saJto, Maria nimino beîth. — Kukusoa» « Un saut là, un saut ici, une petite Marie noire. — La puce ». (Marceline X., Ainhua, 15 octobre x880.)

DEVINETTES 245 Une variante (Cerquand, 3, 38) porte Jaiin gorri hīlaiTJ' « un monsieur rouge tout déshabillé ». 25. Laur andre, jaun lat erdtan, hethi dlgarren ondolik lasterre^, eta algar hehinere e\ at'^^maiten. — Kurkuria ou kru:^eidiak ou astalkeiak, « Quatre dames avec un monsieur au milieu, qui courent toujours vite Tune après l'autre et ne s'attrapent jamais. — Le dévidoir ». (M.'A. d'Abbadie.) Var. : Lau damatcho alkarren at:(tan, eta alkarri îiutti eiin. — Aulikie, « Quatre petites dames Tune derrière l'autre, et ne pouvant se dépasser l'une l'autre ». (DbMÔFILO, II.) 26. Ahoiik hehatu eta tripak ageri. — Êîtiea. « Ce qui regarde par la bouche et montre les tripes. — Le pot ». (Augustin Etcheberry, Sare, ai octobre 1881.) 27. Hort^ak hehera eta ahuagoili. — Esiaïampua. « Les dents en bas et la bouche en haut. — Le sabot ». (J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1883.) Cf. le no 77 (le pied).

The text on this page is estimated to be only 26.54% accurate

246 DEVINETTES 28. Goîta mot[^], givgtîa îu:(e. — E:(kiîa. « Jupon court, jambe longue. — La cloche ». (MTM« Eugénie A., Sare, 22 octobre 1881.) 29. Mîindû huntan den gat:(cirik ^lUena, deûsek arrestation ahaî e'^lena. — Eipiritia, « La plus agile de toutes les choses du monde, que rien ne peut arrêter. — L'esprit ». (Cerquand, 22.) 30. Mûndia hertaneniî ûngmt[^]en dian gai::;a. — Fanui gaichttia, « La chose qui se répand tout de suite autour du monde. — La mauvaise renommée ». (Cerqtund, 24.) 31. Ithurriratekoan khanta\ eta etcheratekoan nigarre:[^], — Pegarra. ((Ce qui chante en allant à la fontaine et pleure en revenant à la maison. — La cruche ». (M. Gustave L., Sare, 13 octobre 1881.) Une variante porte irri:^{^^} « ce qui rit » au lieu de khanta[^]. 32. SeMla i[^]n e:([^] iianen cifena, — Gatlnaren heharrian sagû hàbia.

DEVINETTES 247 « Ce qui n'a jamais été et ne sera jamais. — Le nid d'une souris dans l'oreille d'un chat ». (Cerquand, 4.) 33. Aita lat[^], ama heU:i[^], larrua gorri, umea churi, — Ga:faina, (c Le père rugueux, la mère noire, la peau rouge, l'enfant blanc. — La châtaigne ». (Voiture du courrier de Sare, xi octobre 188 r.) Var. : Aita lat[^]a, ama haltia, ihudia :(uria, umia :[^]uriagua. « Le père rugueux, la mère noire, la gouvernante blanche, le fils plus blanc ». (Demôfilo, 3.) 34. Churi churi lat[^]iko pensat:(eko gaichto, — Gatia. « Blanc blanc rugueux, mauvais à penser. — Le sel ». (M"»« Eugénie A., Sare, 22 octobre 1881.) Cf. la définition de la pie (n" 6y). 35. Bi hagen gainean trunko bat, trunkoaren gainean menai bat, mendiaren gainean chara bat, eta char ar en artean ardiak alha. — Presuna, a Sur deux perches un tronc, sur le tronc une

248 DEVINETTES montagne, sur la montagne un taillis, dans le taillis des brebis au pâturage. — Une personne ». (Alexandre X., douze ans, Âinhua, 17 octobre 1880.) Variantes : 1° Lûrren ganen phala, phalan ganen makhlla, imkhiân gaiien :(orrua, :(orron ganen eihcra. — Gi:(una. « Sur la terre la pelle, sur la pelle le bâton, sur le bâton le sac, sur le sac le moulin. — L'homme ». (Cerquand, 8.) 2° Lahearen gainean chiminea, chiminearen gainean Jeihoak, leihœn gainean pla:(a, pla^^arm gainean phen^ea, phen^ean ardiak àlha, — Presuna balen huma. « Sur le four la cheminée, sur la cheminée les fenêtres, sur les fenêtres la place, sur la place la prairie, dans la prairie des brebis au pâturage. — La tête d'une personne ». (Voiture du courrier dcSare, ii octobre i88i.^ 36. Etchen ichllik, oihanian kanka:(^). — Hai^kora. « Silencieux à la maison, bruyant au bois. — La hache ». (Ccrquand, 53.) Dans quelques variantes, la définition est la même que pour les cornes de la chèvre (n© 2) :

DEVINETTES 249 Oihaneratekoan etchera heira eta
 etcheraiekoan oihanera. « Ce qui regarde vers la maison en allant au bois et
 vers le bois en revenant à la maison ». Basuan daguanian, elchera hegira,
 eta dchuin daguanian, hasora hegira. € Quand il est au bois, il regarde à la
 maison ; et quand il est à la maison, il regarde au bois ». (Demôfilo, 5.) 37.
 Aîta guriaren kapa oro hethatchû. — Hegal:(a. « La cape de noire père toute
 en morceaux. — Le toit ». (Ccrquand, 30.) Voir le n® 73. 38. Kamara haten
 harnean lau andre e:^in atheratui. — Hdtchaurra, « Dans une chambre
 quatre dames qui ne peuvent sortir. — La noix ». (Marie Osacar, Ainhua, i6
 octobre 1880.) Var. : Lan damatcho cuarto hatian. € Quatre petites dames
 dans une chambre ». (Demôfii.o, 13.)

The text on this page is estimated to be only 29.34% accurate

2S0 DEVINETTES 39. Geîatcho, eta ^elatcho; ç^ela hakotchian
damâtcJx). — Piniia. « Chambrette et chambrette; dans chaque chambre sa
petite dame? — Le (fruit du) pin ». (Demofilo, 8.) 40. Mûndian den gaiiarik
hdtxena eta itsusiena, — Herlua. stan, tchostan ! — Hura, harria, arratia, «
Allons, allons 1 Demeurons, demeurons I

The text on this page is estimated to be only 28.21% accurate

DEVINETTES 2\$ I Jouons, jouons! — L'eau, la pierre, le poisson
». (Cerquand, 50.) 44. Beihî ernari, hehinere e:(in erdi. — Hurra, « Toujours
pleine et n'accouchant jamais. — La noisette » . (M. d'Abbadie.) 4\$. Uda
oro hhantat'^n eta negian hilti^en dena. — lîharhotia. « Ce qui chante tout
l'été et meurt l'hiver. — La cigale ». (Ccrquand, 26.) 46. Ithurriratehoan
etcherat so eta etcheratekoan ithurrira. — Iphurdia. « Ce qui regarde vers la
maison en allant à la fontaine et vers la fontaine en allant à la maison. — Le
derrière ». (Léon H., Cambo, 19 octobre i88i.) On a vu que la définition
s'applique à d'autres objets (n°* 3 et 32). 47. Ehtin adar, herrehun adar,
Martin punta hlj^ . — Iratica. « Cent cornes, deux cents cornes, Martin à
pointes rugueuses. — La fougère ». (M«e Eugénie A., Sare, 22 octobre
i88i.)

The text on this page is estimated to be only 27.87% accurate

2)2 DEVINETTES Variante : Tchipian htVmrrri, handianfarfail.
— Irat: {ia. « Tordu quand il est petit, plumeux quand il est grand. — La fougère ». (Cerquand, 44.) 48. Errekan hehor chiiria. — Irîna ashan. « La jument blanche dans le ruisseau. — La farine dans le pétrin » . (Marie X., sept ans, Ainhoa, 17 octobre 1880.) 49. Ikusieii dut, ondoan dut cta e^in atseman. — Itiaïa. « Je la vois, je l'ai près de moi et je ne puis l'attraper. — L'ombre ». (Alexandre X., douze ans, Ainhoa, 16 octobre 1880.) 50. Larriin barnen athorra. — Khandera. « La chemise sous la peau. — La chandelle ». (Cerquand, 48.) Variante : Larrua harnean eia haragia kampoan. « La peau dedans et la chair dehors » . (Augustin Etcheberry, Sare, 22 octobre 1881.) 51 . Otsoa îarrera goiti, — Khea, « Le loup en haut de la lande. — La fumée ». (Marie X., Ainboa, 17 octobre 1880.)

The text on this page is estimated to be only 26.09% accurate

DEVINETTES 25 Variante : Chingoîa mingdla phareten gora, — Khea. « Rubans et flocons (?) en haut des murs. — La fumée ». (Augustin Etchebcrry, Sare, 22 octobre 1881.) \$2. Dena pusha:^ egtna, punturik gobe. — Labea, « Tout fait de morceaux, sans joints. — Le four ». (Pierre G., Sare, 13 octobre 1881.) 5 3 . EtcJjeko yaun e:^ana handi. — Lahatia, « Maître de maison à grande lèvre. — La crémaillère ». (Marceline X., Ainhua, 16 octobre 1880.) Variantes : 1° Atcho chahar chahar hat eipain makhur halekin. « Une petite vieille vieille avec une lèvre recourbée ». (Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.) 20 Elchian ema:(te bat lû^e, belt^x, e:^pan oîcher hateki,. — Laratia. c< A la maison une femme longue, noire, avec une lèvre de travers ». (Cerquand, 20.)

The text on this page is estimated to be only 16.51% accurate

2>: DEVINETTES 54. Cure ^JPinn churu. ixp:^ hegi dnIUn. — c
Notre cheval biasc qui marche de crête en (Cerquand, 5.) iV'Xii'Zy
mintici2:^i£n du tmhiil: r^tu, kurrii:^ctt du T^a'i'.Jirîh rrju. — Leirj. ff S'il
est blanc, il n'a pas de farine; s'il est :. :r. il r'a pas ce charbon: il fait parler,
il n'a pas de langue ; il court, il n'a pas de cheval. — La lettre ^>. (>iircel:::e
X.. Ainbci, 16 octobre 1S80.) \at. : Tchri piv.taîû, c'.chcr. sariini, ^ mint^atû,
r,ie;;Jx Jeslargetû. if (Un) oiseau peint, qui entre dans la maison, lie parle
pas (et) décharge son message ». (.Cerquand, 47,) 56. Egun egnn itchuU hl
iaiila:^ c;fah'. — Liburuya, c Ce qu'on tourne journellement (et) qui est
entre deux planches. — Le livre ». (Marceline X., Ainhua, 16 octobre
1S80.)

DEVINETTES 255 57. Antchuan churi, hildotchean gorri, ardian heltch. — Marthotsa. « Blanc à (l'âge de) l'agnelet, rouge à (celui de) l'agneau, noir à (celui de) la brebis. — La mûre ». (Marceline X., Ainhoa, 16 octobre 1880.) 58. Hurilahian tripa u:(ten, etcherat ut:(uU ondoan arrahart^ien, — Matala7;a, « Ce qui en allant à l'eau laisse ses tripes et les reprend en revenant à la maison. — Le matelas ». (M. A. d'Abbadie.) 59. Bethi Uihorrean eta hetln hustia. — Mihia. c(Toujours à l'abri et toujours humide. — La langue ». (Alexandre X., Ainhoa, 17 octobre 1880.) 60. Itsasuan edan eia hortian picliegiten. — Odeia. « Ce qui boit dans la mer et fait pipi dans la montagne. — Le nuage ». (Cerquand, 9.) 61. Laiir lango goiti, laur lango heheiti, erdian pîimp ! — Ohea. « Quatre pieds en haut, quatre pieds en bas, au milieu poump 1 — Le lit » . (Marianne X., Sare, 22 octobre 1881.)

The text on this page is estimated to be only 25.62% accurate

256 DEVIKETTES Var. : Laur T^ago gainean, erdian chiria,
harat salto. « Quatre pieds en haut, au milieu du blanc, où l'on saute ». (M.
Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.) 62. Gi\

DEVINETTES 257 65. Edo^{^^}ein goratasunetih erort\en da eta e[^]fa hausten, urerat botatu eta herehdla hausten da. — Paper a, « Il tombe de n'importe Tquelle hauteur et ne se rompt pas ; jeté à Teau, il se rompt tout de suite. — Le papier ». (Alexandre X., Ainhua, 17 octobre 1880.) Var. : Harriala urtlmh c:(hausten, huriala urtlmk eta hausten. « Jeté sur la pierre et non rompu ; jeté à Tcau et rompu ». (Cerquand, 23.) 6G. Hertsirik makhiîa eta hedaturik teïlatua. — Parasdla. « Serré bâton et étendu toit. — Le parasol ». (MTM« Marie A., Sare, 23 octobre 1881.) 67. Gi:i[^]on hat larden lerdena, hàrû ganian hiîho hakhoitch hateki chût chûti, — Phertika. « Un homme maigre maigre, avec un seul cheveu sur la tête, debout debout. — L'aiguille enfilée ». (M. d'Abbadie.) Var. : J'en ai recueilli plusieurs ; les différences sont peu importantes. L'une porte htTiar hakÎJoitTi 17

The text on this page is estimated to be only 14.91% accurate

236 DEVINETTES Var. : Lùur yr^o £.uru\iUy er.Uanchuria, l\:\i
- •:/-> c Quatre pieds en haut, au milieu du blanc, cj. Ton saute .>. C?»I. Lc-
or. H., Cambo, 19 octobre iSSi.) 62. Gi\on ttV.i, ch.-.fcl handi. — Onyia. c
Petit homme, gr.uid chapeau. — Le cl:aii:pignon)■). (Marie Os«car,
Aiuhoa, 16 octobre iSt'^.) 63. Borontian tualhila urtl^c oro:{ c.Jaîra sorlie^i.
— Orkhalia,

258 DEVINETTES Ihiteki « avec un seul poil de barbe » ; une autre ne contient pas le mot mehe « maigre » ou lerdén « effilé » ; une autre met andere « dame » au lieu Je gi^oft « homme » . . 68. Chiirichlio beJchko pentsai^oeho gaicUochho, — Pika, « Blanchâtre, noirâtre, malaisé à penser. — La pie ». (Marceline X., Ainhua, 16 octobre 1882.) 69. Fcrdia hadu, e[;]ta musJcerra; churia badu, e[:]ta papera ; hiiarra hadu, e[;]Ja gi[:]ona. — PJx)rrnya. « S'il est vert, ce n'est pas un lézard; s'il est blanc, ce n'est pas du papier ; s'il a de la barbe, ce n'est pas un homme. — Le poireau ». (Marceline X., Ainhua, 16 octobre 1880.) Var. : Au lieu de papera « papier », on dit aussi elhurra « la neige » et irina « la farine » . 70. Ahitia oro gerrenci. — Sagarroia. « (Ce qui a) l'habit tout de broches. — Le hérisson ». (Cernand, 15.) 71. Sekfda lanili e[^]egiten ela ntin tiahi janJmri franho. — Sûgia.

DEVINETTES 259 « (Ce qui) ne travaille jamais et mange beaucoup où il veut. — Le serpent ». (Ccrquand, 25.) 72. Egun orotan khakha egiten eta arratsen khakha:(^ hère huria gordatT^en, — Suya. « (Ce qui) fait caca tout le jour et se cache le soir dans son caca. — Le feu ». (M. d'Àbbadie.) Var. : loUne variante, communiquée le 19 octobre 1881, par M. Léon H. de Cambo, est moins vulgaire de forme : elle dit lanean hari dena « ce qui travaille » et lana:(^ a dans son travail ». 20 Bere esiàlgia janharitako « Ce qui a pour nourriture son vêtement ». (Cerquand, z;.) 30 Arralsan be:(ti eta goi:(ean htlai^fen « Ce qu'on habille le matin et qui est déshabillé le soir ». (Cerquand, 6 et 40.) 73. Dena erregebide, dena erregebide eta orga àberiak e^in pasa, — Teiîatua, « Tout grande route, tout grande route, et où ne peuvent passer ni chan'ettes ni bestiaux. — Le toit ». (Léon H., Cambo, 19 octobre 1881) Voir le no 37.

The text on this page is estimated to be only 19.51% accurate

2fo DEVIXETTES 74. E^ mttsiki da mmsîka, eg&tn du. — U^~ '
irr:..

DEVINETTES iSl 30 Zer dala ta :(er dala, ure edaten gaten dana ta urik edan hdrik etorten dana. — Arrana, « (Dis-moi) qu'est-ce et qu'est-ce qui va boire l'eau et qui revient sans avoir bu d'eau ». (Demôfilo, 13.) 77. Bi:(karra ait:(tnian saheîa gibeîian. — Zanhhua. « Le dos devant et le ventre derrière. — Le pied ». (Cerquand, 49.) Cf. le no 28 (le sabot). 78. Nuat hua, hûhûria? — Zer dtok, ûrkhatia? — Gana jau^fen hanit:(aîk, haut^eko detat bûria ! = Zia eta Sugia. « Où vas-tu, tordu ? — Que dis- tu, pendu ? — Si je te tombe dessus, je te briserai la tête ! = Le gland et le serpent ». (Cerquand, \$2.)

PROVERBES & DICTONS

PROVERBES & DICTONS A. — PROVERBES GÉNÉRAUX

1. Acheria predikalxen denean ari, gogo emak eure oiloari. « Qiiand le renard se met à prêcher, fais attention à ta poule ». (O. s.) 2. Acheriak, Im^tana lii'^e, hera he^dla hert'^eah liste. « Le renard, (ayant) la queue longue, pense que les autres (sont) comme lui ». (Alm. 1879.) Var. : Gure gatuak (Fabre) « notre chat ».

The text on this page is estimated to be only 19.45% accurate

*^•> TXOTERBES t Au renari La peai: (pcaî être) enlevée, mais
jes hAHîudes, noa ». 4. ASishdiZ ^jhjrrii, hcnîiui herririk. r. L'ami \-ieux, le
compte nouveau ». 5. AdisHica ^Ja-J UbipnjM hébar dapborogatu, t L'ami
doit être éprouvé dans la petite chose, emrlové dans la grande ». • - (O.) 6.
Adisiide ^alxirra hern'jrjiîk e^tut:^ala. V Ke quitte pas le vieil ami pour le
nouveau ». (O. s.) 7. Agtiian ^trrana r^aân tngana. « Celui qui dit « puisse-
t'il être ! » ne se trompa pas ». (O.) 8. Aginean min dahrenak miia ara. «
Celui qui a mal à la dent y (porte) la langue ». (Garibay.) Var. : Horàk non
mina ban mihia. « Le chien (a) la langue là où (il a) mal ». (O.)

ET DICTONS 267 9. Aia hil's^àleari seine harreiari. « Au père qui amasse, fils prodigue ». (O.) 10. Hai:~e7^ i:~rra :(edina putie:~ erdi : (edin. a Celle qui s'engrossa de vent accoucha de vesses ». (O. 8.) 1 1 . Achea nora, capea ara» « Où le vent, là le manteau ». (Fr. Michel, App.) 12. Hai:~ hegoa, andrearen gogoa, « Le vent du sud, la pensée de la femme ». (Vulg.) 13. AU:(ean jaiak ait:(era nai, « Celui qui est né dans la pierre veut (retourner) à la pierre ». (Is) 14. Alàba e^kont e:~ak nahi denean, semea or du denean. « Marie ta fille quand elle le veut, ton fils quand il y en a l'occasion ». (O.) 1 5 . Amak irin halu ophiî baîaidi, « Si ma mère avait de la farine, elle ferait des gâteaux ». (O.)

The text on this page is estimated to be only 18.84% accurate

•- »!. IKOVEXBES :^ . Am:rT'i:: rrhcmirca àdore^ho hi^U^ . (■
Mariige d'amoii, tîc de douleor ». (IssstL) Va3v. : UrthasiT àirz amon^
e;]stmt^ da urrii Le marl:ige d'imour et le repentir sont de la mèzr.t sjmèt ».
17. Ar:ch l:m:>snari, uràt àxdsiaren otnak de« Ancho (est) un faiseur
d^aumônes : il donne Zu pau\Te les pieds du cochon volé ». (O) 18. Apjc^jk
j^hn bii^ahere. « Le prêtre (dit) la dernière parole pour lui-même ». (O.) 19.
Ardi hîlha adi naht\ hàke, oisoak yan e^ake. « Fais-toi brebis en voulant la
paix, le loup te mangera ». (O. s.) 20. Haroi:^aren etchean, :^ure::^ gerrena,
a Dans la maison du forgeron, la broche (est) de bois ». (Alm. 1879.)

ET DICTONS 269 21. Arraika ahunt:(ari, agcK^ke kaparrari, « Suis la chèvre, tu demeureras dans le buisson ». (O.) 22. Arraina eta arrot^^a, heren egunak karai:(e:(^, himpora deragot:^a. « Le poisson et Thôte, sentant mauvais au bout de trois jours, sont à jeter dehors ». (O.) 23. Arrêta hi\ etchea bethe. ((De deux sœurs la maison pleine ». (O.) 24. Harri erabiîik CT^tu hilt:^en goroldirik. « Pierre traînée ne ramasse pas de mousse ». (D'Artayet.) 2\$. Artzjiinak samurtu gasnah agertu. « Les pasteurs se fâchent, les fromages le montrent ». (Aim. 1879.) 26. Asiak egina dirudi. « Le commencé paraît fini ». (Fr. Michel, App.) 27. Asko hadok, asko bearko dok. « Si tu as beaucoup, tu auras besoin de beaucoup ». (Garibay.)

The text on this page is estimated to be only 29.85% accurate

270 PROVERBES 28. Aski dakik bi:(it:(en badakik. « Tu sais assez, si tu sais vivre ». (O. s.) 29. AtT^earen beJnak erroa JjandL « La vache de l'étranger a le pis gros ». (O.) Var. : Lagunaren beyak erroa îu^e. « La vache du camarade a le pis long ». (Isasti.) 30. Atterri, otserri. « Pays d'étranger, pays de loup ». (O.) 31. AurJnde biren àlijor artean ungi dago ^tàarria. « La borne demeure bien entre les champs de deux frères ». (O.) 32. Haurrak ha:(t, nekeak Jjosi, « Les enfants nourris, les peines commencent ». (O.) 33. Ha:(^ne:(ak egungo haragia^y at:(pko ogia:^ eta ya:(ko arnoai, eta: medikua, bil}oax^! « Nourris-moi de la viande d'aujourd'hui, du pain d'hier, et du vin de l'an passé et : médecin, allez- vous en ! ». (Fr. Michel, Pays.)

ET DICTONS 271 34. Baigorriⁿ tachera lurre[^]; nikharagei
 nuenean, urre[^]. « A Baigorri la vaisselle (est) de terre ; quand j'avais iin
 fiancé pour là, elle était d'or ». (O.) Var. : Urruneko eli:(ea urh([^]f hara
 orduko lurre:[^]. « Le pot de loin (est) d'or; pour quand (on) y (est), (c'est) de
 (la) terre ». (Vulg.) 3 5 . Bali[^]ko oleah hurniarik egin e:(faroa. v La forge de
 « s'il y avait » ne fait ordinairement pas de fer ». (Garibay.) 36. Bago erorira
 egurhari gu:(tak îasfer art dira. « Au hêtre tombé, tous les chercheurs de
 bois courent vite ». (O.) Var. : 10 Arit^{^^} eroriari oroh egur. « Au chêne
 tombé tous (prennent) le bois ». (Is.) 2° Lurreko arholatik aise egiten da
 aharra, « De l'arbre à terre on fait aisément des bûches ». (Alm. 1880.) 37.
 Barrika tcharretik arno on guti, « D'une mauvaise barrique, peu de bon vin.
 » (Alm. 1879.)

The text on this page is estimated to be only 29.28% accurate

272 PROVERBES 38. Begi bate[^] aski du sàUunak, ehun e:[^]tUu sohera erostunak. « Le marchand a assez d'un œil, l'acheteur n'en a pas trop de cent ». (O.) 39. Bdea iku^{^^} daite, churit e:[^]taiU. » « Le corbeau peut être lavé, il ne peut pas devenir blanc ». (O. s.) 40. Berant jina, gai\kl et[^]ina. « Tard venu, mal coudié ». (O.) 41. Bidaide, gogaide. « Compagnon de route, compagnon de pensée ». (O.) 4 r . Bilaunarcn eskerra pokerra. « Le merci du vilain (est) un rot ». (O.) 4 3 . Bi yaberen horak sarea gora. « Le chien de deux maîtres a son panier haut ». (O.) 44. BuJmrrlak au[^]ikan, kortehriak a[^]ikan. (c Les opiniâtres étant à plaider, les gens de cour (sont) à semer ». (O.)

ET DICTONS 273 4[^]. Buru heiembat ahusu, « Autant d'idées que de têtes ». (O. s.) 46. Cha:(ko ephaslea aurtengoen urka:(aîea, « Le voleur de Tan passé est le pendeur de ceux de cette année ». (O.) 47. Chiminoak gora iganago eta u:(kia ageriago, « Le singe, plus il monte haut, et plus (il fait) paraître son cul ». (O.) 48. Cfjindurriari dakii:(anean egoak, gaîdu oiditu gorput:(a ta besoak, « Quand les ailes poussent à la fourmi, elle perd d'ordinaire son corps et ses bras ». (Is.) 49. Choridk nih ohil, bert:^eak hih « Les oiseaux, moi je les fais lever, l'autre les tue ». (O.) Var. : Nik choriak otseman hih atseman, « Moi je chasse les oiseaux, toi tu les prendi ». (O.) 50. Dakienak lan daidi, exfakienak 1er daidi. « Celui qui sait peut faire du travail, celui qui ne sait pas peut trébucher ». (Is.) 18

The text on this page is estimated to be only 19.69% accurate

274 PROTEGEES 3 : . Lkus ^.'l^-:j hslu, emiïU bamdL « Celui qui n*a rien, s*ii arait, (sciait) un ^and donneur ». (O.) 52. Dmmngo, egik ema^U, a^i h: berak irat^ar iro, c Dominique, fais-toi (une) femme ; dors à ton saoul, dle-mêrae saura t'évdller ». 55. Eder, culxr. « Belle, fainéante ». (O.) 54. Eder bali^, on e^ fli7i-. « Si elle est belle, qu'elle ne soit pas bonne ». (Garibay.) 5 5 . Egik ungi nik diodana da e^ gâtfd nik degidana, « Fais ce que je dis bien et non pas ce que je fais mal ». (O.S.) 56. Eiheran dadinak egonegi hidean laster begi, V Qpi demeura trop au moulin, qu*il fasse vite en chemin », (O.) 57. Heïixaur duenak yaUko, kausi diro barri hausteko.

The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate

ET DICTONS 27\$ « Celui qui a des noix à manger trouvera des pierres pour les briser ». (Alm. 1881.) 58. Emaiiiak hausten tu hait[^]ak, « Les cadeaux brisent les xochers ». 59. Emak huruii dukek errada, « Donne comble, tu auras ras ». (O.) 60. Emak :[^]aretai, hilha e[^]firok ahurrtiax_* « Donne par paniers, tu ne pourras ramasser par poignées ». (D'Artayet.) 61 . Emak horari e[^]tirra eta ema:(teari gea[^]urra. « Donne au chien Tos et à la femnie le mensonge ». 62. Etnerdi oro :(pro. « Toute accouchée est orgueilleuse ». (O.) 63. Eneko, atcheka hi hariiari; nik demadan iJjesari, « Eneko ! attrape-toi avec Tours, afin que je me livre à la fuite ». (O.)

276 PROVERBES 64. Errak egia, urka aite. « Dis la vérité, tu seras pendu ». . (O.) 65. Erhoaren sinhestea : ^uhur usUa, a La pensée du fou, c'est de se croire sage ». (D'Artayet.) 66. Erroyak béUari : buru hdt:^ ! « Le corbeau (dit) à la corneille : tête noire ! » (O.) Var. : Hûntj;ak hilhagarruari : bûrû handi ! (k Le hibou à la grive : tête grande ! » (J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1883.) 67. Erroya Jns e^ak, begiak dedet(ak, « Nourris le corbeau, il te crève les yeux ». (O.) 68. E:(ahisan begik nigar citegik, « Un œil qui ne te voit pas ne pleure pas ». (O.) 69. E^kont eguna aise ixanaren biharamuna. « Le jour du mariage (est) le lendemain du bien-être ». (O.) 70. Eshu batak diklm:(ke bert:çea, biek begitartea. « Une main peut laver l'autre, (il faut) les deux (pour) le visage ». O.)

ET DICTONS 277 71. Etchea urra le^ana egiir egiteko, cîm:^
 hero :(edtn aurién hotie:(^ hilt^eko. « Celui qui brisa la maison pour faire
 du bois à brûler, se chauffa Tan passé pour mourir de froid cette année ».
 (O.) 72. Itchean ogia e^in jan ta Arangurenm artoa. « On ne peut pas
 manger de pain à la maison et on mange de la mettre chez Aranguren ».
 (Isasti .) 73. Eichotîoakhasoiloa :(edokan. « La poule domestique chassait la
 poule sauvage ». (O.) 74. E:^ eukia otorde, « Le non-avoir tient lieu de pain
 ». ^ (Garibay.) 75. E-j^n daîdienak nahi he^dla, hegi egin aïjaîa. « Celui qui
 ne saurait faire comme il veut, qu'il fasse ce qu'il peut ». (O. s.) 76. £:(lan
 eta ^:(yan, « Ne pas travailler et ne pas manger ». (Garibay.) 77. Gaheak
 hatsa karats, « Le pauvre (a) l'haleine mauvaise ». (O.)

The text on this page is estimated to be only 22.18% accurate

27S PROVERBES 78. Gait^a glatir ::goah ierahai^a. ff Le pire
fait oublier le mauvais ». (o.) 79. Gantbel her balek debaha ogia eta erhta.

ET DICTONS 279 « Celui du lendemain étant celui qu'on pense meilleur, je préfère le bon d'aujourd'hui ». (O.) 8). Ge^urrah bu:(tana îahur. « Le mensonge a la queue courte ». (Garibay.) 86. GîU:(ak gerrian, horak suthegtan. « Les clefs à la ceinture, les chiens au foyer ». (O. s.) 87. Gi:(on hearra gogo uts, « L'homme pauvre, pensée vide ». (Fr. Michel, Jpp. Var. : Gi:(pn nekalua gogoa uts. « L'homme fatigué, la pensée vide ». (Gtribay.) 88. Gure sabelak gure yabeak, « Nos ventres (sont) nos maîtres ». (O.) 89. Guti edatea eia guti sinhestea, :(uhurraren egitea, « Boire peu et croire peu, (c'est) le fait du sage ». (D'Artayet.) 90r Ht handi, ni handi; nurk erranen dû gtue astuari : arri ?

The text on this page is estimated to be only 28.32% accurate

280 PROVERBES « Toi grand, moi grand ; qui dira à notre âne : hue! »? (J.-D.-J. SallaberTT, i8 mai 1883.) 91. Hiîa lurpera, hi:^iak osera. a Le mort sous la terre, les vivants à se rassasier ». (o.) 92. lîhumbeko ïanak egtierdi:^ ageri, « Le travail de Tobscurité parait au milieu du jour ». (Alm. i88z.) 93. Ilîumbeko josiea argitàko lotsa. « Couture à l'obscurité, confusion à la lumière ». (lusti.) 94. Hiri lionat, aîaba; adi e^an, dàbaixuna! « C'est à toi que je parle, ma fille ; écoutennoî, ma belle-fille I » (O.) 95. Isi\ fraide sur nfndtn, ela ahdge:^ yalgui enendin, « J'entrai moine par dépit et je n'en sortis pas par honte ». (O.) 96. It:(alik gdbeho arholarik e:^ta. « Il n'y a pas d'arbre sans ombre ». (Alm. 1879.)

ET DICTONS 281 97. Itsasoah adarrik e:^. « La mer n*a pas de branches (auxquelles on puisse s*accrocher) ». (O.) 98. Itsîiak nahî îuke hert:(eak ère itsu liren. « L'aveugle voudrait que les autres aussi fussent aveugles ». 99. Ixenok andi t:(anok tchipi. « Les noms (sont) grands, les actions petites ». (Garibay.) 100. Kampoan w\o, etchean beîe. « Colombe dehors, corbeau à la maison ». (O.) Var. : Atean uso itchean olso, ah înt^tkaria gaichto. « A la porte palombe, à la maison loup ; celui qui vit ainsi est mauvais ». (Isasti.) ICI. Katu :^aharra esnegufa. « Le vieux chat (a) désir de lait ». (Fr. Michel, -«f/»/».) Var. : Gathti :^dharra e:(ne khoi, « Le vieux chat (est) amateur de lait ». (J.-D.-J. Sallaberr)', 18 mai 1883.)

282 PROVERBES 102. Lagun dheketari, hidean ^amari, « Compagnon casseur, cheval en route ». (Alm. 1879.) 103. Lan Jastera, lan aJferra. « Travail rapide, travail inutile ». (o.) 104. LasUr hildua laster urraiua, « Le vite amassé (est) vite dissipé ». (O. s.) 105. Ldsio su, laster su. « Feu de paille, feu rapide ». (O.) 106. Maita:^a:^u trunkoa, iduriho :^ait:^u yainkoa. « Aimez le tronc, il vous paraîtra Dieu ». (Fabre.) 107. Mandoa, nor duk aita ? — Bortuho beJjorrik ederreña atna, « Mulet, qui est ton père ? — La plus belle jument de la montagne est ma mère ». (O.) 108. Mandoak umerik «:(, umeen tninik ère «:(. « La mule n'a pas d'enfants, ni non plus le mal d'enfants ». (Fabre.)

The text on this page is estimated to be only 28.11% accurate

ET DICTONS 285 109. Mando merkea hiret:(at nekea, « Le
mulet bon marché (est) pour toi la peine ». (Alm. 1880.) 1 10. Marine] ema:
(iea g(n:(ean senhardun, arratsean allmrgun, « La femme du marin (est) en
puissance de mari le matin, veuve le soir ». (Alm. 1881.) 111. Mendiak
mendia behar e^tau, baya gi^onak gixpna, bai. « La montagne n*a pas
besoin de la montagne, mais rhomme de Thomme, oui ». (Fr. Michel, App,)
112. Mila urte igaro ta ura bere bidean, (c Mille ans passent et Teau (coule
toujours) dans son chemin ». (Garibay.) 113. Mina nuen lepoan, loi
nensaten ^angoan, « J'avais le mal au cou, on me pansa à la jambe ». (O. s.)
114. Minik handienak buriitik heîdu direnak. « Les plus grands maux (sont)
ceux qui viennent de la tête ». (O. s.)

284 PROVERBES 1:5. Naguia betJn lansu, « Le paresseux (est) toujours affairé ». (O.) 116. Nahikide e^ta adiskide. « Compétiteur n'est pas ami ». (O.) 117. Neke gàberik t{ta bi:(iiierik, « Sans peine, il n'est point de vie ». (O.) 118. Neskatoa e^ mutila, e:^ obérât sa e^ kiskiîa, « Servante ou garçon, ni riche ni chétif ». (O.) 119. Nik Jjora mana, horak bere bustana, « Moi, je commande au chien ; le chien commande à sa queue ». (O.) 120. Nola aphe^aren kantat:(ea hala bereterraren inhardestea. « Comme (est) le chanter du prêtre, ainsi (est) la réponse du clerc ». (O.) 121. Nolako nobia, halàko kabla. « Comme (est) la fiancée, ainsi (est) le nid ». (Isasti.) 122. Nonfida, JjangaL « Où confiance, là perte ». (O.)

The text on this page is estimated to be only 27.77% accurate

ET DICTONS 28\$ 123. Non saîda, han sopa, « Oû le bouillon, là la soupe ». (O.) 124. 0 ler idaya, jatia e:(J>a1ego, « O quelle plaine, si elle n'était pas mangée ! » (IsasU.) 125. Odoldk su gahe diraki, « Le sang bout sans feu ». (O.) 126. Ogt gogorrari Jjagtn :(prrot:(a. « Au pain dur la dent aigûe ». (O.) 127. OJki eure iy^ebaren elchera, bana ei luaii s obéra, « Va à la maison de ta tante, mais pas trop souvent ». (O.) 128. Ohaidea eder aria:^, eikont-idea :(uhur aria:(^. « La concubine pour la beauté, la femme pour la sagesse ». (O.) 129. Ohi bano nauena ahatat:^enago lerbaiten eske dUi^O, « Celui qui me flatte plus que de coutume demeure à me demander quelque chose ». (O. s.)

The text on this page is estimated to be only 10.89% accurate

i;o. Oilianeko liaiak oibaneko Urri. « Celui qui fut nounî dam i le
bob nouvelles du bois a. (O. 151. Oyam volan ûlso hana. « A chaque bois
son loup n (U, 1)2. Oilarbal aïki da ailo hamar hi ^i^on q ema^te batat. u
Un coq suffi! â une dizaine de fx pas dix hommes ù une femme ». (O ijj.
Oiloak eia emaiteak gällien tu . « Les poules et les femmes, le iroj les perd
». (O IJ4. OUua dûgîneko, ostiralia. « Pour quand nous avons la poi
vendredi », (J,-D.-J. Silliben7, 135. Ohoin IxmiUak urklia a-ailettdit a Le
grand voleur fait pendre les pe (C 156. Onhtis miaii gurc alsoa, id\

ET DICTONS 287 « J'aimai notre vieille, elle me parut une jeune fille ». (O.) 137. Hor mehia oro kûkûso, « Le chien maigre (est) tout puces ». (J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1883.) 138. Hora gose /(?;(ase, « Le chien qui a faim se rassasie de sommeil ». (D*Aitayet.) 139. Horaren Mmia chakhûr. « Le petit de la chienne est chien ». (J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1833.) 140. Creîna îarrean hert:(a îaratiean. « Le cerf dans la lande, le chaudron à la crémaillère ». 141. Orga tcharrago eta karranka handiago. « Plus la charrette est vieille, plus elle est bruyante ». (O.) 142. Orhih) cljorîa Orhin Idket. « L'oiseau d'Orhi se plaît à Orhi >. (O.) 145. Orik e^tm lekuan acheria errege. c(Dans le lieu où il n'y a pas de chien, le renard (est) roi ». (Isastt.)

The text on this page is estimated to be only 11.74% accurate

144' Ororeit adiskide âtna e^la «Aon e Qui est ami de tous ne l'est
d'aU' 14;. Ororm tiainjj orogal. fl En voulant tout, on perd tout ». (146.
Orotan fiâa adi, orotarik beguit a Fie-toi à tous, garde-toi de tous 147.
Orraiiak mundu oro du besUt^c U}u\ geldU\eti. « L'aiguille habille tout le
monde elle-même toute nue ». (148. Otsoa laguit diianean, albaihii a
Quand tu as le loup pour . poisses-tu avoir le chien à ton eflté ! C 149.
Oisaai jir bailetsa olsemak don: a Ce que le loup fait, la louve le 11 i;o.
Oisaak tta liorak ahutd^area arc a Le loup et le chien par la chair 1
(fom)!apai:t».

The text on this page is estimated to be only 27.37% accurate

ET DICTONS 289 151. Pika nolako umea hddko, «c Comme (est) la pie, ainsi son petit i>. (O.) 152. Sdbelduràk gait^ ditu urak, ce Le cours de ventre a les eaux mauvaises >. (Fr. Michel, Pays.) I S 3- Saguàk yan lroena yan he^ gathuak, € Ce que la souris mangerait, que le chat le mange I » (O. s.) 154. SaihesUa îauda e^àk, ordokia cure ei^ak. « Vante le champ sur le coteau, achète celui qui est en plaine ». (O.) 15\$. Sàltsa nahasiago usaina haundiago. « Plus la sauce est mêlée, plus son odeur est grande ». (Alm. X879.) 156. Sapar ondok beJxir-ondo, « Le derrière du buisson (a) un derrière d* oreille ». (O.) 157. Sareak urrago arrainak estuago, « Plus les filets (sont) près, plus les poissons sont en danger^». (Garibay.) i9

290 PROVERBES 158. Sasitik aihera eta berroan sar. c Sors du buisson et entre dans le fourré ». (Alm. 1880.) 159. Senar duenakyaun du, « Qui a mari a seigneur ». (O.) 160. Sendo nabi iiika hegiak ? lot-it: ^àk hire erhiah « Veux-tu avoir les yeux sains? attache tes doigts) ». (Fr. Michel, Pays.) 161. Seroretara lautnn gogoa, exteyetara ai^eak naroa. « La pensée m'était aux religieuses, [mais] le vent m'emporte aux noces ». 162. Sointdariaren etchean oro dant:(ari, « Dans la maison du ménétrier, tous (sont) danseurs ». 163. Su gaberihexfalcherik. « Sans feu, il n'y a pas de fumée ». (O.) 164. Siidurra ehahi muthurra odoUsu, « Nez coupé, visage sanglant ». (O.)

ET DICTONS 291 165. Tupa noJako, artioa halako. f Comme (est) le tonneau, ainsi (est) le vin ». (O.) 166. C/«;/ gachtoa da gaUien duena arnoa. « Le vase est mauvais, qui fait se perdre le vin ». (O.) 167. Urde goseak e^kur ameis. « Le cochon qui a faim rêve gland ». (O.) 168. Urean itJjo edo suan erra da halte hera, « Noyé dans Teau ou brûlé dans le feu, c'est le même dommage- ». (O.) 169. Urhea, enm:^tea, eta oihala, eguargi^ he^i har e:(tit:(aîa. € L'or, la femme, et la toile, ne les prends qu'à la lumière du jour ». (O.) 170. Urhe gakJjoa:^ athe gu:(iak ireki doa:(^. € Par une clef d'or toutes les portes sont ouvertes ». (O.) 171. Urrun hiriti urrun osagarriti. « Loin de cité, loin de santé ». (O. s.)

The text on this page is estimated to be only 17.43% accurate

292 Ï-ROVEEIES 772. Urrunera ddbama cJanÉiera eio da
eagauUi eio ddha enganat;;era. f Celui qui va se marier loin, ou il est trompi
ou il va tromper i-. (O- s.) 175. Urruneko ncskah anâtrauren hais. f La fille
de loin (a la) réputation de demol selle f. (O.) 174. Urtljc guiiian gerta
etiedina helhirekian. « Gî qui n'arriva pas en toute Tannée (arrive en un clin
d'œil ». 175. Ustea eita yakiUa, a Le penser n'est pas le savoir *. (O.) 1 76.
U:(kia arkolai duetia suaren bddur, a Celui qui a le derrière en étoupe craint
1 feu ». (O.) 177. U^ki fnaile îngunt elatte, « Cul aimé ne peut (être) haï ». (O.)
178. Yagi ledin nagia erra :(ikan uria, « Le paresseux se leva, la ville
fut brûlée ». (Garibay.)

The text on this page is estimated to be only 28.31% accurate

ET DICTONS 295 179. Yokoak adarrak makhtir, c Le jeu a des rameaux de travers ». (D'Artayet.) 180. Zàhar hiixpk :(uhur hit:^ak. ^ « Paroles vieilles, paroles sages ». (O.) 181. Zaharrago, soroago . « Plus vieux, plus fou >. (O.) 182. Zàldi duenak bebar :(aUoki, « dui a cheval a besoin de selle ». (O.) 183. Zalduna, egik semea duke, e^^e^aguke, « Chevalier, fais ton fils duc ; il ne te connaîtra plus. » (O.) 184. Zer dio sutlxmdoloak? Zer haitio suthaitiitekoak. « due dit celui qui est au coin du feu ? Ce que dit celui qui est devant le feu ». (O.) 18). Zori onari irekoh athea eta gaitiari auko heha. « Ouvre la porte à la bonne fortune et fais face à la mauvaise ». (O.)

The text on this page is estimated to be only 25.15% accurate

292 PROVERBES 172. Urrunera dohana ajunt[^]era edo da enganatu edo doha enganal:(era, « Celui qui va se marier loin, ou il est trompé ou il va tromper ». (O. s.) 17). Urruneko neskak anderauren hots. « La fille de loin (a la) réputation de demoiselle ». (G.) 174. Urthe gttitan gerla etiedina hethirekian, « Ce qui n'arriva pas en toute Tannée (arrive) en un clin d'œil ». (O.) 175. Ustea e[^]ta yahitea . « Le penser n'est pas le savoir ». (O.) 1 76. U\kia arJioîai duena suaren heîdur. « Celui qui a le derrière en étoupe craint le Icu ». (G.) 177. 17:^{^^}1 ftiaile higunt eïaïie. « Cul aimé ne peut (être) haï ». (O.) 178. Yagi :[^]edin nagia erra :(ikan uria, « Le paresseux se leva, la ville fut brûlée ». (Garibay.)

The text on this page is estimated to be only 28.22% accurate

ET DICTONS 295 179. Yohoakadarrakmakhtir, c Le jeu a des rameaux de travers ». (D'Artayet.) 180. Zahar hii:(ak :(uhtir hit^ak. ^ « Paroles vieilles, paroles sages ». (O.) 181. Zdharrago, soroago. « Plus vieux, plus fou ». (O.) 182. Zaldi duenak bebar ^altoki. a Qui a cheval a besoin de selle », (O.) 183. Zalduna, egik semea duke, eieiaguke, « Chevalier, fais ton fils duc ; il ne te connaîtra plus. » ^ (O.) 184. Zer dio suthondokoak? Zer haitio suthait^iitekoak. a Que dit celui qui est au coin du feu ? Ce que dit celui qui est devant le feu ». ^ (O.) 18\$. Zori onari irekok athea eta gaitiari auko heha. « Ouvre la porte à la bonne fortune et fais face à la mauvaise ». (O.)

The text on this page is estimated to be only 11.42% accurate

l'y:, 11 :~IIIr 7 'ne rciir. de frjât i. f Bois plus rendre, ver rl::s
5nténear ». ;<9. Zurrai oroM zlr ei'-jir. c Tout arbre (a quelque) branche
sèche ». (O.) 190. Zu^en gacHoak portia handi. (t Le mauvais droit (fait)
grand bruit ». (O.)

~~Sf³«S^J. (G^{tribay}.) 20 Gi^{on} Yainkotiarrari Biriatu eta Donosiia
hardin îakhetgia, « A rhomme dévot, Biriadou et S. Sébastien plaisent
également ». (O.) 192. Bergara, :^{ch}aiu eta igara, « Vergara, signe-toi et
passe >. (G^{aribay}.)~~

296 PROVERBES 193. Biïbao, an hère, dongeak hirau. « Bilbao, là aussi, que le mal dure ! 1 (Garibay.) 194. Larrea Burgos bano dbea, Tdledoren idea, « Larrea meilleur que Burgos, pareil à Tolède ». (Garibay.) 195. Villareal de Urretclm, heti gerrea darraiiu, « Villareal d'Urretchu, la guerre vous suit toujours ». (Garibay.)

The text on this page is estimated to be only 27.72% accurate

C. — DICTONS RELATIFS AUX MOIS 196. Abendoa, harria; urtarilla, hurdira; olsath, Itira; marlchoa, ura; apherilla: ^ gero:(ttk, uda, « Décembre, la gelée; janvier, le fer; février, le bois de construction ; mars, Teau ; après avril, l'été ». (Fabre.) 197. Egwi^i eta euri, marîi egurMi, c Soleil et pluie, beau temps de mars ». (GMibiy.) Var. : Igu^kia eta uria, martcboaren aldia, c Soleil et pluie, temps de mars ». (D'Aruyet.) 198. Martian :(emhatetan, aprïlean ainhatetan, « Autant de fois en mars, autant de fois en avril ». (Gtfibay.)

The text on this page is estimated to be only 18.66% accurate

2-^8 FEOY£KBES 199. MartcJx) chartcho; aphilil hirihîl. . 201. MartcJxHin aî^ea ta Apirillan htuti, urUa Cl (la i^anfio it'ioîai iapu:(ti. u En mars le vent et en avril humide, l'année 11c sera en aucune façon désagréable ». (Alm. bn. 1879.) 202. Turmoi damhadak e:^ du Apirilla gaU: (en; m ontako maitia e:^ da errai saîtien, « Le coup de tonnerre ne perd pas avril; le raisin de ce mois ne se vend pas facilement ». (Alm. btl. 1879.) 203. MartcfM) lore, urde lore; aphilil lore, urrearen piue; mayati lore gobe hainoMe, t Fleur de mars, fleur de cochon; fleur d'avril, pareille à l'or; fleur de mai, mieux que sans (lleur) ». (Fabre.) 204. Mayai^ean, ilipi hani^ edo handi hant^^ uiu Uhar m\.

ET DICTONS 299 « En niai, si je suis petit ou si je suis grand, il faut que je porte Tépi ». (D'Artayet.) 205. Otorde dàbtla inayat:^a su eske, f Mai marche en troc de pain, en quête de feu ». (O.) 206. Mayai:^^ /x)/;(, urtea hot:^^. c Mai froid, année gaie >. (O.) Var. : Ot:(arekin Mayal:(a, :^ertclx> bat motela, heroarekin herri:^ eskatu he^ela, « Avec le froid, mai un peu mou, comme il redemande à l'être avec la chaleur ». (Alm. bil. 1879.) 207. Mayat:;^ eurife, urte ogite, a Mai pluvieux, année abondante en grains ». (O.) 208. Mayatj^a uritsu, ekhaina erJmutsu, orduan da làboraria urguĩutsu, « Le mai pluvieux, le juin poussiéreux, alors est le laboureur orgueilleux ». (D'Artayet.) Var. : Mayatj^a uritsu, errearoa erJmutsu, Tiitua urguĩutsu, c Le mai orgueilleux, le juin poussiéreux, la récolte luxuriante ». (Fabre.)

The text on this page is estimated to be only 29.68% accurate

298 PROVERBES 199. Martcho chartcho; aphiriî hiribih « Mars malin, avril enroulé ». (Fabre.) 200. Martiak bustanai, aprilàk huîarra:^^. « Mars (agit) avec la queue, avril avec la poitrine ». (Garibay.) 201. MartcJjoan aî^ea ta Apirillan husti, urtea ei da i:(ango ifiolai :(apuiti. « En mars le vent et en avril humide, Tannée ne sera en aucune façon désagréable ». (Alm. bîl. 1879.) 202. Turmoi damhadak «:(du Apiriïla gâlt:^^en; iV ontako nia^tia q da erra:;^ salt^^en, « Le coup de tonnerre ne perd pas avril ; le raisin de ce mois ne se vend pas facilement ». (Alm. bil. 1879.) 203. Martcho îore, urde lore; aphiril îore, urrearen pare; mayai:^ lore gobe hainohohe, c Fleur de mars, fleur de cochon; fleur d'avril, pareille à Tor; fleur de mai, mieux que sans (fleur) ». (Fabre.) 204. Mayat^ean, itipi hani: (^ edo handi bani^^ hurutu héhar ni:(^.

ET DICTONS 299 « En mai, si je suis petit ou si je suis grand, il faut que je porte Tépi ». (D'Artayet.) 205. Otorde dabila tnayat:(a su eske, € Mai marche en troc de pain, en quête de feu >. (O.) 206. Mayat:(^ Jx>t:(^, urtea hot:^, c Mai froid, année gaie ». (O.) Var. : Ot^arekin Mayat:(a, : (ertcljo bat tnoteïa, heroarekin berri^ eskatu he^ela. « Avec le froid, mai un peu mou, comme il redemande à l'être avec la chaleur ». (Alm. bU. 1879.) 207. Mayat:(^ euriie, urte ogite, « Mai pluvieux, année abondante en grains >. (O.) 208. Mayat:(a uritsu, eklmina erl^Hiutsu, orduan da làborarîa urgulutsu. « Le mai pluvieux, le juin poussiéreux, alors est le laboureur orgueilleux ». (D'Artayet.) Var. : Mayat^a uritsu, errearoa erJxiutsu, :(ttua urgulutsu» c Le mai orgueilleux, le juin poussiéreux, la récolte luxuriante >. (Fabre.)

The text on this page is estimated to be only 25.27% accurate

300 PROVERBES 209. Nahi hadu: ^u senharrari bi:(ia laburtu emoi ^ mayatiean eta erearoan a ^ak yaierai, f Si vous voulez raccourcir la vie de votre mari, donnez-lui en mai et en juin des choux à manger 9. (Fabrc.) 210. U ^ ^tan Jeka:(tai, ta eragin segari ; Madaîenak mimtaJati intchaurrac ugari. « En juillet, au jardinage et renforce la scie; sainte Madeleine porte dans son manteau des noix en abondance ». (Alm. bU. 1879.) 211. MayatT ^aren arrêta da agorreko tlla; agçrra (ia neshatcha, mayat:(a mutiîia. « Le mois de septembre est la sœur de mai ; septembre est la fille et mai le garçon ». (Alm. bU. 1879.) 212. Zulmti adarrak eska ^, : (umoak ugari, euli hUck halio dûtu ogei ta U. « (En octobre) faute de branches d'arbre, abondance de jus; une mouche en vaut vingtdeux ». (Alm. bU. 1879.) 213. Elur askoko urtea, urte doatsua. « L'année de beaucoup de neige (est) Tannée heureuse ». (Alm. bil. 1879.)

The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

D. — DICTONS RELATIFS AUX SAISONS 214. Bichincho:[^]hot:([^] neguaren hiliot[^]; Bichttttchoi hero, negua gero. « Froid à la Saint-Vincent (27 janvier), cœur de Thiver; chaud à la Saint- Vincent, Thiver ensuite 1. * (Fabre.) Var. : 10 San Bi^{^^}ente otxfi[^]kin orâago ttegna, aurtettgoak hestela ausi du hurtia. « Saint Vincent avec les froids, c'est là Thiver ; celui de cette année autrement s'est brisé la tête ». (Alm. bil. 1879.) 20 San Bi:(ente ot[^]fiy neguaren biot[^]ia. « La Saint- Vincent froide, (c'est) le cœur de l'hiver ». (Alm. bil. 1879.)

The text on this page is estimated to be only 29.89% accurate

302 PROVERBES 215. Bero Kanddariox^f Pa:(koetan dardar; : (iviaurrik hikaiiena ur asko hadakar. « Chaud à la Chandeleur, grelotte à Pâques; usage constant de manteau, si elle apporte beaucoup d'eau ». (Âlm. bil. 1879.) Var. : 1° Ganderàlu otx, negua poj[^]. a Chandeleur (2 février) froide, l'hiver joyeux >. (Alm. bil. 1879.) 20 Ganderàlu hero, negtia Pa:(ko: (^ gero. « Chandeleur chaude, l'hiver après Pâques ». (Alm. bil. 1879.) 216. San Mark, arthorik haduk, îurrerat emak, f (A) Saint-Marc (25 avril), si tu as du maïs, mets-le en terre ». (D'Artayet.) Var. : San Mark, ha[^]ia lurrean emak; e:[^]paduk biîña:(ak. « (A) Saint-Marc, mets la semence en terre ; si tu n'en as pas, cherches-en f . (Fabre.) 217. San Juan eta san Pedro, ta hiak euriak, loi asko, ardo gitchi, ta ain gitchi ogiak. « Saint Jean (24 juin) et saint Pierre (29 juin),

ET DICTONS 303 et tous deux pluvieux, beaucoup de boue, peu de vin et aussi peu de froments >. (Alm. bil. 1879.) 218. San Lorett^{T^ok} hadakar : (eruiik euria, lurrak emango dio on^{^i} ethorria. « Si saint Laurent (10 août) apporte du ciel la pluie, la terre lui donnera la bienvenue ». (Âlm. bil. 1879.) 219. Yondone Laurendt, esku hatean uria, bertiean îtchindi. « Saint-Laurent, la pluie dans une main, le tison dans l'autre ». (D'Arwyet.) Var. : laun santi Laurenti, esku hatean eurl, bestean îinti. Même sens. (Garibay.) 220. San Simon eta Juda, negua éldu da. « Saint-Simon et Saint-Jude (28 octobre), l'hiver est arrivé * ». (Garibay.) 221. San Simon eta Judaetan, ont:(iak ankoraetan. c A Saint-Simon et Saint-Jude, les navires à l'ancre ». (Garibay.)

The text on this page is estimated to be only 14.75% accurate

304 PROVERBES 222. Santu gucim urrm ^uerrieUara, ai^eak ta t'uri gtUcbi, Ukak gamharara, « Depuis la Toussaint (le^ novembre) jusqu'à la Xoël (25 décembre), peu de vents et de pluie, les gousses à la chambre >. (Alm. bil. 1S79.) 223. Santa Ltc^ia cgûna, argia àimeko ûlbûna, « Le jour de Sainte-Luce (15 décembre), quand jl fait jour (il fait) nuit ». (J.-D.-J. Sallaberry, x8 nui 1S83.) ^24. Oncni^aro^ Uyoan, Pa:(kodan sua. « A la fenêtre à la Noël, k feu à Piques ». (Alm. bil. X879.) 223. Sua egùerrUtan ^ura aundiakkin, Pas^koetan ejt\u adar tcJnh'akh'n. f(Le feu à la Xoël avec les grandes pièces de boi?, fais-îe ;\ PAques avec les petites branches r. (Aha, bil. x879.)

^ E. — DICTONS RELATIFS AU TEMPS 226. Ai:(e
 heîtiak igorri :(ioiun hethatchiari goraint^i, eta chiluari jttanen :(eroîa
 tkîmstera. « Le vent noir fait dire à la reprise bien des compliments et au
 trou qu'il ira le voir ». (Vulg.) 226 his. Ce serait le moment de rappeler le
 proverbe cité plus haut, sous le n° 12 : Hai:{e hegoa^ andrearen gogoa « le
 vent du sud,- la pensée de la femme »; le vent du sud souffle en effet
 d'ordinaire peu de temps, il est essentiellement variable. 227. Aîba gorri,
 hegoa edo uri. « Aube rouge, vent du sud ou pluie ». (Fabre.) Var, : 10 Goch
 gorrik euri daidi, arras gorrih eguiki. 20

The text on this page is estimated to be only 22.71% accurate

PROVERBES c Rouge matin tait la pluie, rouge soir (hli) le soleil
». (Fr. Midiel, Jjp.) 2^ Gl/- ^crridi ddkdrke un, arrcUs gorriak eguraldi. c
Le rouge matin apportera Je la pluie, le rouge soir du beau temps i. 30 GtV-
'^orrik eu ri ddidi, arrats gorrik eguraUL c Matin rouge fait pluie, soir rouge
beau temps ». (IsastL) 40 Goi^herria deman gorriago e^ene^ bcfri, hirc
uriakoa e^temala tuhori. c Quand l'orient est plus rouge que jaune, ne
donne à personne ton habit pour la pluie ». 228. Goi:^ hori:^adar, arrats
itburri, € Arc-en-ciel du matin, fontaine du soir ». (O.)

VI PASTORALES

VI PASTORALES ^ES pastorales ne sont point particulières aux Basques; les Catalans, les Gascons, les Béarnais, les Bretons, ont des drames populaires tout semblables. Je considère (xspastoràUs comme un élément du folklore, bien qu'elles aient été écrites, parce qu'elles ont un grand cachet d'originalité et que la personnalité de leurs auteurs a le plus souvent disparu dans la bouche des acteurs rustiques. Une particularité remarquable des pastorales basques, c'est qu'elles ne sont conservées que dans la Soûle, c'est-à-dire dans les deux cantons français de Tardets et de Mauléon ; là seulement on en joue quelques-unes chaque année, malgré la /" f

310 PASTORALES défense des curés, à roccasion d'une grande fête, soit le lundi de Pâques, soit le lundi de la Pentecôte, soit au commencement de Tautonine. Tout n'est pas, dans ces vieux dialogues, d'une stricte orthodoxie; le style en est parfois fort libre; en outre, ces représentations occasionnent un grand concours de spectateurs et peuvent donner lieu à certains désordres. Les sexes pour' tant ne sont jamais mêlés sur la scène; les acteurs sont tous ou des jeunes gens, ou, mais plus rarement, des jeunes filles. Si les Basquaises, au surplus, ont, comme beaucoup de nos paysannes, la réputation de n'être point des vertus farouches, on sait que, dans la plupart des cas, le mariage est au bout de leur faute, et que leur fidélité conjugale est toujours irréprochable. Oihénart le constatait en ces termes, il y a plus de deux cents ans : Vasci sunt fide inclyti[^] quam.,. uxores erga tnarUoSj pueîhe erga amateres suos sincerissime colunt (Notifia utriusque Vasconia, i»" éd., 1638 et 2e éd., i6\$6, p. 408, ft. cartonné dans quelques exemplaires) (1). f Les pastorales f , dit M. W. Webster qui a assisté, en 1864 et en 1879, ^ quatre représenutions difflférentes, c se jouent toujours en plein (i) Le carton porte syncerissime par rxn yi le feuillet primitif a sincerissime avec un i.

PASTORALES 311 air, comme les drames grecs, et avec l'aide de la musique. Le parler des acteurs est toujours une espèce de récitatif; sans cela, il leur serait presque impossible de se faire entendre au milieu des bruits confus d'une multitude debout tout autour, en plein air. Il y a aussi lieu de conjecturer que, dans les drames grecs, aussi bien que dans les pastorales, tous les gestes étaient réglés d'après des lois traditionnelles, que tous furent combinés de telle sorte qu'ils exprimaient les anciens rapports entre la musique et le rythme, aussi bien du geste et du mouvement, de la marche et de la danse, que de la poésie. On y voit que tous les termes qui ne sont pour nous que des métaphores, tels que mètre, pied, ligne, mesure, version, strophe, antistrophe, étaient originairement l'expression de faits matériels. Ainsi les pieds ou mètres, dans la poésie, n'étaient que le nombre de pas qu'on faisait en marchant ou en dansant à travers la scène; à la fin d'un couplet ou d'un vers, on tournait (version ou strophe) et on revenait à la même place (antistrophe). Dans les pastorales basques, la cadence de la musique coïncide avec celle des pieds de la danse, et aussi avec celle des vers que l'acteur récite au même instant. Le rôle des Satans est tout à fait analogue à celui du chœur dans les drames grecs ; seulement, nous ne pouvons nous expliquer pourquoi

The text on this page is estimated to be only 14.47% accurate

i..^, ::.Ti; *;;i',z.t;-i^ r: r'Tcr-r,»rrir ^tc^~_ ' y-r.-. ,'.r\r, Ijf. ra: t-r:..?
cDzibînint contre A ri;;a:n, CT.^f.r • '.i prepl'cte Jérfir:e, coatre V '.
.;.i*,î!,T»j aL^^î cîjn que contre Charleicagiie oi ^j'xicfroid de Bouillon :
Kabacbodonasor ;.'«:*;î jy-'i-, i litre chose qu'un Turc. rj,;; I .c pastorale et
prcccdce d*un long pfx>\,'juK 'j j'i rC',Lme tout le iunùrioy et tennince par
li;.: coticluiir/n, un épilogue, ou une moralité iij'pio^^ricc au sujet. Ces deux
tirades sont débitées :«vi/. emphase par l'un des acteurs qui arpente
hj.jj':>iucusenient le devant de la scène et récite wlicrnutivcfnnt certains
couplet à droite, d'autres A ^4ucl)C et d'autres au milieu, en faisant face au
|itil)iic, lA'Uiphase est d'ailleurs traditionnelle, M\v\ (|uc le ton, le geste, le
rythme et le coslumi! (les acteurs. Les jeunes paysans, car les pitMor.ilc.s
sont rarement jouées par des personnes ^g

PASTORALES 313 par des hommes mariés, les jeunes paysans ou ou les jolies villageoises qui ont résolu de monter une pastorale prennent de véritables leçons de récitation auprès des anciens; les répétitions exigent de longs mois, et il n'est pas rare de rencontrer de pauvres bergers étudiant leurs rôles au milieu de leurs troupeaux et lançant leurs répliques ardentes ou leurs humbles supplications aux échos de la montagne. L'action est toujours très-vive; les mouvements suivent le rythme du chant, et, dans certaines scènes, les interlocuteurs avancent et reculent régulièrement en disant les deux premiers et les deux derniers vers du quatrain. Les bons marchent avec calme et majestueusement ; les mauvais marchent à grands pas, en hurlant et en faisant des gestes horribles. Les Satans dansent, sautent et courent toujours. D'ordinaire, le spectacle, qui est précédé d'une promenade de « toute la troupe » dans le village, ne dure pas moins de sept ou huit heures; mais quelle qu'en soit la durée, l'attention des spectateurs ne se dément pas une minute; leurs impressions se traduisent par des interruptions expressives : la mort d'un héros est notamment accueillie par des « Ai ! ai ! » universels, soulignés par les coups de fusil des gardiens ou surveillants du théâtre. Il est d'usage, en effet, que quatre ou six mon

;;14 PASTORALES t.-g:iards, nmics de fusils, en pantalon blanc, en Mouse b!eue, avec une ceinture tricolore et une cocarde tricolore à leur béret, montent la garde des deux côtés de la scène. Celle-ci n'est, d'ailleurs, qu'un simple plancher maintenu par des solives transversales et posé sur une triple rangée de barriques, Modicis insf ravit pulpUa tignis. Un escalier de quelques marches y donne accès par devant; large de huit à dix mètres et profonde de cinq à six, la scène est séparée en deux parties inégales par un rideau, le plus souvent un drap vulgaire, ornementé de fleurs et de rubans, suspendu sur une corde à une hauteur de deux à trois mètres ; le tiers postérieur est ainsi réservé : c'est là que, dans les intervalles, se retirent, par les deux extrémités latérales, les acteurs; les bons sortent par la droite et les mauvais par la gauche. C'est là que se tiennent les couturières et les ouvriers dont on pourrait avoir besoin pour des réparations urgentes aux vêtements ou au matériel. Les côtés mêmes de cette sorte de foyer sont ouverts à tous les regards. Quant à la scène proprement dite, elle est presque absolument nue; un gigantesque mannequin articulé, qu'on fait mouvoir par des ficelles à l'instar des polichinelles d'enfants, s'y voit ce

PASTORALES 31\$ pendant presque toujours, sur la gauche : c'est la représentation de Mahomet, le dieu des a Turcs » que ceux-ci et les démons saluent respectueusement chaque fois qu'ils entrent ou qu'ils sortent, car, ainsi que nous l'avons déjà dit, au fond de chaque pastorale se retrouve la lutte des chrétiens contre les musulmans. Des sièges sont aussi placés sur l'estrade, quand sa largeur . le permet, à l'usage des principales personnalités du pays et des spectateurs de distinction : n'en était-il pas de même dans tous nos théâtres en France aux derniers siècles ? L'orchestre est également sur le théâtre ; il se réduit à trois ou quatre ménétriers de village : les uns jouent du violon ou de la trompette ; les autres jouent d'une main sur le chirola (en souletin ichûrûâ), espèce de flageolet ou de chalumeau rustique à trois trous, tandis que de l'autre ils s'accompagnent sur le tambourin suspendu à leur ceinture. Ce tambourin basque est « une espèce de guitare à six cordes que l'on frappe d'une petite baguette : il donne des notes graves presque comme le bourdon d'une cornemuse, tandis que le chirola donne les notes sifilantes et aiguës. Les tons ordinaires sont : 1° une marche grave pour les bons (indiquée dans le manuscrit par les mots : Sonne:(^ au champ) ; 2° une marche plus rapide pour les mauvais (Sonner infidel);

516 PASTORALES \$^ l'air de la bataille; 40 la danse des Satans, et 50 Tair chanté par les anges » (Webster). Le théâtre est ordinairement construit sur la place principale du \-illage, et il est souvent adossé au mur du jeu de paume. Unq autre disposition fréquente consiste à Télever contre la façade latérale d'une maison particulière ou myiiv d'une auberge : l'estrade est mise alors au mveau d'une des fenêtres, qui sen d'entrée aux artistes. Les costumes ne sont point exclusivement de fantaisie. Il y a des particularités obligatoires, pour ainsi dire réglementaires : le bleu est, de temps immémorial, la couleur des bons, des Français, des chrétiens ; le rouge, celle des méchants, des Anglais, des « Turcs », des démons; les rois doivent porter de grandes couronnes qu'on a comparées à de grosses cages d'oiseaux, de forme conique, faites de bâtons de sucre de pomme; les rois chrétiens ont deux montres et deux chaînes et chaussent de petits souliers à boucle, tandis que les « Turcs » portent de grandes bottes éperonnées â lourds talons et ont sur la tête les panaches et les plumets les plus extravagants. Les monarques ont toujours sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur, et leur sceptre est avantageusement remplacé par le niaJchila, la canne basque, en néflier, dont les brillantes armatures de cuivre dissimulent un ai

PASTORALES II7 guillon primitivement destiné à piquer les bœufe. A ces détails habituels, le caprice individuel ajoute mille accessoires empruntés à la défroque des riches maisons du voisinage : l'habit noir et le chapeau cylindrique ont figuré dans beaucoup de pastorales. L'effet de ces accoutrements est d'une naïveté qui les sauve du ridicule. Qu'on s'imagine Charkmagne avec des lunettes bleues, un habit bleu, des gants de coton blanc, un makhila, deux chaînes d'or et la croix d'honneur! Qu'on se représente Clarisse, la belle-fille d'Astolphe, en chapeau rond, en châle, avec un éventail, des gants de coton et une immense crinoline! Les anges, d'ordinaire de jeunes enfants, ont sur la tête une couronne de fleurs ; ils portent une tunique et une ceinture blanches, et tiennent constamment entre leurs mains jointes une grande croix de bois doré. L'habillement le plus remarquable est celui des démons, le rôle le plus fatigant d'une pastorale; Coiffés d'un petit tricorne rouge orné de rubans et de plumets de même couleur, les « Satans » ont une veste ouverte et un gilet écarlate, une ceinture de soie rouge, un pantalon blanc galonné et ils sont chaussés d'espadrilles rouges garnies de petites clochettes. Naguère encore ils devaient porter la culotte courte et les bas de soie blancs ; cette coutume n'est plus guère observée. Mais la

VI PASTORALES \ES pastorales ne sont point particulières aux Basques; les Catalans, les Gascons, les Béarnais, les Bretons, ont des drames populaires tout semblables. Je considère ces pastoraies comme un élément du folklore, bien qu'elles aient été écrites, parce qu'elles ont un grand cachet d'originalité et que la personnalité de leurs auteurs a le plus souvent disparu dans la bouche des auteurs rustiques. Une particularité remarquable des pastorales basques, c'est qu'elles ne sont conservées que dans la Soûle, c'est-à-dire dans les deux cantons français de Tardets et de Mauléon ; là seulement on en joue quelques-unes chaque année, malgré la /

VI PASTORALES \ES pastorales ne sont point particulières aux Basques; les Catalans, les Gascons, les Béarnais, les Bretons, ont des drames populaires tout semblables. Je considère ces pastoraies comme un élément du folklore, bien qu'elles aient été écrites, parce qu'elles ont un grand cachet d'originalité et que la personnalité de leurs auteurs a le plus souvent disparu dans la bouche des auteurs rustiques. Une particularité remarquable des pastorales basques, c'est qu'elles ne sont conservées que dans la Soûle, c'est-à-dire dans les deux cantons français de Tardets et de Mauléon ; là seulement on en joue quelques-unes chaque année, malgré la /

The text on this page is estimated to be only 1.00% accurate

: : j ?AiT Ja-ki.:î ie5 jnrés, i rac=aâaiL f'jne gcmifie fiSte^ 5cir
l£ Inma ie Pioues. soit le Innin. ie la. ^s&&^te, idr -LU jimmieicsieir ie
l'amcmne. Tiui n'at pas. iiins ,::is v.e^ix .luiogais, i'^me ivTf^rc jrdicdcxie:
le ^r-ie in est Tjrîbis irrt ibre. in nnre. -us riprïicut ie leur ^itm et jue leur
fiitlirc j:n;Luciie est x^uieurs ÎEPepro^ ^rr:i>ie. Cilieniir: le •'rrsrrxtrnr eu.
ces termes^ 3 v 1 plus ie ieux jziq jus : Tlzsc: sattt Jiù ÔÊciytL. r^ éi^ rej^
et 2^ éf ., lèfc* 7. jcôv fe. ÎE3 ^eiquaes esssruiires) '^:). < Les pastcnies 1, ^
if. W. We&sser ^ 1 issÊKé. en lâé^ et en 1^79^ i çoacre repcêseoct5gcs
âSerenaes» c se jccent bjujvmp ea pfcàtt ^^ Le arao. pane syÊcmrssùm aar
an. «i le feiâLs A"aL m à.

PASTORALES 3II air, comme les drames grecs, et avec l'aide de la musique. Le parler des acteurs est toujours une espèce de récitatif; sans cela, il leur serait presque impossible de se faire entendre au milieu des bruits confus d'une multitude debout tout autour, en plein air. Il y a aussi lieu de conjecturer que, dans les drames grecs, aussi bien que dans les pastorales, tous les gestes étaient réglés d'après des lois traditionnelles, que tous furent combinés de telle sorte qu'ils exprimaient les anciens rapports entre la musique et le rythme, aussi bien du geste et du mouvement, de la marche et de la danse, que de la poésie. On y voit que tous les termes qui ne sont pour nous que des métaphores, tels que mètre, pied, ligne, mesure, version, strophe, antistrophe, étaient originellement l'expression de faits matériels. Ainsi les pieds ou mètres, dans la poésie, n'étaient que le nombre de pas qu'on faisait en marchant ou en dansant à travers la scène ; à la fin d'un couplet ou d'un vers, on tournait (version ou strophe) et on revenait à la même place (antistrophe). Dans les pastorales basques, la cadence de la musique coïncide avec celle des pieds de la danse, et aussi avec celle des vers que l'acteur récite au même instant. Le rôle des Satans est tout à fait analogue à celui du chœur dans les drames grecs ; seulement, nous ne pouvons nous expliquer pourquoi

310 PASTORALES défense des curés, à roccasion d'une grande fête, soit le lundi de Pâques, soit le lundi de la Pentecôte, soit au commencement de l'automne. Tout n'est pas, dans ces vieux dialogues, d'une stricte orthodoxie; le style en est parfois fort libre; en outre, ces représentations occasionnent un grand concours de spectateurs et peuvent donner lieu à certains désordres. Les sexes pour? tant ne sont jamais mêlés sur la scène; les acteurs sont tous ou dQS jeunes gens, ou, mais plus rarement, des jeunes filles. Si les Basquaises, au surplus, ont, comme beaucoup de nos paysannes, la réputation de n'être point des vertus farouches, on sait que, dans la plupart des cas, le mariage est au bout de leur faute, et que leur fidélité conjugale est toujours irréprochable. Oihénart le constatait en ces termes, il y a plus de deux cents ans : Vasci sunt fide inclyti, quam... uxores erga tnaritos, puella erga amaiiores suos sincerissime colunt (Notitia utriusque Vasconia, ire éd., 1638 et 2e éd., 1656, p. 408, ft. cartonné dans quelques exemplaires) (1). « Les pastorales », dit M. W. Webster qui a assisté, en 1864 et en 1879, ^ quatre représenutions différentes, c se jouent toujours en plein (i) Le carton porte syncerissime par un ^; le feuillet primitif a sincerissime avec un t.

PASTORALES 311 air, comme les drames grecs, et avec l'aide de la musique. Le parler des acteurs est toujours une espèce de récitatif; sans cela, il leur serait presque impossible de se faire entendre au milieu des bruits confus d'une multitude debout tout autour, en plein air. Il y a aussi lieu de conjecturer que, dans les drames grecs, aussi bien que dans les pastorales, tous les gestes étaient réglés d'après des lois traditionnelles, que tous furent combinés de telle sorte qu'ils exprimaient les anciens rapports entre la musique et le rythme, aussi bien du geste et du mouvement, de la marche et de la danse, que de la poésie. On y voit que tous les termes qui ne sont pour nous que des métaphores, tels que mètre, pied, ligne, mesure, version, strophe, antistrophe, étaient originairement l'expression de faits matériels. Ainsi les pieds ou mètres, dans la poésie, n'étaient que le nombre de pas qu'on faisait en marchant ou en dansant à travers la scène; à la fin d'un couplet ou d'un vers, on tournait (version ou strophe) et on revenait à la même place (antistrophe). Dans les pastorales basques, la cadence de la musique coïncide avec celle des pieds de la danse, et aussi avec celle des vers que Facteur récite au même instant. Le rôle des Satans est tout à fait analogue à celui du chœur dans les drames grecs ; seulement, nous ne pouvons nous expliquer pourquoi

312 PASTORALES ce rôle est tout à fait interverti : au lieu, comme dit Horace, d'aider les bons, *Ille bonis faveatque et consiliatur amicis*, le chœur des Satans, dans les Pastorales, aide au contraire toujours les mauvais et d'*action et de conseil* ». Dans presque toutes les pastorales en effet, il y a des Turcs païens que les Satans aident et que les chrétiens finissent toujours par vaincre ou par convertir. Des rois turcs combattent contre Abraham, contre le prophète Jérémie, contre Vespasien, aussi bien que contre Charlemagne ou Godefroid de Bouillon : Nabuchodonosor n'est pas autre chose qu'un Turc. Chaque pastorale est précédée d'un long prologue qui résume tout le scénario, et terminée par une conclusion[^] un épilog[^]tiCy ou une moralité appropriée au sujet. Ces deux tirades sont débitées avec emphase par l'un des acteurs qui arpente majestueusement le devant de la scène et récite alternativement certains couplet à droite, d'autres à gauche et d'autres au milieu, en faisant face au public. L'emphase est d'ailleurs traditionnelle, ainsi que le ton, le geste, le rythme et le costume des acteurs. Les jeunes paysans, car les pastorales sont rarement jouées par des personnes âgées de plus de vingt-cinq à vingt-six ans ou

PASTORALES 313 par des hommes mariés, les jeunes paysans ou ou les jolies villageoises qui ont résolu de monter une pastorale prennent de véritables leçons de récitation auprès des anciens; les répétitions exigent de longs mois, et il n'est pas rare de rencontrer de pauvres bergers étudiant leurs rôles au milieu de leurs troupeaux et lançant leurs répliques ardentes ou leurs humbles supplications aux échos de la montagne. L'action est toujours très-vive; les mouvements suivent le rythme du chant, et, dans certaines scènes, les interlocuteurs avancent et reculent régulièrement en disant les deux premiers et les deux derniers vers du quatrain. Les bons marchent avec calme et majestueusement ; les mauvais marchent à grands pas, en hurlant et en faisant des gestes horribles. Les Satans dansent, sautent et courent toujours. D'ordinaire, le spectacle, qui est précédé d'une promenade de « toute la troupe » dans le village, ne dure pas moins de sept ou huit heures ; mais quelle qu'en soit la durée, l'attention des spectateurs ne se dément pas une minute; leurs impressions se traduisent par des interruptions expressives : la mort d'un héros est notamment accueillie par des « Ai ! ai ! » universels, soulignés par les coups de fusil des gardiens ou surveillants du théâtre. Il est d'usage, en effet, que quatre ou six mon

14 PASTORALES t.igiards, amiés de fusils, en pantalon blanc, en blouse b!cue, avec une ceinture tricolore et une cocarde tricolore à leur béret, montent la garde des deux côtés de la scène. Celle-ci n'est, d'ailleurs, qu'un simple plancher maintenu par des solives transversales et posé sur une triple rangée de barriques, Modicis insf ravit pulpiia tignis. Un escalier de quelques marches y donne accès par devant ; large de huit à dix mètres et profonde de cinq à six, la scène est séparée en deux parties inégales par un rideau, le plus souvent un drap vulgaire, ornementé de fleurs et de rubans, suspendu sur une corde à une hauteur de deux à trois mètres ; le tiers postérieur est ainsi réservé : c'est là que, dans les intervalles, se retirent, par les deux extrémités latérales, les acteurs; les bons sortent par la droite et les mauvais par la gauche. C'est là que se tiennent les couturières et les ouvriers dont on pourrait avoir besoin pour des réparations urgentes aux vêtements ou au matériel. Les côtés mêmes de cette sorte de foyer sont ouverts à tous les regards. Quant à la scène proprement dite, elle est presque absolument nue; un gigantesque mannequin articulé, qu'on fait mouvoir par des ficelles l'instar des polichinelles d'enfants, s'y voit ce

PASTORALES 31\$ pendant presque toujours, sur la gauche : c'est la représentation de Mahomet, le dieu des « Turcs » que ceux-ci et les démons saluent respectueusement chaque fois qu'ils entrent ou qu'ils sortent, car, ainsi que nous l'avons déjà dit, au fond de chaque pastorale se retrouve la lutte des chrétiens contre les musulmans. Des sièges sont aussi placés sur l'estrade, quand sa largeur le permet, à l'usage des principales personnalités du pays et des spectateurs de distinction : n'en était-il pas de même dans tous nos théâtres en France aux derniers siècles ? L'orchestre est également sur le théâtre ; il se réduit à trois ou quatre ménétriers de village : les uns jouent du violon ou de la trompette ; les autres jouent d'une main sur le chirola (en souletin tchûrûla) f espèce de flageolet ou de chalumeau rustique à trois trous, tandis que de l'autre ils s'accompagnent sur le tambourin suspendu à leur ceinture. Ce tambourin basque est « une espèce de guitare à six cordes que l'on frappe d'une petite baguette : il donne des notes graves presque comme le bourdon d'une cornemuse, tandis que le chirola donne les notes sifflantes et aiguës. Les tons ordinaires sont : 1° une marche grave pour les bons (indiquée dans le manuscrit par les mots : Sonne:^ au cloamp) ; 2° une marche plus rapide pour les mauvais (Sonne:^ infidel)\

516 PASTORALES 30 l'air de la bataille ; 40 la danse des Satans, et 50 Tair chanté par les anges » (Webster). Le théâtre est ordinairement construit sur la place principale du village, et il est souvent adossé au mur du jeu de paume. Une autre disposition fréquente consiste à l'élever contre la façade latérale d'une maison particulière ou mieux d'une auberge : l'estrade est mise alors au niveau d'une des fenêtres, qui sert d'entrée aux artistes. Les costumes ne sont point exclusivement de fantaisie. Il y a des particularités obligatoires, pour ainsi dire réglementaires : le bleu est, de temps immémorial, la couleur des bons, des Français, des chrétiens ; le rouge, celle des méchants, des Anglais, des « Turcs », des démons ; les rois doivent porter de grandes couronnes qu'on a comparées à de grosses cages d'oiseaux, de forme conique, faites de bâtons de sucre de pomme ; les rois chrétiens ont deux montres et deux chaînes et chaussent de petits souliers à boucle, tandis que les « Turcs » portent de grandes bottes éperonnées à lourds talons et ont sur la tête les panaches et les plumets les plus extravagants. Les monarques ont toujours sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur, et leur sceptre est avantageusement remplacé par le ttmkhila, la canne basque, en néflier, dont les brillantes armatures de cuivre dissimulent un ai

PASTORALES %1'J guillon primitivement destiné à piquer les bœufs. A ces détails habituels, le caprice individuel ajoute mille accessoires empruntés à la défroque des riches maisons du voisinage : l'habit noir et le chapeau cylindrique ont figuré dans beaucoup de pastorales. L'effet de ces accoutrements est d'une naïveté qui les sauve du ridicule. Qu'on s'imagine Charlemagne avec des lunettes bleues, un habit bleu, des gants de coton blanc, un makhila, deux chaînes d'or et la croix d'honneur! Qu'on se représente Clarisse, la belle-fille d'Astolphe, en chapeau rond, en châle, avec un éventail, des gants de coton et une immense crinoline! Les anges, d'ordinaire de jeunes enfants, ont sur la tête une couronne de fleurs ; ils portent une tunique et une ceinture blanches, et tiennent constamment entre leurs mains jointes une grande croix de bois doré. L'habillement le plus remarquable est celui des démons, le rôle le plus fatigant d'une pastorale; Coiffés d'un petit tricorne rouge orné de rubans et de plumets de même couleur, les « Satans » ont une veste ouverte et un gilet écarlate, une ceinture de soie rouge, un pantalon blanc galonné et ils sont chaussés d'espadrilles rouges garnies de petites clochettes. Naguère encore ils devaient porter la culotte courte et les bas de soie blancs ; cette coutume n'est plus guère observée. Mais la

The text on this page is estimated to be only 23.22% accurate

Les PASTORALES liçet la plus oririnalc de leur costume est une petite bacucttc longue de quarante centimètres eLJviron. véritable caducée avec ses deux rubans rouges, qu'iif agitent sans cesse et dont ils ne se séparent janiais. Comme nous l'avons déjà dit, les sexes ne sont jamais mêlés sur la scène. Quand les pastorales sont jouées par des hommes, les rôles de femmes sont remplis par de jeunes garçons dont M. Webster a constaté l'adresse et la grâce. La voix bien tiPxibréc d'un narcon s'entend mieux d'ailleurs en plein air. r.joute-î-:l, cu-j celle d'une femme. Il a vu jouer dts jeunes nlies à Garindein : on pouvût les entendre à peine, paraît-il, sur la scène même. Les filles qui jouent des rôles d'hommes portent généralement des pantalons blancs et de courts jupons de même couleur avec des vestes bleues ou rouges; M. Webster afbrme qu'à Garindein ces costumes produisaient l'effet le plus charmant et le plus convenable. Même dans les pièces où les aaeurs sont des femmes, on confie quelquefois le rôle des Satans à des garçons, parce qu'ils sont d'ordinaire trop pénibles et trop fatigants. La représentation d'une pastorale est précédée d'une procession à cheval de toute (c la troupe » à travers le village. L'ordre de marche est scrupuleusement réglé. Les acteurs s'avancent par

PASTORALES 319 groupes dans Tordre indiqué sur le manuscrit par la note : « la manière d'arriver : 1er rang, 2* rang, etc. » D'abord viennent les bons (bleus), précédés d'un drapeau blanc ; les mauvais (rouges) suivent, précédés d'un drapeau rouge où Ton a quelquefois dessiné des croissants; les Satans arrivent toujours les derniers. Quelques-uns des acteurs mettent pied à terre et montent immédiatement sur la scène ; d'autres attendent que le prologue soit récité ou que leur tour de paraître arrive ; ils restent à cheval à une courte distance du théâtre et quand le moment est venu, ils poussent leurs chevaux qui ont souvent peine à fendre la foule. Au bas du petit escalier, ils récitent d'ordinaire les premières strophes de leurs rôles, puis ils descendent de cheval et vont sur la scène. Les bleus montent tranquillement l'escalier; les rouges l'escaladent en quelque sorte, s'y reprennent à plusieurs fois, se précipitent, se bousculent, mais ne manquent jamais de saluer l'idole de gauche qui figure « Allah », Mahoma (sic), Baal ou Pion, le « dieu des Turcs. » Les « accessoires » ne sont pas nombreux. Sur une copie de la pastorale de Charlemagne, je lis : *gaiça necesariaq pheça hunen jokhatceco: mahain hat*, etc. ; « choses nécessaires pour jouer cette pièce : une table, un tapis et des cartes ; de l'étope et des allumettes ; ensuite deux rameaux

^20 PASTORALES d'arbres; deux ou trois draps; des têtes de maïs pour fiiire les pierres à lapider; du papier, un ccritoire, une plume et une lettre i&. Les frais relativement considérables qu'entraîne la représentation d'une pastorale sont couverts, soit à l'aide des cotisations des acteurs volontaires, soit par des souscriptions ou des dons généreux, soit enfin par le produit d'une quête faite au milieu de la foule vers la fin du spectacle. Pendant toute sa durée, d'ailleurs, des rafraîchissements sont libéralement distribués à tous. Des jeunes filles choisies parmi les plus jolies et les plus gracieuses circulent à cet effet sur toute la place, ofirant aux dames de l'eau sucrée, ou de l'eau rougie, aux hommes du vin plus ou moins pur. A leur dernier tour, elles sont accompagnées de jeunes gens qui présentent des plateaux couverts déjà de menues pièces d'argent et où se dresse une superbe pomme reinette dans laquelle sont fixées plusieurs pièces d'or. Cet appel direct à la bourse des auditeurs est toujours fructueusement entendu. Une autre source importante de revenus était aussi naguère la mise aux enchères du privilège de danser, après la représentation, le premier saut basque sur le théâtre; les habitants d'un même village réunissaient souvent toutes leurs ressources disponibles pour l'emporter sur leurs voisins d'une autre vallée et obtenir des commis

PASTORALES 521 saires de la pastorale le droit exclusif de commencer le premier tour de danse. Les pastorales sont toutes en basque; quelquefois, et surtout dans les scènes bouffonnes ou dans les scènes de satanterie, on intercale des phrases en espagnol, en patois, en français ou en latin, dont la correction laisse ordinairement fort à désirer. Quelques pièces, vraisemblablement les plus modernes, sont en vers de treize pieds, divisés en quatrains sur une seule rime quadruple. Mais la plupart des pastorales sont en vers de huit pieds, également divisés en strophes de quatre vers dont le second rime avec le quatrième, les deux autres ne rimant pas. La mesure n'est pas toujours d'une régularité parfaite et la rime se réduit parfois à une assonance fort défectueuse. Les manuscrits donnent rarement des indications sur les entrées et la position des acteurs. J'ai pourtant vu plusieurs dessins indiquant comment les convives doivent se placer sur la scène à certains moments (i). On n'y trouve jamais de division en actes et en scènes; mais seulement les men(i) Dans V Enfant prodigue, par exemple, voici la figure de U position des acteurs pendant le banquet : Àner. Jaquin. Prodigue. Fanchon. Madame. La cuisinière. 21

322 PASTORALES lions: t N... arrive à cheval; M... sort; X... entre; X... tombe blessé; etc. ». La rédaction des pastorales est aussi simple et aussi naïve que possible. La règle classique de l'unité de temps et de l'unité de lieu est naturellement inconnue à leurs auteurs. La division en actes n'existe pas. Un acteur qui voyage marche sur la scène et au bout d'un moment est censé arriver au terme de sa course. Lorsqu'un messenger est envoyé quelque part, quand par exemple le roi de Constantinople fait demander au roi d'Angleterre des secours, ce sont ceux qui envoient le messenger, le roi de Constantinople et ses amis, qui sortent ; le messenger reste sur le théâtre qu'il arpente à grands pas en attendant, dans le cas indiqué, l'entrée du roi d'Angleterre et des siens. On ne saurait s'étonner de rencontrer dans les pastorales, où doivent d'ordinaire figurer des Turcs, les plus étranges anachronismes. Dans la pastorale de Claudieus et Marsimissa, M. Webster a trouvé un Empereur romain, un Roi de France Charles, un Duc de Richelieu, un Pape Jules, un Roi Néron, le Cardinal Baronius et le GrandTurc Mustafa ! Dans Nabucodonosor, je n'ai pas été peu surpris, à la première lecture, de lire, à propos du siège de Jérusalem, cette note stupéfiante : c ici, on tire un coup de canon ». Les

PASTORALES 323 noms bizarres de certains personnages étonnent au premier abord; mais ils sont presque tous empruntés à d'anciennes légendes : un c Turc » qui revient souvent s'appelle par exemple Coulican ; il ne faut vraisemblablement voir là que le Thamas-Kouli-Khan (Nadir-chah) de l'histoire. Les pastorales, bien que pour la plupart refaites ou remaniées tout récemment, ont été originellement composées au moyen-âge. C'est une simple imitation, une adaptation, une traduction des mystères^ des soHes, des farces, ou des moralités', rien n'y manque, pas même les bouffonneries plus ou moins lestes et grossières qui distraient et reposent l'auditoire. Les fonctions de bouffons sont ordinairement remplies par les a Satans b, qui ne sont pas seulement ainsi les mauvais conseillers, les esprits du mal, les diables. Il y en a au moins un dans chaque pastorale; je ne connais guère que Geneviève de Brabant, où il n'y ait pas une seule scène de satanterie, du moins dans la copie que j'en ai lue. Les démons s'appellent Satan, Astarot, Bulgifer (altération inexpliquée de Lucifer), Belzébut {sic), Briudamour, Ferragus, Jutibal, Jupiter (on reconnaît là une inspiration ecclésiastique), et Courriera « le courrier ». Ce dernier nom m'a expliqué un fait que mentionne M. Webster et dont il ne paraît pas s'être rendu compte : mon savant collaborateur a' remarqué

324 PASTORALES que « Tun des Satans échange quelquefois se caducée pour un fouet de postillon ». Pourquoi « le courrier » figure-t-il parmi les Satans, Tignore. Les pastorales sont d'une longueur extrême(ment variable. On pourra en juger par les chiffres suivants. Warwick a 71 16 vers; Enstacje et E\ phémie, environ 6640; la princesse de Ca:^mir 6492 répartis en 26 rôles; Jean de Calais ^ 64: vers et 67 rôles; Charlemagne 6356; un autre Charletfiagne 6360; un Godefroid, 6224 vers 29 rôles; un autre Godefroid^ 4800 vers environ Saint-Jacques, 6080; Mustafa, 5940 '> NabucJod nosor, environ 5720 vers et \$2 rôles; Astiag 5716 vers et 37 rôles; quatre Hélène, ^A(>o ve (44 rôles), 4856 vers (32 rôles), 3568 ve (27 rôles) et 5032 vers (51 rôles); La prise , Jérusalem, 5436 vers et 51 rôles; deux Ridjar» \$112 et 5428 vers, et 34 rôles; Jostié, 4588 ve (19 rôles); deux Abraham, environ 4980 ve (43 rôles), et 4516 vers (42 rôles); un autre Abraham avait seulement 30 rôles ; Pançaii, environ 4196 vers et 28 rôles ; deux Fils Prodiges 4172 vers environ et 2604 ; Saint- Alexis, 3852 ve et 26 rôles; Geneviève, 3796 vers et 20 rôle* Œdipe, 3712 vers et 19 rôles; Bacchus, 2724 ve et 32 rôles ; Clovis, 2320 vers. Je puis dire de plus que Roland a seulement 24 rôles, que Samson e

PASTORALES 325 compte 19, Robert-île-diabie i8, Josué 21, ThamarKouli-Khan 39 et Sainie-Calherine 37. Je ne saurais traduire ici une pastorale tout entière; il m'a semblé préférable de donner seulement des analyses et des extraits; on aura ainsi je crois une meilleure idée de l'ensemble du genre. Les prologues s'inspirent de la tradition classique. L'acteur chargé de le réciter s'avance modestement au devant de la scène, First my fear, then my courfsy, îast my speech, Puis il vante chaudement l'œuvre qui va être représentée, Hujusmodi paucas poeta repperiunt comœdias. Il réclame toute l'attention des spectateurs, Nutrices pueros infanteis mtnutulos Dotni ut procurent, neu qua spectatum adferant. Ne et ipsa sitiant et pueri pereant famé, Neve esurUntes beic quasi hedi olvagiant ; Matrona tacita spectent, tacita rideant (i). Il expose ensuite le sujet de la pièce, en déduit (i) Pendant toute la durée de la représentation, les hommes de garde aux deux coins de la scène sont spécialement chargés de veiller au maintien du silence. Ils répètent & cet eflfet l'interjection usuelle : ehoi cho! (notre chut!').

The text on this page is estimated to be only 10.13% accurate

21> PASTORALES ■% — c la c moralité » : puis T acteur salue le public en rwdamjnî son inJuîgence, Is rwzi- ihe fziv bcurs' trafic cf our stagt, The t hirh jfvm n'îft patient ears attend, What ère shaU miss our icil shaU strive io tmend... Lihe, er jmâ faaJts do as ycmr jJJeasurts mrt / Il termine dordinaire en annonçant qu'il va chercher ses camarades, Tantutn 'si : vaietf : adeste cmw silemiiê! Voici la traduction complète du prolc^ue la pastorale (ÏAstLi^e^ roi de Perse : Premier pclogve de Jj r Tragédie d'Asîiege, roi de Perse » (sic). Je vous souhaite bon jour, — messieurs et daines, — sove2 les bienvenus tous — petits et grands. Vous nous honorez — sensiblement d*ane niuiière qui ne peut être dépassée, — puisque pour bous ^oir, — vous êtes venus ici. De tout notre pouiMsir — nous nous aoqiûtteioiu» — et nous vous «ieniandcHis — toute votre attcaitioii. (Il se promène ; et reprend ensuite) : Un roi de Perse — s'appelait Astiage — qui, en un temps très-court, — fat marié (et veuf) : n avait une fille unique — qu'on appelait Mandane, — et toute la qualité de reine du royaume — venait à elle. Qpand cette jeune princesse — fut en âge, — son père de la marier — forma le dcssrin.

PASTORALES 327 Mais il prit dans sa tête — une imagination — qu'il devait savoir ce que ce mariage — pourrait causer. Il cherchia dans le royaume — deux astrologues habiles, — et les ayant fait venir en sa présence — il les consulta, En leur disant qu'il voulait — marier sa fille, — mais auparavant qu'il voulait savoir — ce qui devait lui arriver. Les astrologues, tout de suite — lui répondirent : — que Mandane jamais — ne changerait. Ils lui dirent que Mandane — mettrait au monde un fils ; — et qu'avec une armée contre lui — il le verrait venir ; Que son petit-fils lui — ôterait la couronne, — et que du royaume ensuite lui-même — prendrait possession. Après avoir entendu cela, le roi — fut effrayé; — de faire perdre sa fille — il entra dans un dessein. Son amour paternel — s'y opposa, — qui ce noir dessein — lui ôta de la tête. Avec le prince Cambyse — il la fit marier — et chez Cambyse tout de suite — l'expédia. Mais sa prainte — allait toujours grandissant, — de peur que les astrologues — ne lui aient dit la vérité. Ayant fait venir de nouveau — ces mêmes astrologues — il leur dit qu'il a dans le cœur — un feu terrible ; Ce que signifiait ce feu — il les pria de lui dire ; — -que nulle part il ne pouvait — être en repos un moment. Les astrologues tout de suite — lui donnèrent réponse — comment sa fille Mandane — était devenue enceinte ; De même que grandissait — l'enfant dans le ventre de sa mère ; — la peine de son cœur — se mettait à grandir. Alors, il devint alors, — le roi, épouvanté; — ou pour mieux dire, — presque désespéré.

The text on this page is estimated to be only 2.48% accurate

rr:^: — s-: s.zZT:iz:r. nzmipi^ — dans nn — c. '-. i _ivi:- 1
.iiac: .: ;•-"•'... i. nîrn:. zhdvaqt.: — ol Cambvfc mr ;■:■:.... ;:• ^c --"" .Lin:
— v.i;c. L cominissior. nr'i r. r-:.. . ;...;- . '!:v.Fiz::: — cnc: C-amb^—sc. son
••• ■■ .-- «^ 1- "■ ■ • T-*" • -• ce. :. . -.:...••-.- — . _■: ::.-.;, j. zz: entani. —
pui= dans n: .1 ,,,. •^, ►•.■-■1 ,,.•-•• ^^ ^.^ ■ -^ C^£' i> T"! ' . _: .! ' :;;,.. j.
r=r.;; r.-i:- i.. oarantir. — ex. oualii u: r.. — Li;::i. citt-. u.ccu:'.iiwL - - i- y
avait du ûanijc: •i^rii^uii- 'jarir. — r.:u: -jcûmpî:: ce: ordre, — mai ■■: :tv:r
3i-- i. .u — iiîss. pa.- extJiitST. '^•.-;>'.-iit:a::: ĩ. .v.\:r. — cr.jicvi Teniant; —
et TaTaj aaiii ui L'oi. — .)i:: d*. su:i'. cmriorti.. r.y-d'r. rcj:ard'. -•--. -jnian:
- i: er. prit compassion. ç*.. •.■: pciij-. U'. i-. tut:'. — il iaiss;. dans ce bois.
' CI j L:a I î •. : ro .' . 1 .)u ' rc: e: ; far : — unt- chisnne nourrh — 1 bi leif
ui LK.Tji'.T — i*. trorvi. ; . ' ' cniiioriL — i. ÎL maîsji cve: lui — et î'cleva
Ticii tii.r:'. û-jL;Z'. ai-i — :>urcniL'ir. rvtc soin. î).»i'//yf uijt:iii .1 Vou:-
verr-jT commeni — £] vola ; 'j'jr jh;'-' ; avoua — la vrrite au ro:, — qu'il
n'avait pas f, l«; couragt -' de tuer cet enfaut. /■/i'nt. il fut alort. le r^ . - tout
L fsiî enracré : « ^ «ici/A'::i,'_a;jce d'iiar^—agus, — il punit "bien cruèHe

PASTORALES 329 Harpagus avait en effet — un fils de huit ans ; — pour la punition du père, le roi — le fit mourir. Ainsi satisfait, de nuit encore — il pensa à faire plus ; — à manger de son enfant — il força le père. Harpagus avec raison — fut très-affligé ; — et de se venger du roi — prit le dessein dans son cœur. Il alla trouver — cet enfant recueilli dans le bois, — et lui dit toutes les affaires — comment lui étaient arrivées. Avec son père nourricier et Harpagus, — ils entrèrent en Perse — et déclarèrent la guerre — au Roi à l'instant. {Strophe ajoutée :) Il enleva par force — la couronne à son grand-père, — il lui dit d'aller — gouverneur à Diglition. Astiage se mit en colère — avec raison certes — et il alla — en Valachie à l'instant. En ce moment Codabende, — roi de Valachie, — il y avait deux ans — qu'il était en guerre avec les Turcs. A ce moment il se trouvait — en un repos de six mois, — oui, et tranquille — dans son royaume. Astiage à Codabende — conta les choses comme elles étaient ; — qu'il le trouverait — à son secours dans le besoin. Codabende tout de suite — partit avec une armée — en faveur d' Astiage — pour attaquer Cirijs {sic}. Cirijs, petit-fils d'Astiage, — mourut dans cette guerre ; — Harpagus, le ministre, — en même temps finit. Astiage de nouveau — fut couronné ; — tout de suite dans ses possessions -r il rentra. Astiage avait levé — une grande armée ; — avec Codabende tout de suite — ils partirent. Souligan, empereur de Constantinople, — entendit la nouvelle — que le roi Astiage — s'était joint à Codabende.

330 PASTORALES Comme enragé — il se mit ; — avec le roi Sultan — il partit. La première bataille — fut perdue par les chrétiens ; — les Turcs, ces malheureux, — furent arrêtés en leur victoire. Vous verrez Candahar, — le roi d'Aguban, — à l'heure ayant fait ses adieux — qui partit pour Alexandrie. La reine avec le prince Osman — avait de Vamoi depuis sa naissance ; — son père avec Candahar — la fit marier par force. Peut-être elle l'aurait épousé ; — ils tenaient l'un amour — au point de prendre parole les deux — pour faire perdre le roi. Pour quand le roi se fut retiré — prenant une récréation, — elle lui présenta — du poison composé. C'était une bonne liqueur, — de grâce qu'il but — mais le roi — le refusa. Il lui fit le serment — qu'il ne boirait pas, non, ; moins qu'elle même — ne bût la première. La reine alors — but elle-même la première, dissimuler sa malice — tant elle voulait. Le roi ensuite — avec son fils but ; — et tous trois à l'instant — furent crevés (lapartatii). Ensuite les chrétiens de nouveau — partirent contre les Turcs — avec courage. Ils ne sortirent pas plus heureux — que dans la première bataille, — car ces Turcs — eurent la victoire. Vous verrez que dans la troisième bataille — ils prendront les chrétiens prisonniers ; — que le roi Asdag seul — leur échappera. Alors Astiage — se mettra à genoux sur la terre — et commencera tout de suite — à prier Dieu. A ce roi, il — apparaîtra un ange — qui à l'instant — le consolera.

PASTORALES 33I Il lui dira aux Turcs — qu'il doit se montrer — et que toute l'armée clirctienne — sera délivrée. Le roi Astiage seul — comparâtra ; — le prince Bajazet d'abord — il a traversé de son épée. Les Turcs ont voulu — de toutes part lui fondre dessus ; — un ange du ciel étant venu, — il fut favorisé. Tous hs chrétiens — furent délivrés, — et la guerre de nouveau — fut continuée. Dans la bataille d'après, les Turcs — furent finis; — l'Empereur Souligan — passé par les armes. L'acteur revient au milieu de la scène, et conclut : Bonnes gens, ces faits — et encore plus, — aujourd'hui nous vous les — représenterons. Ne soyez donc pas un moment — de grâce ennuyés ; — je vais tout de suite — chercher mes camarades. Je crois suffisant cet échantillon. Tous les prologues que j'ai lus ressemblent en effet à celui-ci. Mais avant d'analyser une pastorale entière, je voudrais signaler particulièrement les scènes de satanterie et les intermèdes bouffons qui remplacent habituellement les entr'actes. En général, Satan et ses compagnons viennent tenter les bons; ainsi dans NabucJodonosor, le démon vient dire à Jérémie : Jérémie, tu aurais mieux de laisser — cette triste morale ; — chantons un air : — on vient d'en faire de nouveaux. To lolol toh îo! to lo loi — ta la la! ta la la! ta la

The text on this page is estimated to be only 2.20% accurate

pX^TO^ ^ \ ^ ,. ^ .c toi aussi, - c" ';;,;:co.i--"" ^^^, repousse avec
perte: rt Satan se tct>« f°" .^courager les tnéfû\s Us viennent enco 6 ^^
^^'^""T se Ur les ^-«-J^W quitter la """" S est qu^^l-^^^'tes (Gabriel,
R^pV^"-^' ^-"■"r viennent se moquer ^ M'^^^""^^' f.-,. les SataïAS vie
j,gio,,osor, ^^^'S^s adeptes. Da.^ N.^»^^^ ,,^es A,, \euvs cvcJuies .^
pharaon, dat^* .^ ^,,, r- "-"• " ', _ CcUt ^,JAV.d^S ^ jr;:- -M'-i-ï'-^ ^-:rti .
«.« . -, . - - lv"i, de « «"o^""

PASTORALES 333 au nombre de onze. La première est presque au début de la pièce ; Satan se présente à cheval, monte sur le théâtre, salue la foule : « Bonnes gens, quel temps ! — j'espère que j'aurai de vous — quelqu'un pour l'enfer. J'ai jusqu'à — vingt mille garçons — qui allument — pour moi le feu » . Et il demande d'autres serviteurs. Le Courrier (de Perse), qui joue d'ailleurs dans la pièce un rôle de courrier véritable, vient s'engager. Ils se donnent la main en signe d'accord. A la seconde scène, Satan se plaint des prétentions du Courrier qui demande une trop grande solde, il le bat et lui pardonne ensuite. Le Courrier apporte la troisième fois une liste de noms à Satan qui lui dit des sottises : Fera foutre abilotia, jaunf outre esquelia ! « Va te faire foutre, Jean-foutre de misérable I » et finit par le rosser de main de maître. La quatrième scène a pour objet le règlement de gages du Courrier; Satan lui donne en bons deniers d'argent, : (tîfaretan diharu, dix mille livres et lui demande ce qu'il en va faire ; le Courrier lui dit qu'il en dépensera la moitié dans les tavernes et l'autre moitié avec de jolies femmes ; Satan lui éclate de rire au nez : « Ah! les belles femmes que tu auras, toi ! Elles ne vaudront pas cher, et tu n'auras pas sûrement beaucoup de

334 PASTORALES draps fins » ; mais le Courrier : a Je
m'inquiète peu des draps, monsieur, pourvu qu'il y ait médium intervalum;
je n'ai pas d'autres bes

PASTORALES 335 trouvent sur la place, combien il voit de pucelles : « Trois ou quatre tout au plus », répond le Courrier. La dixième scène est un échange de propos sur le vin, le fricot et les bons traitements. La onzième, qui est la dernière de la pastorale, est consacrée à l'enlèvement des cadavres de Turcs; Satan et le Courrier s'extasient à Tenvi sur l'immensité de ces corps qui pèsent au moins « dix quintaux ». On voit que le langage des pastorales est assez aristophanesque ; le vers de Plaute est tout à fait inapplicable aux pastorales basques : Neque ipurcidici insunt verstis immetnorahiles, A Timitation des auteurs des Mystères, les « pastoraliers » pyrénéens, si ce mot m'est permis, ont introduit les intermèdes bouffons et les propos lestes dans les pièces les plus religieuses. Le réviseur, l'éditeur de 1796, a intercalé ce qui suit au milieu de V Enfant prodigue : Messieurs, — ce me serait — un grand plaisir — de bien embrasser — quelque jeune fille. Mais pour l'avoir^ — il me faudrait une pucelle, — ce qui au jour d'aujourd'hui — est très-rare ; Je ne crois pas qu'il y ait ici — seulement deux pucelles ; — et celles-là sont là même — qui me regardent. Mais toutes les autres sont — nouvelkment déscha

536 PASTORALES billets ou enceintes; — maintenant même aux garçons — elles font quelques signes. Ce soir même aussi quelques-unes — se mettront au travail; — semblablement, aux trois espèces (i) — il y aura de l'enflure. Les jeunes filles d'à présent sont tièdes — de même que l'eau chaude ; — l'honneur leur est — de devenir enceintes; Mais comme beaucoup ne savent pas — de qui elles sont enceintes, — celui qu'elles ont dans la pensée, — c'est lui dont elles font le père. Ces libertés de langage ne nous étonnent pas, si nous nous rappelons les mœurs et les habitudes des derniers siècles. Les gens du monde disaient communément des choses que nous regardons comme fort inconvenantes. Et même, de nos jours, des Espagnoles, qui passent pour bien élevées, parlent volontiers à l'occasion, à ce que prétendent les voyageurs, comme la marquise de Sterne et dédaignent de recourir à l'excuse habituelle aux jolies compatriotes de Yorick. Les dames de Londres n'ont pas toujours été si pudiques ; beaucoup sans doute ont entendu sans sourciller la scène de la leçon de français, dans Henri V. D'ailleurs, si l'on en croit Érasme, les étrangers de distinction étaient accueillis par elles, il y a quatre cents ans, avec une amabilité (i) Femmes mariées, filles vierges et filles non vierges.

PASTORALES 337 qui paraît à leurs descendantes d'aujourd'hui tout à fait shocking (i). Toutes les pastorales se terminent par un « épilogue », aiken pheredikia « le dernier sermon », dont la strophe finale rappelle encore les traditions classiques. Le dernier mot de Tacteur est une demande d'applaudissements, un souhait de bonne santé et une invitation à bien dîner (2) : Our play is done And we *ll strive to phase you every day !. . Kewjoy watt on you ! hère our play bas ending l (i) Cf. D. Erasmi R. EpistoU (Bâle, Froben, 1558, fol., p. 223, et Londres, 1642, fol., p. 315; Hv. v, ep. x) : « Fausto Andreino poetae kurato. — Tu quoque si sapis, hue advolabis. Quid ita te juvat hominem tam nasutum inter merdas gallicas consenescere ? Seu retinet te tua podagra, ut ea, te salvo, pereat malè. Quanquam, si Britanniae dotes satis pemosces, Fauste, nae tu alatis pedibus hue accurreres, et, si podagra tua non sineret, Daedalum te (ieri optares. Mam, ut è plurimis unum quidJam attingam, sunt hic nymphx divinis vultibus, blandae, faciles et quas tu tuis canuenis facile anteponas. Est pneterea mos nunquam satis laudatus. Sive quo venias, omnium osculis exciperis ; sive discedas aliquo, osculis dimitteris; redis, redduntur suavia ; venit ad te, propinantur suavia ; disceditur abs te, dividuntur basia ; occurritur alicubi, basiatur a fiatim ; denique, quocumque te moveas, suaviorum pleaa sunt omnia. Quae si tu, Fauste, gustasses semel quam sint mollicula, quam fragrantia, profecto cuperes non decennium solum, ut Solon fecit, sed ad mortem usque in Anglia peregrinari. — Ex Anglia, anno m cccc XL IX. » (2) Dans le pays basque, le principal repas se fait au milieu de la journée. 22

The text on this page is estimated to be only 8.07% accurate

I A5>TCRALLS ;'. ;■■■■.●.■.■; ●.■...■■'..;;,.. 'c iw^i-c ;/, à l'os
cpjr.'.,zih; V.,:: le f cjrniLT sermon » de la pastorale de '!'œ...\\-:. xL'z7T-^>
jr.L copie daiéc de 17S3 : V :.●● r-- v^ :.5 cvl:. j'-'.'iif:z, — notre trar^édie
îcr:-. • V- : — '^t "w vais, 111:::.]-'. — îîîLîtrL- la courcnnc. "'..; '.. :. :
:.r.:>..-rjL — ç-w vc>us r.îîts pas satisfait-, — ●.*. riv :. ^. "-t nurvcill-jci:
— r.ous n'avons pas H.:. ^^' L.? a\\-^y vu c-^j jLttL piL-jL — est chargée
de in;rvc:]]'.s: — iùrcmL-nt dit* sursit mcrité — des acteurs ::iL':ll-un cui.
n...:'S. \"cL:i ;:vl7 vj îc roi Li:l5, — comment son fils IV. :u-. — «.: V.: su;:,
d-- c^Ia — .iju'i! a épousé sa mère. l'l:s trc-ii. «.ijf^iits — :. a l:i: c.\xc sa
mère, et :! ;."(>: t!rc -cs vlux — pour mourir dans le désert. Aires c«.la.
vous avt/ vu —mourir la reine, — n'avan: '■■■j apaiser — la colère de ses
fils. (^Lîtc i'an:iile malliLurLiisc — a été dans ce monde. _ L^uaLÛ deux
princes i.Y:aiLnt — ensuite tués l'un l'autre. De clS grands mallêurs —
nous ne devons pas do-ter; — car le bon Dieu s'était — mis en colère contre
eux. Cci faits vous avez — vu tous aujourd'hui, — et le roi (l.riu'A est mort
— de la main de son fils. Aubsi. compa<::nic honorable="" prenez=""
exemple="" et="" exercez="" toujours="" la="" gr="" de="" dieu.="" ne=""
nous="" flattons="" pas="" peuple="" dans="" ce="" monde="" tromi=""/>

PASTORALES 339 peur, — et considérons qu'il est fâcheux — de mourir dans le péché. Les nombres de péchés — sont tous effrayants, — quand il suffit d'un seul — pour aller en enfer. Aussi, considérons — dès à présent le péché, — en demandant au bon Dieu ~ sa sainte grâce. Afin qu'il veuille nous garder — de mourir eu péché mortel, — et qu'il nous place, quand nous mourrons, — dans le paradis avec lui. Et maintenant, compagnie honorable, — nous vous remercions beaucoup, — car nous allons maintenant — — démolir ce théâtre. Et nous vous désirons — de vieillir en bonne santé, — et, quand vous serez chez vous ce soir, — de souper (i) avec bon appétit. Il ne me reste plus qu'à montrer ce qu'est, dans son ensemble, une pastorale. Parmi toutes celles que j'ai lues, je choisis comme l'une des plus populaires, celle de Pançart, personnification des réjouissances du Carnaval et du MardiGras. Mais auparavant, on me permettra de dire quelques mots de certaines pastorales qui me paraissent oubliées dans le pays. î. — Dans la pastorale à ^ÆdipCy Laiùs et Jocaste vont consulter le prophète Socrate, qui (1) La pastorale aurait donc été jouée dans l'après-midi. Lu général, les représentations commencent à dix heures du matin, et durent, sans interruption, jusqu'à six ou sept heures du soir.

340 PASTORALES leur prédit tous les malheurs dont leur fils sera cause. Aussi ordonnent-ils à leurs serviteurs Jolicœur et Alexandre d'étouffer l'enfant; mais, saisis de pitié, les serviteurs se contentent d'attacher Œdipe aux branches d'un arbre où le trouvent les bergers Parrein et Guilein. Recueilli et élevé par eux, Œdipe grandit inconnu et ignorant sa naissance. Parvenu à l'âge d'homme, il part à la recherche de ses parents et rencontre Socrate qui lui conseille d'aller à Thèbes. Là, il est arrêté par un terrible géant qui, comme lui d'ailleurs, arrive à cheval. Œdipe et le géant se querellent et en viennent aux mains. Finalement, le jeune héros tue le monstre qui appelle le diable et annonce qu'il va en enfer. Œdipe va pour annoncer aux Thébains leur délivrance, mais les gardes l'arrêtent aux portes de la ville. Il se dispute avec eux, puis avec Laiüs qui survient et il tue le roi. Jocasia et sa cour viennent au devant du vainqueur; on lui offre la main de la reine et la couronne. Il accepte l'un et l'autre, et l'on se met à table pour le repas des fiançailles, égayé par les chants de l'aveugle Tirésias. Mais les affaires du royaume vont mal. Œdipe se met à genoux et implore le Sauveur, il demande grâce pour tous ses péchés; Socrate vient lui dire que Dieu est trop en colère pour par

PASTORALES 34I donner et le roi, dans sa douleur, se crève les yeux. Sa fille Antigone, qui apprend la première l'affreuse vérité, se dévoue pour le guider et le protéger. Œdipe couronne Étéocle et meurt. Étéocle, tout fier, annonce son avènement à Créon; c'est la seule strophe qui ne soit pas en basque dans toute la pièce : Me voilà donc, Créon, — sur le trône royal; — une telle dinité — ni peut souffrir d'égal (sic). Mais Polynicè, fort mécontent, lui déclare la guerre, et, malgré l'intervention fréquente de Créon, de Jocaste, d'Antigone, les deux frères en viennent aux mains. Pendant les négociations, nous assistons aux amours d'Antigone et d'Hémon, le fils de Créon. Jocaste meurt de honte, de douleur et de remords; les deux rivaux se tuent Tun l'autre, et Créon défend à qui que ce soit de relever leurs cadavres et de leur rendre les derniers honneurs. Pour avoir violé cette consigne, Antigone est arrêtée. Hémon veut la faire mettre en liberté et a une scène violente avec son père qu'il tue dans un dernier accès de colère. II. — Céhstine, fille du duc de Savoie, aimait Palopin, jeune seigneur du pays; mais son père veut la marier avec le vieux roi de Lorraine.

342 PASTORALES Les deux amants prennent la fuite et montent sur un navire qui fait voile vers le Portugal. Célestine tombe malade à bord; le barbier Jjiioncc au capitaine le sexe de la princesse qui avait revêtu des habits d'homme. Le capitaine, épris d'amour pour elle, fait jeter Palopin à la mer; un ange le sauve en le saisissant par les cheveux. Il s'accroche à une pièce de bois, et se jette à bord sur une île déserte. Cependant une rivalité d'amour se déclare, sur le navire, entre don Ferrago, le capitaine, et le barbier, Arnaud ; ce dernier cherche à empoisonner le capitaine. Le navire est détruit par le feu du ciel. L'ange conduit Célestine à terre; elle y prend la route de Londres où le roi l'accueille on ne peut mieux. Sur ces entrefaites, le roi du Japon, Prangol, déclare la guerre aux chrétiens et s'embarque avec deux cent mille hommes pour marcher contre l'Angleterre. En passant, ils prennent Palopin sur son île. Les Chrétiens et les Turcs se livrent six batailles acharnées. A la dernière, Palopin lutte contre Célestine qui a repris des vêtements d'homme. Il la blesse : les amants se reconnaissent alors. Célestine remet ses habits de femme, au moment où arrivent ses parents qui la cherchaient depuis longtemps et qui ne s'opposent plus au mariage.

PASTORALES 343 III. — Charlemagne, après avoir chassé les Turcs de Jérusalem, revient en Normandie. Les Turcs lui envoient en ambassade Fier-à-bras dont Olivier abaisse fièrement Torgueil. Aussi les Turcs exécutent-ils un retour offensif, pendant lequel ils s'emparent d'Olivier et de deux de ses compagnons. Puis, nous assistons aux menaces du Turc Fatibrant et aux amours du roi de Bour^gogne et de la princesse Floripa. Attaqué par cent mille Turcs, Qiarlemagne les bat et fait prisonnier Larmirant qu'il convertit. Il marie Floripa et Guy ; puis, il va attaquer Ferragus et le roi de Saragosse, Marsile. Ganelon vend Olivier et Roland à Marsile et est écartelé par les ordres de Charlemagne. IV. — Le comte Warwick venait de se marier, lorsque le roi d'Angleterre divorça pour contracter un nouveau mariage. Accusé d'avoir à ce propos mal parlé de son souverain, Warwick est exilé ; forcé de tout quitter, il se réfugie à Venise, chez l'empereur. Il est fait prisonnier dans une guerre avec les Turcs et passe huit ans au fond d'un navire On annonce à sa femme qu'il est mort ; la comtesse meurt elle-même de chagrin confiant au comte Douglas sa fille Julie, à peine âgée de deux ans. Elle est élevée avec Hippolyte, le fils de Dou

344 PASTORALES glas. Un amour violent éclate entre ces deux jeunes gens; épouvantée, Julie veut entrer au couvent. Elle va annoncer sa résolution à celle qu'elle croit sa mère ; mais celle-ci la détrompe. Toute heureuse, Julie court annoncer la bonne nouvelle à Hippolyte et tous deux s'engagent leur foi. Mais le comte Douglas ne veut pas donner son consentement à ce mariage ; il envoie son fils en France avec l'ambassadeur d'Angleterre. Au lieu de s'y rendre, le jeune homme s'arrête chez le comte Sussex, d'où il vient voir Julie toutes les nuits. Les parents adoptifs de Julie veulent lui faire épouser le comte Bedford. Elle refuse. Furieux, Bedford arrive avec ses hommes pour la tuer. Hippolyte accourt pour la défendre et blesse son rival. Mais Douglas, qui survient, surprend son fils et l'embarque décidément pour la France. Le capitaine du navire, qui a reçu l'ordre de tromper les amoureux, écrit bientôt qu' Hippolyte s'est marié en France et Julie se résigne à céder à la force et à épouser Bedford qu'elle n'aime pas. V. — La princesse de CacJemire, fille du roi Torgul, avait épousé le fils du roi de Chiraz. Le jeune époux, obligé de partir pour la guerre, laisse sa femme sous la garde de son frère Valen qui essaie de la séduire. N'y pouvant réussir il la

PASTORALES 345 jette dans un trou d'où elle est retirée par un maure qui en devient amoureux. Il s'introduit la nuit dans sa chambre, mais elle poignarde l'audacieux. Comme elle ne l'a point tué, elle est obligée de prendre la fuite. Elle rencontre une troupe de gens de justice qui vont pendre un homme « pour dettes ». Elle paie ces dettes. L'homme la suit par reconnaissance et en devient à son tour amoureux. Elle refuse de céder à sa passion et il la vend à un capitaine de marine. Celui-ci la dépose dans une île déserte où elle devient reine et où elle retrouve son mari. — On voit figurer dans cette pièce le prince Cloris; les serviteurs Cadige, Ordiz, Badaudin, Zenela, George, Lubin, Cilin, Clitandre et Harpagon; les reines Simorquez et Elamire ; le roi de Malkhara; le magicien Mezerane, sa sœur Galzana et leur serviteur Dahi. VI. — J'arrive à la pastorale de Pançart. Je ne m'arrêterai pas longtemps sur le prologue, lehen pheredihia « premier sermon », qui se compose de 68 strophes, c'est-à-dire de 272 vers. Il est récité par un acteur qui adresse humblement ses salutations à l'assistance, en basque et même en français : r Soyex, le bien arrivé — grande compagnie et pUne (sic)

5 ;6 PASTORALES i:".r:eur, — je icitdrfi (sic) vous donner satisfaction (si — ;/ j'aicis (sic) le boiibiur ->». Puis il dit un certain nombre de drôleries pi ou moins spirituelles, résume la pièce et termii en priant le public de lui résen-er, pour se dhijT (i), un beau gigot qu'il croit avoir méri par son éloquence. La (c farce » commence. Entrée de Mardi-gra tie Fions, son neveu, et de sa femme. Mardi-gr ' rJonne qu'on aille inviter Bacus (sic) à dîner ou on prépare cent lukainkay cent tripotch (2), tou Li chair d'un bœuf, un veau grillé et un veau 1.1 broche. Suivant l'usage, Floris, qui est cen en course, reste seul sur la scène, debout ; arrive B.îcus, Polonie sa femme et Coral son fils q s'assoient et sont censés chez eux. Floris s*acquit de son message et Bacus lui répond en français; ' Voilà qui est bien, — je vous accepte de bon cœur; t!c uhinger et de boire — si je (sic) le bonheur ». Comme il ne mange d'ordinaire que dix-hi] moutons et vingt livres de viande, il annont qu'il apportera, pour son écot, en guise d'apériti une barrique de liqueur. (i) La pastorale se jouait donc le matin, puisque dans le paon dîne à midi ou une heure. (2) Lukainka^ sorte de saucisse faite de viande de bœuf ou « mouton et très-épicee; tripotch^ gras-double ou boudin. .

PASTORALES 347 Nous voici de nouveau chez Mardi-gras :
BACUS Je vous salue, Mardy gras, — mon très-cher ami; — que vous
vousporte^ bien — je remarque avec plaisi (sic). MARDI-GRAS Soye:^ le
lien arrivé, — heau prince et désiré; — je vois que vous êtes — asst^ bien
disposé (i). « Vous même, allons, mettez-vous — à l'instant à vous asseoir;
— allons l'un avec l'autre — tous à dîner. (Ils se mettent à table.) MARDI-
GRAS Bonam carnem habemus, — habemus et edemus, BACUS Bonum
vinum — et carnem (sic) habemus, — detom (?) habemus — edemus et
potemus. Surviennent deux démons, Satan et Astarot qui excitent les deux
convives, leur versent à boire et dansent devant eux. Ici Mardi-gras prend le
nom de Pançart et sa Icnime celui de Pançartine. Pançartine vient se
plaindre de ce que son mari la ruine par sa goinfrerie ; aussi veut-elle
brouiller Pançart et Bacus. Satan l'y encourage (i) Les passages en italique
sont textuels.

54S PASTORALES et Astarot lui conseille de dire à son mari que Bacus a fait piller par « ses soldats et sa cavalerie » tous leurs bieos. Elle récite exactement h leçon et Pançart « prince du carnaval » part, un fiul'hiij à la main, à la recherche de ce « coquin lie Bacus >>. Polonie \-ient à son tour se lamenter ; son niàri est un attreux ivrogne et Pançart ne Taide que trop ; bientôt il ne restera plus une goutte de vin pour elle ; or, elle ne saurait se passer d'en boire une \ingtaine de pintes par jour. Satan l'approuve; Astarot lui conseille de dire à Bacus que Pançart, avec une troupe de gourmands, est venu donner l'assaut à leur cave. Elle récite sa leçon, en ajoutant que Pançart a voulu la violer, qu'elle a résisté et lui a donné un soufflet, que Pançart a tiré alors son poignard, mais qu'elle a pu s'échapper. Bacus la félicite de sa vertu, l'embrasse, lui offre un coup, boit lui-même pour se donner du courage ; puis, excité de nouveau par sa femme qui lui assure que Pançart doit être engourdi par son dîner, il se met en quête de cet V animal de gourmand ». Les deux anciens amis se rencontrent. PANÇART Ah ! coquin, fripon ! — traître maudit ! — pourquoi as- tu voulu — faire perdre tous mes biens ?

PASTORALES 349 BACUS Ah ! tel que tu es, — bougre de misérable, — tu as voulu me voler — toutes mes liqueurs ! Tu diras que ce n'est pas vrai, coquin ! — j'ai besoin de te maudire, — et que ce monde — tu quittes sur l'heure ! PANÇART Ah ! tel que tu es, — ivrogne, tête à l'envers, — par mes mains tu devras — maintenant perdre la vie. Il t'en coûtera — d'agir contre moi ; — par ce poignard, je te — veux ôter la vie. BACUS ♦■ Ah ! tel que tu es, — animal de gourmand, — pour te tuer j'ai — le sabre bien propre. Allons ! approche ! ~ si tu as du courage ; — car, par ma main à présent, — tu dois mourir. Ils se battent, mais Floris et Coral viennent les séparer et les emportent chacun de son côté ; puis, ces deux jeunes gens reviennent se demander ce qui a pu amener une bataille aussi peu naturelle : « Ce doit être, dit Coral, un tour de ma mère qui est la femme la plus méchante du monde ; elle voudrait garder tout le vin pour elle. — Ma tante ne vaut pas mieux », répond Floris, « et elle est gourmande ! Mais je lui ai volé quatre gigots, et sept oies ! — Moi aussi », reprend Floris, « j'ai attrapé ma mère : je lui ai pris cinquante pintes de vin ; nous devrions réunir nos provisions et aller les dévorer quelque part.

The text on this page is estimated to be only 3.26% accurate

:^ — -II nci. e "Tis .iser■^ - • ■ ———•t'T^' _.-^c -!::.- .:j iw! : —
■ -d oral a la. ^ccTi. v^ ■ ■• ■ • * 't Tic. e^ ille en -■;r:je j. Bjiius ; • izes
z'mx ras zn — icTcfs Iccx^sccs «ie cà • t--"^ zjLrr?

PASTORALES 35I POLONIE De ce vin blanc — buvez une lampée; — que vous en serez soulagé — je suis comme sûre. Elle verse encore de l'eau dans le vin et le lui offre : BACUS Aïe I aïe I qu'est ceci ? — mon ventre est révolté ! — tu m*as trompé — sans que je m'en sois aperçu I Infâme vilaine que tu es, — la plus grande des ivrognes; — tu as empoisonné ton mari ; — sorcière, carogne ! Et il appelle à son secours tous les médecins, barbiers et chirurgiens de la création. LE BARBIER Bonnes gens, me voici — ayant fait mon tour de France ; — beaucoup d'hôpitaux et — de malades ayant visité. Il expose qu'il est né à Bordeaux, a étudié, a été reçu, a visité la Prusse, la Russie, T Angleterre et la Turquie, et il conclut ainsi : S'il y a quelqu'un — qui soit curieux, — pour ma première opération — je le soignerai gratis. BACUS Puisque, Seigneur, vous ne — demandez pas de paiement, — approchez-vous de moi; — je vous donne ma pratique. LE BARBIER D'où vous plaignez-vous, — mon cher ami I — sans dissimuler, — dites-moi la vérité.

The text on this page is estimated to be only 27.11% accurate

3)2 PASTORALES BACUS Un peu de tremblement — depuis longtemps; — il n'y a pas un grand repos, — pour sûr, dans mon corps. LE BARBIER Monsieur y vous êtes menacé — d'une véritabU pareli:ie (sic), — ou bien du moins — une prompte apoplexie. Et il lui conseille de faire venir un médecin. Bacus demande s'il peut boire un coup de vin : LE BARBIER Pour les sortes de maladie — le vin est tout le contraire — et si vous huve:^ goûte (sic) — vous ne vivre;:^ pas guère. BACUS Tous les médecin et chirurgien — qui dit que le vin fait du milf — je vous dirai franchement — que ce sont des barbouillans (sic). Le barbier sort. Polonie vient insulter son mari Lt boire un coup à sa santé. Entrée du médecin : LE MÉDECIN Voici maître fean, — le grand médecin du roy, — et si vous ne me croyei pas, — j'ai les titres, ina foy (sic). D'ailleurs j'ai été — - le médecin de Gargantua, — j*ai visité son intérieur — et l'ai fait sain. Neuf mois — j'ai passé dans le ventre d'une femme, — et je l'ai guérie - quand j'en suis sorti I Ravi, Bacus l'appelle à son secours : LE MÉDECIN Monsieur, qu'avez- vous donc ? — d'où vous plaignez

PASTORALES 353 vous ? — Je reconnaîtrais votre mal — sans vous entrer dedans. Il lui touche le pouls. Vous avez la raie de derrière — jointe avec les os, — et la panse aussi — avec les entrailles. Il faut faire un vide — dans votre corps ; — vous avez besoin qu'un barbier — vous saigne à l'instant. Le médecin va chercher le barbier pour retirer vingt-quatre livres de sang à Bacus qui ne cesse de se plaindre et réclame du vin à grands cris. Le' médecin le lui défend énergiquement. On le saigne. Le médecin ordonne de la tisane de séné, de casse, de rhubarbe, de scanonie, de polypode, (ihermodactes mechoacam et de jalap, « au moins une livre de chaque », dans une pinte d'eau. Le barbier va chercher ces drogues. Entre en scène l'Apothicaire qui vante ses talents, ses drogues, l'excellence de ses lavements qu'il donne à l'aide d'une machine en argent venue des Indes, dont il montre au public le fonctionnement. Le Barbier emporte les drogues ; on fait boire à Bacus la tisane qu'il trouve horrible. Polonie offre une collation au Médecin et au Barbier qui lui déclarent que l'état de son mari est grave et qu'il n'en a pas pour une heure. Puis, ils reviennent au malade :

23

The text on this page is estimated to be only 13.06% accurate

PASTORALES LE M» DEC IN I.;n:::£.: v:^s tro-vtz-vous, ^
mon cher Monsieur? — Ar:.5 iv::r pris 1- rurgc — ctes-^-ons sorti? BACUS
•cur s:r.;r dfj: — je s-is trop faible; — cette moII rAP.BIER I^ i:n-:..i- i^ ce
Nîcr.situr — vous n'avez pas com7-5 : — il Y.u'.ii: vcus liirc si — vous
aviez fait caca. EACVS A':i! >!cns:vur, eu:, cui! — un peu, à votre service!
— ;■-: iu'curi'î.u: vir.g: crettes — pour vous tous. LE MLDECrX A
l'instant, il ùut — appeler rApothicaire, — qu'il J.:nc i ce Monsieur — tout
de suite un lavement. l'apothicaire ?.rc::5:cur. me voilà — venu à votre
ordre; — que liCfircZ-vous — maintenant de moi? LE MÉDECIN*
Azci'icus porie — la ma: bine du eu? l'apothicaire Apparimmcr.ty Monsieur
; — nous en avons besoin ici. Et il donne le lavement à Bacus qui crie ,
nccuse sa femme, le médecin, le barbier et Tapoilncairc de s'être ligués
contre lui, et finalement

PASTORALES 355 appelle son fils. Coral accourt à la voix paternelle. BACUS Sois le bieu venu, — mon cher fils ; — tu recevras — le regard de ton père. Je laisse dans le monde — beaucoup d'autres enfants ; — comme toi de fidèle, — pas à mon idée. Aussi je te fais — prince de tous mes biens ; — • quoi que j'aie — tu auras tout. Ayant bien connu — le tour de ce monde, — je dois partir — bien affligé. J'emporte le deuil — des bons vins vieux ; — mais, par ma foi, — • en revanche pas des femmes 1 J'ai été trompé par une — qui est ta mère ; — sans que je l'ai vue, si elle avait pu, — elle m'aurait écrasé et déchiré. Bois du vin pur — et ne te fie pas aux femmes ; — souviens-toi toujours — de mes dernières paroles. Puisque je dois mourir — maintenant je te demande — pour partir joyeusement — donne-moi un coup à boire I Son fils lui donne à boire et il meurt. Polonie se réjouit avec ses amis. Satan et Astarot viennent chercher le mort pour l'emporter au milieu de l'enfer. La scène change; elle est censée représenter un tribunal. Assistent à l'audience les avocats Berlamin et Lucien, le procureur, le greffier et le juge « tous assis ». LE GREFFIER Lt „ème de février de l'an iSip, par devant monsieur

The text on this page is estimated to be only 20.88% accurate

5 5b PASTORALES Fr[^]tulehule, conseiller du roi, juge civil et criwùtul, entre [^]r-tisieur de Crahidd et monsieur Mercure, ce dernier dSf.iilUnt et sans représentant..[^] LE JUGE La partie se défendra — dans huit joiurSy — oa autrement par défaut — sera condamnée. LE SUBSTTTLT DU PROCUmEtTU DU ROT Messieurs, le roi donné — m*a son droit — de châtier les mauvais ; — j\' suis donc obligé. A cette heure je me trouve — fort embarrassé; — pour un peu je penserais — à quitter ma charge. Mais si je la quittais — un autre la prendrait: — et sûrement pour tous — ce serait la même chose. Simici veracundia — invera comdumfuit (sic)... Le roi nous a ordonné, — aux substituts de ses procureurs, — que de sa part nous aidions — k ceux qui [^]ont dans le besoin; De sa part que nous soutenions — les gens pauvres — et que comme aux riches — nous leur rendions justice. Contre ma volonté — je dois même agir. Messieurs ; — et justice rendre — à chacun. Je dirais volontiers adieu — à ce monde corrompu, — et me sacrifierais moi-même — à un couvent. ([^]omme il n'y a pas de (chose) plus difficile — que l'existence dans le monde, — japipotum doçem — vult iînitare pèrit (sic). Bien que nous soyons au service — de messire le seigneur Pançart, — maintenant je dois parler — contre celui-là même. De grands crimes, Messieurs, — il a commis; — et, comme c'est juste, — il a besoin d'être corrigé. Toutes les autres a£Eûres, Messieurs, — vous devez laisser, — et appeler ma plainte, — s'il vous plait.

PASTORALES 357 LE GREFFIER Lt ...ème février, dans l'année 181[^], par devant nous, de Hosticure, conseiller du Roi, juge civil et criminel, affaire de M. Je Procureur du Roi, Mons de Zapartady, contre Mons de Sire Pançart, roi du Carnaval, et maître Lucien, avocat, se présentant du côté du substitut, LUCIEN Qui precium meriis ah improhis désirai bis peccat; preinium quoniam indignes abire deinde quia jam non poteS' tat (sic). Ceux qui assistent les méchants — se rendent eux-mêmes coupables — doublement, si dans Tespoir du paiement — ils le font. Mon devoir est, messieurs, — • et non pas pour mon plaisir, ~ que j'ai contre un ami — à parler forcément. Le Procureur du Roi — se trouve inquieté — et par beaucoup de personnes — chagriné plus qu'il n'est possible. Beaucoup de tourments sûrement — il a souffert jusqu'à présent, — mais il lui est impossible — maintenant de le supporter d'avantage. Omnium mendacium malis predudicio bahemus insides vialis (sic). G)mme il ne fout point donner — prétexte aux méchants, — eux-mêmes prendraient — tonte liberté. Contre sire Pançart — la cause va être parlée ; — vous devez donc savoir — de quoi il va être accusé. Il est celui-là tellement — téméraire en gourmandise, — que, autant que quarante hommes — il a besoin de manger de la viande. Qu'il fait la viande par là — devenir si chère, — que le moindre troc d'argent — nous n'aurons bientôt plus ; Et que, après la mo»t de Bacus, — il a pris sa place.

The text on this page is estimated to be only 8.26% accurate

T oi.A— r ~ I" r.; !;•-: ? r ru-. tDut. k frmme? — î; drba^cbr: —
•:r:nîvT?* ro:iTrn— rrii.- doii: — l-w- souffrir da-vaiîtairt ic: ■ I Û'j: jon:
rersrdc- — anr. mérhancetéF di- ce TTriiîJî. — r* j-- l'aîr-. rr-r.an: — z
!*instant par lc5i ^ndarznss. j-:-::: i. seri pri. sjrr. miEU- — iustinèt ia
cause: — •-•• r.'r:nî-- ; :- . iau-. — scr. rendi. k iurreineTit. ' :. :: li.-r*. un.
micnjrici. — au grand Prcrô: — C". ' : ail:-. l.-ni-Jmc avtr ics gendarmes —
pont prendrt :•- rr;iiC'-. •'ci:-.-'jîrt au T. st d-jîindm — avec ses soldats: —
i.Ji-s fan;-:'! r.uian: ouï. rossibic — user de yrécantipr. '^vn-.mt l'a vfvcn*.
bicL — i'. ne faut pas trop s'y fier. — '-a- I-j: geu: bi'jns pyrtauti- — ont
tou}oun du coi:LI î'k'JCriŒUll Je requiers — pour 'it Sii^aeur Roi — que
Ton adjuge ■ fc Lucit-L sts conclusions. LE JUGE Apres avoir en tend n
Lucien — plaider la caiiise, — et ' .."varjt Its conclusions des gens du Roi
— rendant h [i.tice, Il t-î>t immédiatement approuvé — et ordonné — que
Mesbirc le seigneur Pançart — soit arrêté. Nous ordonnons au Prévôt —
qu'il aille lui-même — j/rendre ce prince — avec tous ces gens. Ht après
l'avoir pris, — qu'il soit amené — mort ou vif — en notre présence. Après
celle scène que nous avons reproduite toute entière, arrive seule une
certaine Éléonore, femme du laboureur Planta. Elle expose qu'elle

PASTORALES 359 aimait un jeune garçon, mais que ses parents l'ont mariée contre son gré à un vieux laboureur, qui est jaloux, bête « comme un âne », à peu près impuissant, et qui mérite absolument de porter des cornes; aussi se fait-elle faire la cour par Pançart qui est un homme de qualité et un vert galant. Et elle conclut : Jeunes fillettes, à votre tour, — je vous en avertis, — ne vous mariez pas contre votre idée, — quoi que disent vos parents ; Considérez — mon exemple ; — comme à moi il vous — arriverait sûrement : L'âme et le corps — vous perdriez sûrement, — en maudissant vos parents, — vous iriez ensuite en enfer. Mais nous voici chez le Prévôt. Il explique au public la haute importance de ses fonctions supérieures à celles de tous les Baillis, et qui le placent à la tête de toute la maréchaussée, quand le greffier vient lui signifier le jugement qui lui enjoint d'arrêter Pançart. Le Prévôt se formalise de ce qu'on ait empiété sur ses droits, en ne lui laissant pas l'initiative de la poursuite; mais il pardonne pour cette fois et invite les gendarmes Madian et Flavien à venir avec lui procéder à la capture du prince du Carnaval. Il ne leur dissimule pas les difficultés de l'entreprise; mais Madian qui s'est battu contre les Anglais et les Maures, dans le Maroc, en Algérie et à Londres,

The text on this page is estimated to be only 17.94% accurate

U>J ÎASTORALES :.'a aucune inquiétude, et Flavien, quoique s
àïc{ le traite de poltron, assure que Pançart < plus facile à attraper qu'un
autre parce qu'il iiros et gras. Les trois guerriers montent à che^ c-î
s'éloignent. L'entr'acte est occupe par Satan et Astarot (commentent les
événements; il paraît qu'on v< tjer Pançan et mettre à sa place « monàt
Carcmc ». Arrivent Éléonore et Planta, son mari. tuLoSORE Mon mari,
bien — ta dois diner; — ces zestes d' plat — tu dois lécher; Tu en auras
assez pour toi — avec une bouchée ii:céure froide ; — aussi dois-tu d'autant
mieux — bien lécher. Tu auras des pommes de terre bouillies — et t
citrouille avec — et je te promets que — non tibî sa rigcbit cauda. PLANTA
Femme sans honte, — où sont ces restes ? — A' quelle ardeur, pour sûr, —
n*as-tu pas tout mangé l Aussi ne vcux-je point — lécher les restes de ce
pL — ce serait pour peu de profit que je — me salirais visage. ÉLÉONORE
Bougre de misérable ! -- orgueilleux breveté I — je battrai — ou tu obéiras
i ma manie. Hier au soir, au lit, — si tu m'avais bien servie, aujourd'hui tu
serais — bien caressé par moi.

PASTORALES 361 Planta lèche le plat en tremblant, Éléonore sort et Planta se plaint vivement de sa femme. L'orgueil Ta perdu : il a pris une femme d'une condition supérieure à la sienne, et conseille aux jeunes gens de ne pas suivre son exemple. Le Prévôt, Madian et Flavien viennent cerner la maison de Pançart et le sommer de se rendre. 11 sort avec Floris et Coral; mais à l'aspect des trois mille gendarmes (51V), les assiégés reculent. Ils rentrent, s'arment et prenant des plats en guise de boucliers, reparaissent vaillamment. Les assaillants descendent de cheval et montent sur le théâtre où la bataille s'engage au milieu d'un torrent d'injures réciproques. Bientôt Flavien est blessé ; mais Coral et Floris ne tardent pas à l'être à leur tour et s'enfuient, laissant aux mains des gendarmes Pançart qui réclame à grands cris sa liberté. Le Prévôt lui annonce qu'il faut qu'il disparaisse : Tu dois laisser la place — au seigneur roi Carême ; — car fortement tu irais — Tattaquer en guerre. Il demeure au port d'Orhi — attendant ce que nous ferons ; — dans deux jours, ici — il viendra avec ses soldats. Si nous te laissions, — tu nous ferais perdre ; — en nous adressant des prières, — tu n'auras aucun profit. PANÇART Messieurs, de grâce, cependant — ayez compassion ; — accordez-moi de grâce — quelque rémission.

The text on this page is estimated to be only 1.40% accurate

y -V«r*>, «^ «« »a - m -ml tn*d âa

PASTORALES 363 Dans un sermon, à l'église, — j'ai une fois entendu — que saint Augustin a — • dit une grande vérité ; Il n'est pas de loup, de tigre, de serpent, — de lion enragé, — qui à une méchante femme — puisse être comparé. Moi, même si j'avais — plus de mille yeux, — je ne pourrais pas comprendre - tous les tours de la femme. Après que la femme dans la méchanceté — est tombée, — le diable ne pourrait la comprendre — avec tout son pouvoir. Car ma femme — est maîtresse en roueries — et dans ses vêtements aussi — elle a un grand orgueil. Comme une dame des jupons — empesés elle porte, — avec deux mouchoirs de tête, et les jours de la semaine — elle ne s'en prive même pas. Une cotte indienne, des franfreluches, — et un tour de gorge, elle les a ; — avec cela sans honte — elle ressemble à ce troupeau... Les malheureux jeunes gens — s'illusionnent bien, — puis avec le temps des cornes — elles leur font bellement porter. Et il raconte sa propre mésaventure, son mauvais repas du jeudi gras, après lequel ayant mal ci'estomac il alla se jeter sur son lit : Et du lit j'entendis — le çuçulia (i) crier ; — et je } cnsai que ma femme — y était avec quelqu'un. Je me levai tout doucement — sans faire aucun bruit — pour savoir avec ma femme — si quelqu'un était. Je vis Pançart — par le trou de la serrure, sur ma femme ; — et j'ai honte de dire - ce qu'ils faisaient. (i) Espèce de cinapé de bois qui est dans toutes les cuisines; la forme labourdine de ce mot est ji\ailtia.

The text on this page is estimated to be only 13.72% accurate

I-.VZOT.AILS M:»i:s!'jur. it lu: tl:s — que et c'^èsdt pK là îrien
iûrc. — rue la io: dcicxidait — de toncher Is fanasie d!*c:: Vi: lem'bii
rt:çï:rJ — L me nt — ci il s'en falthit CDans jv parc ii cocL:>3s }e xdc
rêfngùû — arant courj c'ji!»i vht cat possibîr. — c: T. ne nac tronva pas, —
car)'- n'étaii cacbc dans l'ardorc Ce matin j'allais au pre — chercher im
vieil ine — c. ::j j; rt2c:::ra: FaDctr: — qui allaita la. rhawr. 'JlraDt Sx^E
poi canard — il me dit tout de suite — qne ç:. ne faisait pas question. —
qn*!! denit me tuer. Q;iaand il m'a donné le premier coap, — m miliea du
fro'it, — ii a vu que des pbiera — le cbien avait faiî j . > .> . J:t me laissant,
après eux — il a conm à Tinstant ; — tt je me suis échappé immédiatement
— avec ma bicssurc. Le procureur envoie le plaignant se faire f.o;;.j;ner
chez le barbier qu'il promet de payer luiiiiOmc. Le barbier le soigne et lui
demande cent louis : tf Je n'ai », dit le pauvre homme, « ni cent louis ni cent
argent (eJmn dîner), mais monsieur le Procureur vous paiera ». Ici se place
un intermède comique par le valet du barbier ; il vient expliquer au public
qu'il apprend la médecine, qu'il sait arracher les dents sans douleur, qu'il ne
visite pas les malades à moins de dix sous chacun, et qu'il sait très-bien
donner un lavement ou clystère. Il brandit l'insimcent classique et conclut
ainsi :

PASTORALES 365 Pour guérir les mauvaises humeurs, — ayez cet instrument; — dans vos maisons vous devriez — en avoir ainsi chacun. Mais ce n'est pas assez — d'avoir l'instrument ; — il faut encore savoir — la manière de s'en servir. D'abord il faut, bonnes gens, — préparer le lavement, — et ensuite, quand il est prêt, — le verser dans ce trou; Après qu'il a été versé là dedans — (il faut) le tenir comme ceci — et porter la seringue — du côté du derrière ; Après l'avoir fait entrer dans le trou du cul — (il faut) pousser ainsi ; — et malheur à moi si ceci — ne fait pas alors son devoir. Il s'en va et « la justice » rentre en scène. Le grand Prévôt rend compte de l'arrestation de Pançart : Messieurs, de cette cour — en vertu d'un appointment, — qui a voulu se prévaloir — de son autorité, J'ai arrêté le sieur Pançart — avec mes compagnons, — et je le présente — maintenant devant vous... Après l'avoir pris — je suis allé tout de suite sur le port (i) -- là j'ai trouvé — le seigneur roi Carême. Je lui ai donné la nouvelle tout de suite -- comment était pris son ennemi — et l'ai convié pour mercredi — à descendre ici bas. Il n'a pas une grande suite, — pour dire la vérité ; — il a quarante soldats — avec sept officiers... Mais une contestation s'élève entre le juge, le (i) Port, col, passage, montagne (par extension).

The text on this page is estimated to be only 25.57% accurate

564 PASTORALES Monsieur, je lui dis — que ce n'était pas là bien fiiirc, — que la loi défendait — de toucher la femme d*uii autre. Un terrible regard — il me fit — et il s'en fallut do peu — qu'il ne m'avalât. Dans le parc à cochons je me réfugiai — ayant couru aussi vite que possible, — et il ne me trouva pas, — car je m'étais caché dans l'ordure. Ce matin j'allais au pré — chercher nn >*ieil âne " quand je rencontrai Pançart — qui allait k la chasse. Tirant son poignard — il me dit tout de suite — que ça ne faisait pas question, — qu*il devait me tuer. Qyand il m'a donné le premier coup, — mu milieu du front, — il a vu que des gibiers — le chien avait fait lever, l:t me laissant, après eux — il a couru à Tinstant ; — et je me suis échappé immédiatement — avec ma blessure. Le procureur envoie le plaigtiant se faire soigner chez le barbier qu'il promet de payer luinicme. Le barbier le soigne et lui demande cent louis : « Je n'ai », dit le pauvre homme, «ni cent louis ni cent argent (ehuu diner), mais monsieur le Procureur vous paiera ». Ici se place un intermède comique par le valet du barbier ; il vient expliquer au public qu'il apprend la médecine, qu'il sait arracher les dents sans douleur, qu'il ne visite pas les malades ù moins de dix sous chacun, et qu'il sait très-bien donner un lavement ou clystère. Il brandit l'instrument classique et conclut ainsi :

PASTORALES 365 Pour guérir les mauvaises humeurs, — ayez cet instrument; — dans vos maisons vous devriez — en avoir ainsi chacun. Mais ce n'est pas assez — d'avoir l'instrument ; — il faut encore savoir — la manière de s'en servir. D'abord il faut, bonnes gtns, — préparer le lavement, — et ensuite, quand il est prêt, — le verser dans ce trou ; Après qu'il a été versé là dedans — (il faut) le tenir comme ceci — et porter la seringue — du côté du derrière ; Après l'avoir fait entrer dans le trou du cul — (il faut) pousser ainsi ; — • et malheur à moi si ceci — ne fait pas alors son devoir. Il S'en va et « la justice » rentre en scène. Le grand Prévôt rend compte de l'arrestation de Pançart : Messieurs, de cette cour — en vertu d'un appointment, — qui a voulu se prévaloir — de son autorité. J'ai arrêté le sieur Pançart — avec mes compagnons, — et je le présente — maintenant devant vous... Après l'avoir pris — je suis allé tout de suite sur le port (i) — là j'ai trouvé — le seigneur roi Carême. Je lui ai donné la nouvelle tout de suite -- comment était pris son ennemi — et l'ai convié pour mercredi — à descendre ici bas. Il n'a pas une grande suite, — pour dire la vérité ; — il a quarante soldats — avec sept officiers... Mais une contestation s'élève entre le juge, le (i) Portf col, passage, montagne (par extension).

The text on this page is estimated to be only 27.37% accurate

564 PASTORALES Monsieur, je lui dis — que ce n'était pas là bien £fii — que la loi défendait — de toucher la femme d' autre. Un terrible regard — il me fit — et il s'en fallut peu — qu'il ne m'avalât. Dans le parc à cochons je me réfugiai — ayant coi aussi vite que possible, — et il ne me trouva pas, — je m'étais caché dans l'ordure. Ce matin j'allais au pré — chercher un vieil âne quand je rencontrai Pançart — qui allait k la chasse. Tirant son poignard — il me dit tout de suite — < ça ne faisait pas question, — qu'il devait me tuer. Quand il m'a donné le premier coup, — mu milieu front, — il a vu que des gibiers — le chien avait i lover, l:t me laissant, après eux — il a couru à l'instant ; et je me suis échappé immédiatement — avec blessure. Le procureur envoie le plaignant se fa soigner chez le barbier qu'il promet de payer li nicme. Le barbier le soigne et lui demande a louis : « Je n'ai », dit le pauvre homme, «ni « louis ni cent argent (ehun diner), mais mon^e le Procureur vous paiera ». Ici se place un intermède comique par le va! du barbier ; il vient expliquer au public qu apprend la médecine, qu'il sait arracher les dei sans douleur, qu'il ne visite pas les malades moins de dix sous chacun, et qu'il sait très-bi^ donner un lavement ou clystère. Il brandit l'in trument classique et conclut ainsi :

PASTORALES 36\$ Pour guérir les mauvaises humeurs, — ayez cet instrument; — dans vos maisons vous devriez — en avoir ainsi chacun. Mais ce n'est pas assez — d'avoir l'instrument ; — il faut encore savoir — la manière de s'en servir. D'abord il faut, bonnes gens, — préparer le lavement, — et ensuite, quand il est prêt, — le verser dans ce trou; Après qu'il a été versé là dedans — (il faut) le tenir comme ceci — et porter la seringue — du côté du derrière ; Après l'avoir fait entrer dans le trou du cul — (il faut) pousser ainsi ; — et malheur à moi si ceci — ne fait pas alors son devoir. Il S'en va et « la justice » rentre en scène. Le grand Prévôt rend compte de l'arrestation de Pançart : Messieurs, de cette cour — en vertu d'un appointment, — qui a voulu se prévaloir — de son autorité, J'ai arrêté le sieur Pançart — avec mes compagnons, — et je le présente — maintenant devant vous... Après ravoir pris •— je suis allé tout de suite sur le port (i) -- là j'ai trouvé — le seigneur roi Carême. Je lui ai donné la nouvelle tout de suite — comment était pris son ennemi — et l'ai convié pour mercredi — à descendre ici bas. Il n'a pas une grande suite, — pour dire la vérité ; — il a quarante soldats — avec sept officiers... Mais une contestation s'élève entre le juge, le (i) Port, col, passage, montagne (par extension).

566 PASTORALES procureur et le prévôt sur la compétence d< cour, sur la qualité du prévenu et sur ce qu'il a vient de faire à ses parents et amis. Tout à ce Floris, Coral et Pançartine envahissent Tencei du tribunal. Floris commence par crier « n bleu ! » (sic) et par dégainer ; le prévôt en iVJtant et lui répond : « Nom d'un chien I » juge et le substitut s'interposent. Floris offn l'argent au juge qui repousse avec indigna cotte tentation de corruption. Alors Floris Pançartine demandent à Berlamin de prendr défense de Pançart : ils lui promettent de Paq à pleins mouchoirs, un château, une prairie ; une source au milieu, quatre mille boudin: six cents fromages. L'audience s'ouvre et Lucien a la. parole. J(traduis pas ce réquisitoire, un peu long et pars de phrases latines ou soi-disant telles qui pc raient à son comble l'exaspération de PHolofe du Love's labour hst : « Cat. Thou hast it ad diingbillj at the finger*s as they say ! « HoL. O ! I smell false latin, dungbiU for ungui hom for bene : Priscian a little scratched 1 » Mais nos Basques s'inquiètent peu de Prise voire même de Despautère ou de Lhomond Lucien débute ainsi : « Improhorum imprdba sOi

PASTORALES 567 improhorum, vindite ctipidus subi, malitim
arciîet, adulteriom est aîimarttm nuptiarum aut alimi violaiio, qui clrrislina
réligio adttlleriom in vlloque sexu pari raîione condemanl (sic). Il rappelle
ensuite que le père de Pançart a été condamné et exécuté l'année précédente,
que le fils a commis les mêmes crinles, qu'il a l'ait périr beaucoup de monde
par gourmandise, débauché les femmes et les filles de la Soûle, fait périr les
jeunes chevreaux parce qu'on a mangé leurs mères, etc. Berlamin lui répond
dans le même style : Ver a gloria fretam absecurat. Messieurs, je vais parler
— pour messire le seigneur Pançart, — prince du Carnaval, — notre grand
ami. Mes conclusions sont — qu'il soit relaxé — et que la partie à cent
mille — livres de dommages et intérêts soit condamnée. Monsieur Lucien,
Messieurs, — qui a parlé contre lui, — peut croire lui-même — qu'il est un
habile homme. Si les avocats du conseil savaient — des nouvelles de son
savoir, — ils n'auraient pas de repos qu'ils — ne l'aient envoyé quérir. Les
docteurs de Sorbonne eux-mêmes — entreraient dans le mouvement —
pour avoir un tel professeur — dans leur collège ; Car dans les affaires — il
s'entend bien — comme l'âne safran (savant ?) — ainsi qu'on le dit. Des
auteurs déjà — vous l'avez entendu parler, — mais je doute s'il sait — avant
ce jour lire.

The text on this page is estimated to be only 27.55% accurate

3^8 PASTORALES D'imagination il a — sa tête pleine, — aussi a-t-il perdu tout à fait ^ le peu de sens qu'il avait. Si nos vieux ânes — savaient parler, — ils sauraient mieux — comprendre la cause. Pro fraude labe immortalis — soient et prejudicio — dum instant erroris — suis et penitendum — rébus manifestus agi (sic). A Monsieur Lucien le même mal — ne manquant point, — Monseigneur le sieur Pançart — peut être mis en liberté. Oui pretium meritis — ad impra isdetn derat — hcs pCiUt premium — quoniam indigat atjubes (sic). Messieurs, si vous ne voulez pas — que la même chose vous arrive, — vous devez faire — de deux choses l'une : Monsieur le substitut et — Lucien son avocat — sont tous deux innocents — ou tout à fait méchants ; Si vous les jugez innocents — il faut les interdire ; — si vous les jugez méchants — au contraire les bien punir. Autrement dans la disgrâce de Pançart — ils se trouveront, — pourquoi ils en seraient exempts — attendu que vous ne le savez sûrement pas. Maintenant même au Prévôt — donnez l'ordre — de mettre en liberté le sieur Pançart — sans retard. Sur MM. Lucien et le Substitut — donnez quelque ordre ; — en prison dans les fers — faites-les mettre ; S'ils ne sont pas pendus même — il leur faut les galères, — parce qu'ils ont voulu faire perdre — ce Monsieur par leurs mensonges. Le substitut et Lucien protestent vivement contre cette « canaille » de Berlamin ; puis le barbier vient faire son rapport sur la blessure de

PASTORALES 369 Planta, qui était terrible mais qu'il a guérie par son talent sans rival ; il réclame son argent, car il doit une grande somme au droguiste ; le substitut lui enjoint d'apporter un « état et un rapport écrit, lundi prochain ». Sur les conclusions conformes du substitut, le juge ordonne que Pançart soit conduit « en prison et mis aux fers conformément à la loi », que les gendarmes le surveillent rigoureusement, et que Lucien produise des témoins qui attesteront la vérité de ses dires. La scène change. Voici de nouveau le laboureur Planta et sa femme Éléonore. Le mari dit à la femme : Allons, effrontée, — qu'est-ce que cet air? — Il y a quatre mois que nous sommes mariés — et tu viens d'accoucher d'un enfant ? Et il va consulter le médecin qui trouve le cas très-grave et ajourne sa réponse ; il a besoin de consulter beaucoup de livres, on a vu des miracles. Sur quoi, arrive Éléonore qui supplie le docteur d'arranger l'affaire, pour que son mari et ses parents ne la chassent pas du pays. Elle lui donne de l'argent et le médecin lui répond : Madame, bien qu'otre mari — ait tout à fait raison, — je vais à l'instant lui faire — croire un grand mensonge. ^ 24

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

370 PASTORALES Je lui dirai viri — membrum hujusce causam esse, — que l'enfant est de lui, — qu'il n'y a pas à en douter. Et il explique en effet à Planta que le fait n'est pas nouveau, qu'il y a entre autres le précédent de monsieur Cornu et de madame Coquette. Planta paie et s'en va content. Intermède de « Satanerie ». Satan annonce à Astarot que pour le récompenser de ses bons services, il le nomme « Inspecteur des cabinets d'aisance et vidangeur du pays ». Astarot se fâche; alors il le nomme « Gouverneur des puces »>; Astarot ne veut pas davantage de ce titre et les deux diables partent pour faire leur tour d'Europe. Nouvelle audience. Après l'appel de deux causes dont l'une est renvoyée à huitaine et dont l'autre est tranchée par un défaut faute de comparoir, le greffier appelle l'affaire Pançart : LE JUGE Messieurs, il y a une opposition — à cette instance — formée par le sieur Prévôt — à la dernière audience (sic). LE SUBSTrrUT // est vrai. Messieurs, ~ que le Prévôt a formé opposition — mais voici l'arrêt du conseil — qtU le déboute de Venue façon, LE JUGE Liseï, greffier, l'arrêt — dont immédiatement — attendu que toute justice, — que nous sommes présents (sic).

PASTORALES ^fl XE GREFFIER . Arrêt du conseil du roy : Vu l'opposition formée par le sieur Prévôt, la requête présentée par le "Procureur Général du Roy sur la dite opposition, le Prévôt demeure débouté de son opposition avec dépens ; ordonne qu'il sera procédé au Jugement de la cause d'entre messire Pançart par le premier juge. Donné à néant, le février i8jp. LB JUGC Plaidex^, Messieurs I Lucien prend la parole et développe les accusations qu'il a à porter contre Pançart, non sans citer encore du latin, mala publica in piUhem desidus laborant ubi decidas. Il affirme d'abord qu'il faut faire disparaître l'inculpé, » puisque monsieur Carême doit venir » ; il déclare ensuite qu'il va produire des témoins pour prouver que Pançart a tué trois hommes le premier septembre dans la grande forêt d'Irati; qu'il a tué, là même, sur le pont d'Ordeneche, cinq marchands ; qu'il a arrêté, le six décembre^ quatre marchands de sardines, pour couper les vivres à Monsieur Carême ; qu'il a pris toutes leurs huiles, le samedi précédent, à cinq Espagnols, au port d'Orhi ; enfin que « Toutes les filles depuis l'âge de dix ans — jusqu'à Tage de quarante, — il les a dépucelées, — qui n'étaient pas tontes vierges ».

372 PASTORALES IkTlamin répond de la bonne manière : « Votre CarCme est un pas grand' chose ; je fais peu de cas de lui et de ses sardines ; lui et vous tous, nous .liions joliment vous envoyer faire foutre (f/c) ». Lucien réplique : « Certes la Seule est assez i^rande pour deux personnes ; mais ce gourmandlà mange autant que vingt : quand il aura mangé toute la viande, il ne nous restera que de la merluche et de rhuile ». Berlamin demande à consulter ses constituants l' loris et Pançartine ; il leur expose ses craintes sur l'issue du jugement -et les engage à se procurer des faux témoins. « C'est impossible », sV'crie Floris, « cela coûte cher et je n'ai que dh louis, outre mon porte-manteau à l'auberge ». A la reprise de l'audience, Berlamin affirme que les témoins de Lucien sont gagnés; le Substitut, Lucien et leurs témoins sont des méchants et des calomniateurs ; ils ont pris un prétexte l'utile pour perdre Pançart qui ne leur a fait que du bien ; c'est eux et non lui qu'il conviendrait de guillotiner. Entrée de quatre témoins qui aux questions du juge : « Est-il vrai que Pançart ait, tel jour, l'ait telle chose? » répondent tous à la fois : « Oui, Uionsieur », bai jauna. Ils lèvent ensuite la main et jurent « sous peine de damnation », qu'ils ont dit la vérité. Pançartine les insulte :

PASTORALES 373 Allez 1 fripons, scélérats, — votre air de lever les bras - est aussi estimable que — les pets des ânes du moulin. LE JUGE, frappant à terre. Mon enfant, taisez- vous ; — vous n'avez pas besoin de parler ici, — car votre avocat — fera tout ce qui est nécessaire. Berlamin dit qu'il est avocat depuis trente ans, qu'il n'a pas son pareil au moins en France, qu'on vient le consulter de plus loin que Paris, qu'il a vu bien des faux témoins, mais jamais d'aussi impudents que ceux-ci, qu'il faut donc les arrêter et les mettre en prison, aux fers, avec le substitut ; qu'au surplus il n'a jamais vu d'audition pareille, qu'au criminel les témoins doivent être entendus séparément, que toute la procédure est donc, « conformément à l'ordonnance, cassable », et qu'il en réclame l'annulation. Mais le Substitut fait entrer Planta qui montre au juge sa blessure, en disant qu'il croit pouvoir guérir s'il peut boire beaucoup de bon vin; on l'envoie chercher le Barbier qui arrive avec son état, mais refuse de le donner si on ne le paie d'avance. Il le remet pourtant au greffier qui en donne lecture ; Van 18 ip, et le ... du mois de février, je certifie que j'ai visité la tête du sieur Nouai gas en laquelle je trouvé une

The text on this page is estimated to be only 1.32% accurate

} -.ST r T i.l.r.5 ..•mn iornn a. aman ..ciéâjn- or àL aarxtt 7^:: ::;' rit.-.-2i. j;!*-. lU r.wxûci.. Iûraic2îf fûeuarr fm :-?;j. ...-::• *.- -iv-^j: àt nu i. tr au. c eu jsâiù is-û vb' ^ '.zut TXDt 'irrtrc ofr dianse jzb kuliei; cdxâ^i . ezric ac'S voit bjec de beîks ^aroies, ^as qae - grfjraia- àt son kJi?eL> se canvrrm ; -"I r'aiiac tj^ttî ât iusr àt sa r-'£ ea sszi aenl }£ rtitr^r: ;ae cer - 'ZTXt ctrai fTT»: ses étiÂdes i ITJiâvasîfté ^ M:»n!T»eI5er ccr cofnt "TrTV fifxcs :oud: jie vzuî £i n£Ce llvics e a : iizrzrte risroks. c Cest bon >, «fit le (veDtz rhfT iDoâ e: ie yoas |nîrii ce ^tb Qpc jss £r=s d^ Rm — dtsnnent les» oasdi rue rtDCB jzpons ce aixi* — sazxs ancss aBoB^exacscu LE GEUTTE» LE srmruT H:-^ .ir.: ncranài dpcnûxt. Je c£Adas ^se le aeci Plaçait ~ acai xanê — e: çn'après aroôr éiê roaé, — il xki farâlê;

PASTORALES 375 Que tous ses biens — soient confisqués — et que le seigneur Roi — s'en empare. (Fions enlève Pançart aux gendarmes).
LE JUGE Ayant entendu ici les — avocats des deux parties, — et avec cela — les conclusions du Substitut, Nous jugeons — et ordonnons — que le sieur Pançart à coups de fusil — soit mardi matin tué ; Et que les gendarmes d'abord — lui tireront ; — et que, après avoir été tué, — le lendemain au ciépuscole il sera brûlé; Mais qu'il soit bien compris --> que cela dure jusqu'à Pâques (i) — d'ici là — et pas plus ; Au-delà ensuite le Printemps, — grand monsieur viendra, — qui, jusqu'à ce qu'arrive M, l'Été — sera le chef. Après quoi Mons de ~ Bacus fils viendra — et de sa liqueur agréable — nous pourvoira 1 . Le substitut annonce que les gendarmes ont laissé échapper Pançart; il demande l'arrestation du Prévôt responsable. Celui-ci s'excuse. LE JUGE Un détachement de soldats — sera à l'instant expédié — et qu'ils amènent — le premier gendarme qu'ils trouveront. Si dans une demi-heure, — ils n'ont pas ramené (i) Il manque probablement un couplet ordonnant rintroni'» sation de drème.

57t^ PASTORALES l'.m^art, — pour l'exemple d.^s autres — je snillotinerai l'un d'eux. Mais, en cas que Pançart — ne soit pas rattrapé, — nurdi. à minuit, il sera — brûlé en effigie. Ce (qui veut dire que son modèle — sera fusillé — et dans un îjrand feu — ensuite brûlé. En attendant arrêtez — tous ces gendarmes — et n:ettez les en prison — chargés de fers. L'audience est levée et nous retrouvons Pançart chez lui, seul avec sa femme. Ils se plaignent de Tingratiude et de la niéchanceté des gens et projettent de quitter, jusqu'à l'année suivante, le pa\s de Soûle. Survient Éiconore qui veut partir avec Pançart, car, dit-elle, Dorôîavant ici, les femmes, — nous serons sûrement tristes, — de ce que notre caresseur, — vous, tous soyez pnrti. Quelque gentil et travailleur — que soit en eflFet un homrr.e quelconque, — s'il n'est pas paillard, — il ne sera pas ami avec les femmes. Pançartine ne peut se contenir : « Bougresse de putain ! » crie-t-elle à la nouvelle venue, (c crois-tu que je ne sais pas que tu m'as fait les cornes? Va-t-en, pendarde, etc. ». Éléonore, peu émue, va pour embrasser Pançart. Pançartine la saisit aux cheveux : Satan vient l'encourager, pendant qu'Astarot excite sa rivale. Cependant Pançart descend l'escalier et s'enfuit. Surviennent les gendarmes et le Prévôt qui

PASTORALES 377 arrêtent cette « paire de prostituées » malgré leurs supplications et les emmènent bien attachées. L'acteur désigné récite alors l'épilogue, a[^]ken pheredikia « le dernier sermon » : Bonnes gens, de votre attention, — nous vous remercions ; — parce que à cette fable — vous avez fait attention. Que ce soit une fable, — cela n'y fait rien, — car il y a beaucoup de faits — qui paraissent vrais. C'est pourquoi le sujet — pourrait donner quelque goût ; — mais nous, de la bien représenter — nous avons été incapables. Si nous ne vous avons pas satisfaits, — nous avons, nous, la faute, — car les meilleurs — nous sommes mauvais. Mais nous avons la bonne volonté — aussi bien que qui ce soit ; — nous vous prions donc — de ne pas nous critiquer. Ce sujet divertissant — à la fin demande, — jeunes filles, qu'avec vous — nous désirions nous divertir. Je vous convie — à la danse sur ce théâtre, — en considérant que c'est — le dernier jour du carnaval ; Qji'alors de se divertir c'est — toujours la coutume ; — observons donc, nous, — la loi ancienne. Car, lorsque nous aurons vieilli, — le temps aura passé ; — divertissons-nous donc — à présent, c'est notre tour. Et comme de faire une harangue — > ce n'est pas le moment, — je vous désire une bonne nuit, — mon très-cher peuple. Dans un autre Pançart que j'ai eu occasion de

The text on this page is estimated to be only 1.93% accurate

?i5mAi.r5 citi- Czrî JETS â-im 11*. par uteuuLimirnyinQ de pç.
106. 191) qui yST

OBSERVATIONS ET NOTES COMPLÉMENTAIRES

The text on this page is estimated to be only 14.25% accurate

OBSERVATIONS ET NOTES COUPLÉUBNTAIKES Conte A, no vi. — Peut-être ai-je eu tort de donner pour titre à ce conte « la grande oune > ; ce nom ne représente rien en effet pour les B, vm. — M. Webster a entendu r. Osse une variante de ce conte. La sage-femme avait été prise à Bedous, et la grotte où on l'avait conduite avoînait Accous. Elle avait emporté un petit morceau de pain; aussi, quand elle arriva chez elle, ne trouva-t-elle plus que des briquet et des pierres au lieu de l'or et des [ùerreries.

OBSERVATIONS ET NOTES COMPLÉMENTAIRES Conte A,
no vi. — Peut-être ai-je eu tort de donner pour titre à ce conte « la grande
ourse » ; ce nom ne représente rien en effet pour les Basques. B, VIII. — M.
Webster a entendu raconter à Osse une variante de ce conte. La sage-femme
avait été prise à Bedous, et la grotte où on Pavait conduite avoisinait
Accous. Elle avait emporté un petit morceau de pain; aussi, quand elle
arriva chez elle, ne trouva-t-elle plus que des briques et des pierres au lieu
de l'or et des pierreries.

;82 OBSEKVATIOKS 6, xm. — Eano; probablement Tespagnol
aJano « un matin ». Chanson A, i. — Cette chanson a pour auteur un certain
J. M. Iphamgiârre, chansonnier basque célèbre, mort récemment; elle est
devenue tout à fait populaire. B, II. — Dans son Histoire des peuples et des
états pyrénéens (1860, 5 vol. in-S®), M. Cénac-Moncaut publie (t. V, p.
325) un texte de cette sérénade qui présente des variantes assez importantes.
En voici la traduction complète : « Mon étoile aimée, — ma charmante » —
en silence, pour vous voir, — je vous viens à la fenêtre; — pendant que je
chante, — vous demeurez endormie ; — si vous êtes réveillée, — je m'en
vais content. « Après avoir vu — cette étoile rare, — mon pauvre cœur —
n'a pas de repos ; — n'avez-vous donc point — de pitié, — afin de perdre
un peu de sommeil, — ma bien-aimée, pour moi ? a Je viens souvent — à
votre rencontre, — pour avoir du plaisir, — un seul moment, — pour
contempler — vos beaux yeux; — le désert, le bois sombre, — ce n'est
rien pour moi.

COMPLÉMENTAIRES 383 « Le soleil sort — clairement de
TOrient, — les oiseaux commencent — à le saluer en chantant... — Joignez
à la mienne — vos belles voix, — pour donner une sérénade — à mon
étoile aimée ». B, V. — Cette chanson est également de J. M. Ipharraguirre.
B, VI. — Les paroles de cette chanson seraient de A. Chaho. L*air donné
par M. Sallaberry dans ses Chansons populaires du pays basque, p. 228,
aurait été composé par M. de Belzunce. C, XII. — Le curé visé par cette
chanson serait le fameux Haritchalalet auquel Chaho fait allusion dans son
\Bmm/:((Bayonne 1855, t. II, pp. 178-179, 208-210). C-D. — Je crois
intéressant de reproduire le texte et la traduction d'une chanson bachique,
publiée par le docteur Mahn (Denkmaeler der baskischen Sprache, p. 74-75,
n© xxiv) : Oi %er egin othe i^aut niri Bidian ïbiUzen ahan^i; £:(dut
pausurik egiten Non e^ nii^en erort:^en;

The text on this page is estimated to be only 20.50% accurate

;S| OBSERVATIONS Triste dut Imnit: ^ htljoi- ^a, Iiida- ^tie arno
hut: ^a. a Oh ! que m'est-il arrivé, — j'ai oublié à marcher sur la route ; — je
ne fais pas un pas, — c;uc je ne tombe; — j'ai le cœur très triste, —
vionnez-moi du vin pur. Eue arrêta Ynana, Badaul: ^tU arrêta yatina, Ni
hilt ^en ni: ^eiiian, El egin nigarrikan, E'i clihar dolurikan; Ema\ u flashia
turdian Edateko piyaya hartan. « Ma sœur Jeanne, — j'entends ma sœur
maîtresse (i), — quand je serai mort, — ne pleurez pas, — ne portez pas de
deuil, — mettez Lin flacon dans le cercueil — pour boire pendant ce
voyage. Libéra me J[antat:(ian, E: { histi hisopa urian (i) Plus exactement «
maître, seigneur ». Jeu de mots sur '\ nana « Jeanne », et yauita « seigneur ».
— Remarquez le mot hadaut: ^it « j'entends », traduit « plaît-il? » par les
gens qui font de hfgo « qu'il demeure » Tiopératif de «i/ ^ « laisser »•

COMPLÉMENTAIRES 385 Arnuan husti : (a7;u, Hilik ungi
 tretnpa Xfi:(u; Segur da naJnko dudala HiU:(ean bi:(ian beiaîa. « En
 chantant le libéra tne, — ne m'aspergez pas d'eau d'hyssope, — mouillez-
 moi de vin, — trempez m'en bien; — il est sûr que j'en voudrais — mort
 autant que vivant. » Cantilènes et Formulettes. — M. W. Webster me
 communique, de Sare, deux formulettes. La première que ses enfants ont
 apprise dans le pays est ainsi conçue : Hiru chito iian eta lau gddu, Neure
 chitoaren ama oiloa I Acberiak yan du îephœa, Yaun errororàk trunkoa ! «
 Ayant eu trois poussins et en ayant perdu quatre, — la poule mère de mon
 poussin 1 — Le renard a mangé le cou, — M. le Curé le tronc ! » La
 seconde, qu'elles avaient apprise à Saint-Jean-de-Luz, est la suivante : 2\$

The text on this page is estimated to be only 15.79% accurate

t^ OBSERVATIONS Kttku ! miku / chandalitcbu ! Ojoridk umeak
in tu ! — Son ? — Zurc sudurraïn pimttan ! (' Coucou ! couvée (?) î
cbandalhchou ! — L'oiscMU a fait des petits î — Où ? — Au bout Je votre
nez ! » (9 mai 1883.) M. J. D. J. Sallaberry m'adresse, de son côté, une
variante souletine de la cantilène no xvi : — Kûkûrûkû ! — Zer dûk, oïlarra
? — îyiucin min. — "Surk egin deik ? — Achcrik. — Xnn da acJjeria ? —
Khapar pin, — Xun da klxiparra? — Snyak erre. — Xtin da sûya ? —
Htirak ilho. — \un da hiira ? — Idik edan. — Xun da idia? — Artlfereiten.
— Zentako da arlhtia? — OlUunlako. — Zentako dira oUuk ? —
ArrAult:^eerrûteko. — Zentakodiraarraul^ik ? — Aphe^er emaiteko. —
Zentako diraapba^? — yie:^a erraiteko. — Zentako dira mei^ak ? —
Pûrgatorik' ûrimen salbat:^eko ! V Coquerico! — Qu'as-tu, coq? — Mal à la
tc:c ! — Qui te Ta fait ? — Le renard. — Où est le renard ? — Sous le
buisson. — Où est le buisson? — Brûlé par le feu. — Où est le feu?

COMPLÉMENTAIRES 387 — Étouffé par Teau. — Où est Teau? — Bue par le bœuf. — Où est le bœuf? — A semer le maïs, — Pourquoi est le maïs ? — Pour les poules. — Pourquoi sont les poules ? — Pour faire les œufs. — Pourquoi les œufs ? — Pour donner aux prêtres. — Pourquoi sont les prêtres? — Pour dire la messe. — Pourquoi sont les messes ? — Pour sauver les âmes du Purgatoire ! » (18 mai 1883.) Dictons sur les noms des villages de la Soûle et des régions voisines. 34. Proskariak, Iruriko, « Processifs, (gens) de Trois-Villes ». 35. Banitattisak, Atharrat:(eko. a Vaniteux, de Tardets ». 36. Bilanak, Omi^eko.

The text on this page is estimated to be only 12.37% accurate

OaSZIIVATIONS Kuku I mîku ! chandjliicbu ! C':or:jk uftuak in
tu! — X:n ? — Zure sudurraîn ptmtLut ! ' (Ir.cou î couvée (?) !
chandalhchou î — Loi XMi: a fait des petits ! — Où ? — Au bout vie '!.^tro
nez . »* 09 oui 1883.) .M. J. D. J. Sallabeny m'adresse, de son côté, L-j
varljiate souletine de la cantilène n© x\t : — Kùk'irûk'i ! — Zcr Jûk, ôïlarra
? — Iji'i-Uin tnin. — Xurk egin deik? — Acherik. — Sun da oiîjéria ? —
K':apar pin. — Xun da k'xtparra? — Siïvdk erre. — Kun da sÛya ? —
Hurak iiho. — Xaw da hura ? — Idik eddti. — Xun da idia? — Artl/ereiten.
— Zentako da arikua ? — Olluenlako. — Zentako dira oUuk ? —
ArruuUieerrûtekj. — Zentako diraarraul:^ik? — Aph-e^er emaiteko. —
Zentako diraapbe:(ak? — Me:^a erraiteko. — Zentako dira me^ak ? —
Pûrgatorik' ûrimen salbat^eko ! (' Coquerico! — Qu'as-tu, coq? — Mal à. la
tcic ! — Qui te l'a fait ? — Le renard. — Où est le renard ? — Sous le
buisson. — Où est le buisson? — Brûle par le feu. — Où est le feu?

The text on this page is estimated to be only 11.84% accurate

COMPLÉMENTAIRES 387 — Étouffé par l'eau. — Où est l'eau?
— Bue par le bœuf. — Où est te bœul'î — A semer le maïs, — Pourquoi est
le maïs? — Pour les poules. — Pourquoi sont les poules ? — Pour faire les
œufs, — Pourquoi les œufs ? — Pour donner aux prêtres. — Pourquoi sont
les prêtres? — Pour dire la messe. — Pourquoi sont les messes î — Pour
sauver les 3mes du PurgaC,(in.:i83j.) 34. Prosuiariak, Irurilto. V Processifs,
(gens) de Trois-ViUes » 35. Banltalusak, Alharrat^lo. « Vaniteux, de Tardels
n. }6. Bilanak, Omi^eko. a Vilains, d'Abense-de-haut n. 37. LûJiix, estaliai,
Zibo^eko. Il Couverts de boue, de Sibas n, î8. Asio handiak, Astûeko. a.
Grands ânes, de Rcstoue n.

388 OBSERVATIONS 39. It:(al jankinak, Idginagako, « Envahis par Tombre, de Laguinge ». 40. Arrant^filiali, Atheregiko, « Pêcheurs, d'Athérey ». 41. E:(pel :(ankJjo okherrak, Ugiko. ((Buis aux jambes tordues, de Lîcq ». 42. Kontrehatidista, scûbajiak, Santa-Gra^iko, « Contrebandiers, sauvages, de Sainte-Engrace ». 43. Jente karesant, koki Jxindiak, Larraneko, « Gens caressants, grands coquins, deLarrau ». 44. Int;;cuir jaU Jjandiak, Lakharriko. « Grands mangeurs de noix, de Lacarry ». 45. Andrekari handiak, Al:^aiko. ((Grands amateurs de femmes, d'Alçay ». 46. Danti^ari handiak, Aliahebetiko. « Grands danseurs, d*Alçabehety ». 47. Laminak, Arhaneko. « Lamignac, d'Arhan ». 48. Erhuak, Etchebarreko, « Fous, d'Etchcbar ». 49. Jente charrak, Lechantff&o, « Pauvres gens, de Lichans ».

The text on this page is estimated to be only 12.50% accurate

COMPLÉMENTAIRES io. Higanautak, Montoriko. « Huguenots, de Montory a. 51. AgaramunUs urgWûtdak, Hauxeko, u Gramontais orgueilleui, de Hua ». ;2. CherchebrûUà, Landaio. 1 Chercheura de querelles, de Lanaes ■. ;]. KarraUrai, Dantsdat. « Oiarretiers, d'Anse ». 54. Broia jaU hanàiak, Eretalo. a Grands mangeurs de broyé (i), d'Arette » ;;. Bolanti musulmai, Aramilieko. « BohémieDS monsirueux, d'Aramits ». 56. }enU itclmsia, Inhasiko. « Laides gens, de Féas. o 57. Bahanka bïU\aliuk, Eiiiulah. u Raniasseurs de liniacfs, d'Esquiule ». 58. Chorro gorriak, Bariocheb). « Ventres rouges (c'est-à-dire vindicatifs, 1 :uniers), de Barcus ». 5g. Pbapakariak, Arrokgaka. « Batailleurs, de Roquîague ». 6û. JenU herrestak, Sorhûlaio. « Gens d&ordonnés, deGhécaute ».

The text on this page is estimated to be only 20.77% accurate

3CO OBSERVATIONS t?:. Je*tU td'jrra, Mauleho. . Gent avare,
de Mauléon. » 62. Gai-^ki ik/josidk, Gaineheho, ••■ Mal appris, de
Garindein ». 63. Jitite disumsta, Urdituwheko. c Gent peu convenable,
d'Ordarp ». 64. Eskalampu Ijdttdiak, Aît^ûrûkeko. c Grands sabots,
d*Aissurucq ». 6y. BoJximùik, Muskiîdiko,

The text on this page is estimated to be only 10.91% accurate

dUHHWII caUPLÉICENTAIRES J^t 72. Tratalant, burhauU,
gejfirt, trumpùrrai, amhïiko. n MaquignODS, faiseurs d'imprécations,
menteurs, trompeurs, de MoncayoUe b. 7Î. Iioflatû, minakoisto, gorejaakin,
fergûl, eskeU, gâsak, OspïlaJeh). « Gelés, triste mine, meurt de faim,
mbérables, mendiants, gueui, de L'hôpital Saint-Blaix ». : 37 nul iBS], par
Additions et Variantes. iy. Lohidtilak, Zibo^fko. « Boueux, de Sibas ».]8<
Gose janhinak, Asiutio. a Meurt de faim, de Resioue a. 40. Lamnak,
Âtheregiko. « Ivamignac, d'Aiherey a. 42. Salbajiuk SatOa-Oratiio. H
Sauvages, de Saint-Eugrace ». 4}. JenU ImrtsoHt, bma fripuak, Larraûeko.
s Gens caressants, mais fripont[^] de Larrau »

The text on this page is estimated to be only 28.68% accurate

592 OBSERVATIONS 44. Artix) jaîe Imndiak, LaklJORRIKO, « Grands mangeurs de mêtûre, de Lacany ». 45. Jokûîariak, Al:;aiko, « Joueurs, d*AIçay ». 47. Arnegû egiliak, ArJxineko, « Faiseurs de jurements, d'Arhan ». 48. Jente erhuak, Etclxbarrelto. « Folles gens, d*Etchebar ». 57. Karakoil hilt:ûiak, Eskiûiako, « Ramasseurs d'escargots, d'Esquiule ». 58. Jinko fdsiah, Barkocheko. « Faux dieux, de Barcus ». 60. Serora hûhûrtiak, Sorhûtako, « Religieuses manquées, de Chéraute ». 74. Klxmtari handiak, AJo:(eko. « Grands chanteurs, d'Alos ». 7\$. Int:aur jaU IxLndidk, Zunbarreko. « Grands mangeurs de noix, de Sunhar ». 76. Kartakariak, Larrabikko. « Joueurs de caries, de Larrebieu ». 77. Kotagorriak, Sarrikoiaiko. « Jupes rouges, de Charritte ».

The text on this page is estimated to be only 11.83% accurate

diillfiilllll COUPLâMBMTAIRES 78. Bdbagiliak (i>, BOdo^dm.
« Comiaissenrs en herbes, de Viodos» 79. Sonâ egiliak, Vnî^eko. «
Ménétriers, d'Abense-de-Bas ». So. SD&nmni, MendUmlaiû. « Bohémiens,
de Menditte n Pastorales. — P. 317. Le port de U croix de la Légion-
d'Honneur a été défendu depuis qudques années ; on y supplée par des
médaillies dff Crimée, d'Italie, etc., et par des crdx étrangères. P. 330-321.
On met aussi aux enchères le deuxième saut < (1) Proprcmem < ftiintn
dlierlw •; m dtiigiic caltgorii: de loiâai, derint ea durlauni de lilUgei, Irguvf
pour k première foi» imprimé dm» le Pr4nl m i

The text on this page is estimated to be only 8.06% accurate

^s«s^yss*««2fet!S5s«»efis«^ TABLE DES MATIÈRES C-R*d-
d.-«I,,«i.n.i™*. A Ch. B li ■ C. — Chinioni sMjriquei tt h -"""""•""I-»- ■ ■
— Fo»¥UIIS D'tUmiliTlOll, HORDES, CMTilt«Bl, £. — Chuu ic autK. . . .
cvUIigc. lis. r

The text on this page is estimated to be only 1.53% accurate

-nJ -jl; — AttTIB? ■ -S. « — -TrTfSTaE. Tstc :- . ^^ ^ ■ •' — * —
tÂTT JUSCrWOOf T APT£

The text on this page is estimated to be only 25.77% accurate

Achévé d'impression le 1^{er} Juillet 1888 par G. Jacob imprimeur à
Orléans pour Maisonneuve et Oudin libraires éditeurs à Paris v^et

The text on this page is estimated to be only 18.62% accurate

396 TABLE DES MATIÈRES rV. — DEVDFBTES 23 V. —
Proverbes et Dictons 26 A. — Proverbes généraix B. — Dictons relatifs
aux localités C. >— Dictons relatifs aux mois D. ^ Dictons relatifs aux
taisons E. — Dictons relatifs au temps VI. — Pastorales. 30' Observations
et Notes complémentaires. 37

The text on this page is estimated to be only 26.48% accurate

Achévé d'imprimer le i^e Juillet 188} par G. Jacob imprimeur à
Orléans pour Maisonneuve et O^V libraires éditeurs à Paris v^et

LES LITTÉRATURES POPULAIRES DE TOUTES LES

NATIONS Ciarmants volumes petit in-8 écu, imprimés avec grand soin sur papier vergé h la cuve, fabriqué spécialement pour cette collection ; caractères elzéviens, fleurons, lettres ornées, titres rouge et noir ; tirage à petit nombre, etc. Volunus publiés : . L Vol. I. Sébillot (Paul). Littérature orale de la Haute-Bretagne. 1 vol. de XII et 404 pages, avec musique 7 fr. 50. Vol. II-III. LuzEL (F. M.). Légendes chrétiennes de Ut Basse-Bretagne. 2 vol. de XI, 363 et 379 pages i j fr. Vol. IV. Maspero (G.). Les Contes populaires de Tt'gypte ancienne. 1 vol. de Lxxx et 225 pages 7 fr. 50. Vol. V-VII. Bladé (J. F.). Poésies populaires de la Gascogne -y texte gascon et traduction française en regard, avec musique notée. 3 vol. de XXXI, 363; XVIII, 3S3; XV, 435 pages.. 22 fr. \$0. Vol. VIII. Lancereau (É.). Hitopadésa ou l'Instruction utile. Recueil d'apologues et de contes traduit du sanscrit, i vol. de xii et 388 pages 7 fr. 50. Vol. IX-X. Sébillot (Paul). Traditions et superstiti&ns populaires de la Haute-Bretagne. 2 vol. de vu, 387 et 389 pages. . 1\$ fr. Vol. XI. Fleury (J.). Littérature orale de la Basse-Normandie. I vol. de XII et 394 pages, avec musique 7 fr. 50. Vol. XII. Sébillot (Paul). Gargantua dans les traditions populaires. I vol. de XX et 342 pages 7 fr. \$0. Vol. XIII. Carnoy (E. Henry). Littérature orale de la Picardie. I vol. de VII et 381 pages 7 fr. \$0. Vol. XIV. Rolland (E.). Rimes et jeux de l'enfauce. i vol. de III et 4C0 pages, avec musique. 7 fr. \$0. Vol. XV. ViNson (J.). Le Folk-lore du pays basque, i vol. de XL et 400 pages, avec musique. ...••.. 7 fr. 50. Vol. XVI. Ortolé. Les Contes populaires de l'île de Corse, i vol. de VII et 380 pages.... • "j fr. 50. En préparation : Bladé (J. P.). Contes populaires de la Gascogne^ 2 vol. Legrand (E.). Chansons populaires de la Grèce, i vol. LuzEL (F. M.). Contes mythologiques des Bas-Bretons, 2 vol. Luzel (F. M.). Les Sonnon. Texte et traduction, 2 vol. Sébillot (Paul). Les Coutumes populaires de la Haute-Bretagne. Wexerlin. Chansons populaires de l'Alsace, 2 vol.

